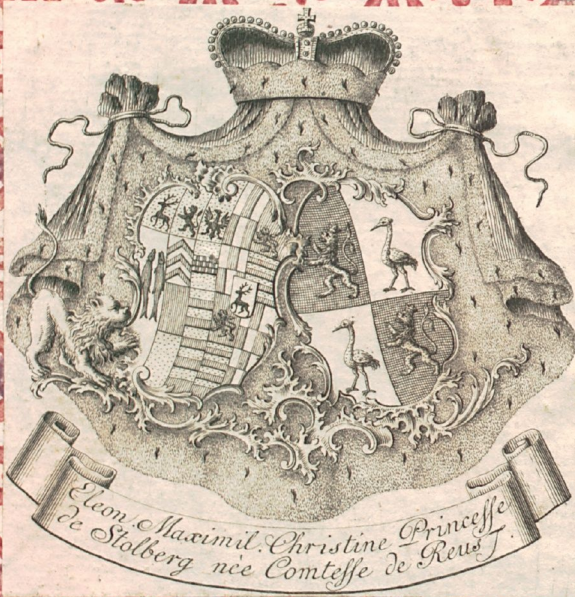


AB

713 1
6.19



Op
He

00 fol

L'ACADEMIE
MILITAIRE,

O U

LES HEROS
SUBALTERNES.

Par P A R I S I E N,
Auteur qui suit l'Armée.

PARTIES I. II. III. IV. V. VI.

Sublato jure nocendi.



A LAUSANNE,
Chez Marc-Michel Boufquet & Comp.

M D C C X L V I I.

L'ACADEMIE

MILITAIRE

OU

LES HEROS

SUBSTITUEES

PAR M. DE LAUNAY

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LITTÉRATURE

PAR M. DE LAUNAY



A LAUSANNE

chez M. de Launay, Libraire

MDCCLVII



VIS-PREFACE.

UN E préface est un ouvrage ,
& j'ai bien d'autres chiens à
étriller , qu'à m'amuser à barbouil-
ler cinq à six pages qu'on ne pren-
dra peut-être pas seulement la peine
de lire ; passe pour ces Auteurs pa-
cifiques qui n'ont rien de mieux à
faire pour tuer le tems , qu'à brouil-
ler du papier & ennuyer le Public ;
mais moi qui travaille pour la gloi-
re , & qui ne compte faire cet Été ,
tout en prenant des Villes , que
cinq à six volumes , je me garderai
bien de dire rien d'inutile ; c'est
pourquoi j'entre tout de suite en
matiere , pour enlever d'affaut , s'il
se peut , la bienveillance & l'ap-
probation de mes Lecteurs , sans
leur donner le tems de capituler
avec moi.



VIST-REFACE

U Ne préface est un ouvrage
& j'ai bien de maux choses
à dire, par conséquent à débiter.
Je crains à la fois qu'on ne prenne
mal tout cela, pas seulement la peine
de lire; mais encore qu'on se
craigne de le lire. C'est pourquoi
je ne le mets pas en tête de mon
livre, mais au commencement.
C'est ce qui ne compte faire cet livre,
tout en prenant des Villes, que
pour à la volée, je me garderais
bien de dire rien d'humiliant; c'est
pourquoi j'écris tout de suite en
manière, pour enlever d'allant, et
si peut, la bienveillance de l'ap-
probation de mes Lecteurs, sans
leur donner la peine de capituler
avec moi.



LES



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE PREMIER.



L'HONNEUR que j'ai d'être un des Membres de l'Académie Militaire, établie depuis peu en Flandre, en faveur des Héros Subalternes, & dont on verra l'Origine, les Statuts & les progrès dans ces Mémoires, m'a déterminé à faire part au Public de quelques faits assez intéressans qui me sont arrivés, & à quelques amis particuliers pendant le cours de la dernière Campagne ; aussi bon Académicien que brave Soldat , tout cet Été j'ai combattu pour la gloire ; pendant l'Hyver , je vais écrire pour elle , & revoir ces Mémoires que j'ai jetté sur le Papier , sans ordre , &

A en

en mille endroits différens , à la Tranchée , à Cheval , ou sous une mauvaise Tente , enfin quand le tems me le permettoit.

CHAPITRE PREMIER.

Pour ceux qui sont curieux de me connoître.

JE commencerai par dire deux mots de ma conduite passée ; on est bien-aïse de connoître à fond les Auteurs dont on lit les ouvrages , un rien détermine en leur faveur.

Nous sommes bien malheureux lorsqu'avec la fureur de faire parler de nous, nous sommes nés dans un Rang qui semble condamné à l'obscurité ; il faut devenir tout-à-fait scélérat , & brûler des Temples pour laisser un nom fameux ; étranges extrémités !

Quel sort plus triste que celui d'un honnête & simple Bourgeois , fût-il le plus galant homme de Paris , à coup sûr la Gazette n'en parlera jamais ; son quartier , sa maison de campagne , voilà son univers , & le petit Théâtre où il joue son rôle aux yeux de sa famille ,
de

de ses Confreres & d'un petit nombre d'amis. Est-ce là vivre ?

Passé la rue saint Honoré & Auteuil, qui connoîtroit Monsieur Pichon mon oncle, mon tuteur & mon parain, si le Comte de *** ne lui eût fait l'honneur de le deshonorer dans ses *Confessions* en avouant confidemment au Public qu'il avoit coëffé cet honnête Marchand, en reconnoissance de ce qu'il avoit habillé son Régiment, c'est un entre mille dont il soit parlé dans l'histoire, & qui se soit fait un nom, encore quel nom !

Demeuré orphelin à l'âge de quinze ans, héritier d'un bien raisonnable, & doué des plus heureuses dispositions du monde pour le dépenser, je fis d'abord réflexion qu'avec un patrimoine si médiocre il m'étoit impossible de parvenir à quelque chose de grand ; les grands biens font souvent les grands hommes.

J'avois d'ailleurs entendu dire plusieurs fois à mon pere, homme d'esprit & d'expérience, que pour l'ordinaire on ne faisoit fortune, que quand n'ayant rien à perdre, une heureuse témérité nous faisoit tout entreprendre.

Il étoit lui-même entré dans le commerce avec rien, je résolus donc de

l'imiter de point en point , & de commencer ma fortune par dépenser le peu que j'avois.

J'éprouvai bien-tôt que si le bien se gaignoit aussi rapidement qu'il se dépensoit , dans peu je serois riche.

Je réussis avec assez de succès dans mon entreprise ; c'est-à-dire que je me mis heureusement en peu de tems en état de commencer comme mon pere avoit fait.

Pour choisir un état avec plus de prudence , je résolus d'aller faire une retraite de huit à quinze jours , avec quelques louis qui me restoient , chez une Actrice de l'Opéra Comique , nommée Cidalise , avec qui j'avois commencé ma fortune ; ce fut là que j'appris à connoître les femmes ; excellente école ! La petite ingrate après l'entiere extinction de ma bourse , ce qui ne fut pas long , me pria fort poliment de souffrir un successeur ; il falut céder à la nécessité.

Je me trouvai donc à l'age de dix-neuf ans , plus libre que jamais , sans argent , sans maîtresse , sans amis , sans feu , ni lieu ; ainsi dégagé de toutes les vanités du monde , je jettai les yeux sur les différentes conditions de la vie.

Incer-

Incertain du parti que je devois prendre, je me rendis au Café des beaux esprits, car je me piquois d'en avoir. Je ne sçai qu'elle pièce on donnoit à la Comédie Françoisë; mais la rue étoit si pleine de Carosses que ce ne fut pas sans peine, & sans bien jurer contre les Grands, que je gagnai chez Procopé.

Ce fut là qu'après quelques réflexions générales, mon cœur se trouva partagé entre la gloire & la fortune, mon esprit incertain passa cent fois de l'une à l'autre, d'un côté je considérois la gloire d'un Auteur qui s'entend applaudir; mais d'un autre sa pièce finie, je le voyois, se glissant contre les murs, gagner à pied & sans escorte sa petite Chartreuse, tandis que la plupart de ses Approbateurs avec tumulte & fracas, appelant à droite & à gauche, la Brie, Champagne, Poitevin, se faisoient enfin pompeusement traîner à un hôtel magnifique; ma foi tout bien examiné, j'aimois mieux être un sot considéré & tiré à quatre chevaux, qu'un galant homme méprisé & trotant dans la boue; j'envoiai la gloire au Diable, persuadé que je n'aurois pas un sol de crédit sur cette marchandise-là, pour laquelle on ne trouve tout au plus &

avec bien de la peine que quelques stériles batemens de mains, qui, passé la porte de la Comédie ne font plus d'aucun débit.

J'aurois assés aimé un équipage aussi brillant que la plûpart de ceux que je voyois devant la porte ; mais j'aurois voulu qu'il n'y eût qu'à monter dedans, & il se trouvoit malheureusement un chemin prodigieux à faire, avant que d'arriver à l'état de ces heureux mortels, qui jouissent d'un revenu qui leur procure toutes les commodités & les douceurs de la vie, sans autre embarras que celui de le dépenser.

Ne voyant point de porte ouverte pour moi au Temple de la Fortune, c'est-à-dire, dépourvû de protections pour y parvenir, il falut bien prendre le généreux parti de mépriser cette Déesse, & de lui préférer sa Rivale.

Deux chemins conduisent à la Gloire, les Belles-Lettres & la Guerre ; j'avois assés bien fait mes études & je me sentoï du cœur, je pouvois choisir, avec d'autant plus de raison, que ma fortune présente étoit au niveau d'une bonne partie des Auteurs de ma connoissance, & de quantité de mes camarades qui avoient suivi le parti des Armes, la dernière Campagne.

CHA-

CHAPITRE II.

Je prens un Etat.

J'Ai toujors oui dire, que rien n'étoit si difficile que le choix d'un état ; je l'éprouvai alors, un jeune homme flotte long-tems avant que de se décider ; d'un côté l'Opéra Comique, plus brillant que jamais, sous son nouveau & ingénieux Directeur, m'ouvrit son Théâtre, je comptois encore sur la protection de Cidalise, qui voulut bien me faire l'honneur de prendre un rôle pour m'encourager ; je me fis alors de la gloire une peinture toute charmante, & plaçant mon nom parmi les noms fameux, j'en appellois à la postérité de l'injustice de la fortune.

Me voilà donc Auteur, en moins de quinze jours ma Piece fut faite, jouée, sifflée, & moi réduit à n'oser plus en présenter ; à l'exemple de mes confreres j'attribuai mon mauvais succès à la cabale, consolation ordinaire des Poètes malheureux ; prévoyant que l'on ne voudroit plus rien jouer de ma façon, je jurai de ne plus composer, la prudence

A 4

est

est mon appanage , j'ai connu peu de personnes qui sachent prendre leur parti plus galamment que moi.

Je résolus donc d'embrasser la profession des Armes, c'étoit-là ma vraie vocation , & l'état auquel le Ciel me destinoit.

On ne peut concevoir quel fut l'excès de ma joie , lorsque j'aperçus un matin au coin des rues , l'Ordonnance du Roi pour la Milice de Paris ; bien différent de ces jeunes gens , qui élevés dans une molle oisiveté trembloient à l'approche du jour qui devoit décider de leur fort , je le vis venir avec plaisir, & le regardois comme la fin de mes malheurs.

Ma situation étoit des plus favorables pour servir l'Etat , point de gros biens à laisser, ni de larmes de parens à essuyer, aussi riche à mon arrivée dans toutes les contrées du monde que je l'étois à Paris , je regardois tout l'Univers comme ma Patrie , prêt à marcher par tout où la Victoire conduiroit les Armées de mon Prince.

Qui croiroit qu'avec de si belles dispositions , je fus assés malheureux pour ne me pas trouver du nombre des élus , & que j'eus le chagrin de voir partir mes
cama-

camarades les larmes aux yeux ; tandis que j'en verfois de dépit de ne pas les fuivre.

Le mal n'étoit pas sans remède , il me restoit mille autres voyes honnêtes pour satisfaire ma noble envie ; le Pont Saint Michel ne manquoit pas de ressources, & *les Volontaires des Grassins* m'offroient encore une retraite honorable , mais leur habillement de Pandoures me déplut , d'ailleurs j'étois bien aise de servir dans les vieux Corps.

Mon parti bien pris de partir au Printems prochain , je ne songeai plus qu'à passer agréablement le reste de mon Hyver , grace à Madame la ressource , je le finis le plus heureusement du monde , comme je l'avois toujours souhaité.

Un soir après avoir soupé avec quelques amis de ma forte , tous honnêtes garçons par conséquent , n'ayant rien de mieux à faire , nous nous amusâmes à casser les lanternes ; le Guet qui survint au bruit de nos exploits , voulut y trouver à redire , j'ai du courage , je crois l'avoir déjà dit ; bien-tôt aux paroles succéderent les coups.

Mes camarades plus poltrons que moi disparurent ; le combat fut encore opiniâtre , & la victoire long-tems incertaine ;

taine; mais enfin forcé de céder aux plus forts je mis bas les armes, me voilà prisonnier de guerre, & après quelques mauvais traitemens de ces brutaux, au-dessus desquels un grand cœur sçait se mettre aisément, je fus conduit au Fort-l'Evêque, où je trouvai de très-honnêtes gens.

Le lendemain un Sergent du Régiment de * * * * * vint me faire la cour à mon lever & m'offrir ses très-humbles services de la façon du monde la plus obligeante, voulant absolument, me dit-il, me tirer de prison dès le jour même & m'emmener avec lui en qualité d'ami, voir toutes les curiosités de la Flandre sur un Cheval que le Roi défrayeroit, il ajouta même avec politesse qu'il avoit un habit tout neuf & un chapeau à me faire présent avec quelques écus pour boire à la santé du bon Maître qui daigneroit prendre soin de mes plaisirs & de mon entretien.

La proposition étoit trop avantageuse, trop galante, & trop conforme à mon inclination pour la rejeter, je l'acceptai donc avec joie, & déclarai la guerre à tous nos Ennemis; je fis avec le Roi un traité d'alliance offensive & deffensive, par lequel je m'engageois à le servir

vir pendant six années consécutives ,
moyennant sept fols par jour.

CHAPITRE III.

Mon départ pour l'Armée.

DEs le lendemain je partis moi dixième , pour aller chercher le cheval qui m'attendoit en Flandre ; j'avois oublié de mettre dans mon marché qu'on me l'enverroit à Paris ; je n'avois pas compté faire la route à pied ; mais ce font-là des petits malheurs incapables de rebuter un grand homme , la gloire est une si belle chose qu'on ne peut trop l'acheter.

Ce fut à Lille que je rejoignis mes équipages le 15 Mars 1744. & où je commençai mes premières armes , la vingt-cinquième année de mon âge , je suis bien aise de déterminer cette époque à présent que je m'en souviens ; de crainte de l'oublier , lorsque parvenu à un poste plus brillant pour prix de mes services , je voudrai savoir l'origine de ma noblesse , d'ailleurs c'est autant de peine épargné pour les Historiens à venir , ambitieux de transmettre

leur nom à la posterité à la faveur du mien.

Faute de cette précaution, il y a je ne sçai combien de gens qui occupent à présent les premiers postes de la Finance, qui ignorent en quel tems ils étoient petits Commis à la Douane, & je connois plusieurs Marquis qui ont entierement oublié, en quelle année leurs peres ont acheté les terres titrées & tombées en décret, dont ils étoient les Fermiers.

Comme je ne veux pas me trouver dans cet embarras, & que d'ailleurs je veux sçavoir précisément en combien de tems un bon Soldat peut devenir Maréchal de France; je marque ici mon entrée au service, dans l'espérance que la Gazette en marquera quelque jour ma sortie.

Arrivé au Régiment, mon premier soin fut de me choisir des amis, & d'entrer dans une chambrée de gens d'esprit, nous prenons insensiblement les inclinations de ceux que nous fréquentons; la mauvaise compagnie entraîne souvent à bien des désordres, j'eus le bonheur de tomber avec d'honnêtes garçons.

Notre petite Société étoit composée de

de six personnes , favoir un Picard , un Normand , un Breton , un Champenois , un Bourguignon & moi ; comme chacun portoit le nom de sa Province , je pris celui de Parisien.

Un jour de réflexions en réflexions , en vuidant quelques pots de bière , nous vîmes à parler de la gloire , Picard qui ne manque pas d'esprit , & qui a fort bien étudié , comme on le verra dans la suite , nous peignit cette Déesse avec les couleurs les plus vives.

„ La gloire , nous dit - il , est une
 „ fiere Déesse qui marche toujours à
 „ notre tête , elle caresse tous nos Chefs ,
 „ folâtre autour d'eux , fait une liste de
 „ leurs noms qu'elle confie à la Renom-
 „ mée pour les publier par tout l'Uni-
 „ vers ; mais elle ne daigne pas jeter
 „ les yeux sur nous ; il semble que nous
 „ soyons indignes d'elle.

„ Cette orgueilleuse est d'autant plus
 „ injuste , que c'est à nos bras qu'elle
 „ doit tout ce qu'elle est , formée de
 „ notre sang au peril de nos vies , c'est
 „ au milieu de nos Escadrons victorieux ,
 „ sur les corps de nos Ennemis vaincus
 „ qu'elle prend naissance , & à peine
 „ l'ingrate a-t-elle reçu le jour qu'elle
 „ s'échape de notre sein pour jamais ,
 „ &

„ & s'envole vers nos Chefs occupée de
„ l'unique soin de les immortaliser , &
„ de donner à leur courage ce qui n'est
„ souvent qu'un effet du nôtre.

„ Ce n'est pas que je prétende ôter
„ à nos Officiers l'honneur qui leur est
„ dû , je fai qu'on les voit souvent
„ prodiguer leur vie , & marcher les
„ premiers à travers les périls où ils nous
„ conduisent ; mais si la gloire est la ré-
„ compense de leur valeur , pourquoi le
„ même prix n'est-il pas le fruit de la
„ nôtre ? nos jours ne nous font-ils pas
„ aussi chers que les leurs ?

„ J'ose même avancer que nous avons
„ plus de mérite qu'eux , puisque le
„ seul courage nous fait souvent faire
„ tout ce que la valeur , la honte d'être
„ deshonorés , l'espoir de tenir une poste
„ brillant , & d'acquérir un nom fameux
„ leur fait exécuter ; ils ont dix motifs
„ de prodiguer leur vie contre nous un,
„ & nous la prodiguons comme eux.

„ Si un Soldat favoit qu'au sortir
„ d'une bataille , la moitié de son sang
„ versé donnera un nouveau lustre à sa
„ famille , & lui frayera à lui-même un
„ chemin à quelque poste brillant , que
„ son nom & la qualité de ses blessures
„ passeront jusques aux oreilles de son

„ Roi „

„ Roi, j'ose avancer que chacun de
 „ nous feroit un Héros, & fouhaiteroit
 „ avoir mille vies pour les prodiguer au
 „ service de son Prince. ”

Toute la Chambrée aplaudit à ce discours de Picard, & lui versant moi-même une rasade, je lui promis de lui faire part d'un projet qui tendoit à remédier aux abus qui s'étoient introduits dans le Service au sujet des Soldats qu'on livroit à la discrétion des misérables Sergens qui abusoient de leur autorité ; Picard & toute l'Assemblée me pria de ne pas tarder plus long-tems à satisfaire leur curiosité, je m'expliquai en ces termes.

CHAPITRE IV.

Projet d'une Académie militaire.

„ **L** Es réflexions de notre ami Pi-
 „ card sont très-sensées & très-ju-
 „ dicieuses, je fouhaiterois donc pour
 „ animer de plus en plus le courage de
 „ nos braves Camarades ; qu'il y ent
 „ parmi nous quelque bel Esprit qui se
 „ chargeât du soin de publier les belles
 „ actions de nos Héros subalternes dont
 „ les

„ les gazettes ne parlent point , & gé-
„ néralement tout ce qu'ils font de di-
„ gne de passer à la posterité ; qu'il citât
„ leur nom , leur surnom , leur famille ,
„ le lieu de leur naissance , pour que
„ s'ils ont des freres ou des petits ne-
„ veux ils puissent parler de leurs pa-
„ rents faits Sergens en telle & telle oc-
„ casion , à cause de telle & telle ac-
„ tion , comme les Gentilhommes citent
„ avec plaisir , comment , quand , &
„ pourquoi leurs ancêtres ont reçu le
„ bâton de Maréchal de France. ”

Chacun convint que j'avois raison ,
& il fut décidé d'une voix unanime que
notre Chambrée s'arrogeroit le titre d'*A-*
cadémie Militaire , Picard & moi Parisien
en fûmes déclarés les chefs , Bourgui-
gnon qui n'écrivoit pas mal , fut élu
notre Secrétaire , Champagne fut char-
gé des affaires étrangères , c'est-à-dire
du soin d'entretenir un correspondant
dans chacune des Armées , tant de
Flandre , du Rhin , que d'Italie , pour
nous instruire exactement de tout ce
qui se passeroit de notre ressort sur tou-
tes nos frontieres ; pour le Normand
& le Breton , qui étoient pourvus de
plus de courage que d'esprit , eurent la
direction de notre ménage ambulant ;
de

de forte que débarrassés de tous soins domestiques à l'heure du repas , nous devions trouver la soupe sur la table , & toujours de l'eau fraîche.

Cet ordre ainsi établi à la Ville de Lille , nous jurâmes de le maintenir toute la Campagne , & de ne point recevoir d'autres Académiciens , que quand la mort auroit disposé de quelques-uns de nous.

Picard se chargea d'écrire l'histoire de notre Académie , & le resultat de ses séances ; j'espère qu'on verra bien-tôt paroître cet Ouvrage. Pour moi , je fus élu Historien des grands hommes de notre étoffe ; & c'est à ce titre que je commence par mon histoire.

Toutes ces mesures prises , nous attendîmes avec impatience le commencement de la Campagne , nous servant du tems qui nous restoit pour établir nos correspondances générales ; ce fut avec un plaisir extrême que nous vîmes l'ardeur de tous nos Camarades répondre à nos intentions ; nous en reçûmes tant de lettres de complimens , que nous faillîmes commencer par nous ruiner.

C H A-

CHAPITRE V.

Première Assemblée de l'Académie.

LE Siege de Menin fut poussé avec tant de vigueur que ce ne fut que le lendemain de la prise de cette Ville que nous pûmes pour la première fois convoquer une assemblée générale.

L'éloquent Picard ouvrit la Séance par un discours des plus patétiques , dans lequel , après nous avoir élevés au-dessus des illustres nombres des plus célèbres Académies du Royaume, il parla en ces termes :

„ Chers amis qui fûtes témoins, com-
„ me moi , de la joie de toutes nos trou-
„ pes à l'arrivée du Roi au Camp de
„ Cisoing , qu'il me soit permis de vous
„ la retracer en cet heureux jour ; vous
„ le savez , notre allegresse ressembloit
„ si fort aux fêtes d'une Armée victo-
„ rieuse qu'il n'y eut pas un Soldat qui
„ ne fût persuadé que ce jeune Héros
„ conduisoit la victoire avec lui ; la va-
„ leur & l'intrepidité peintes dans ses
„ yeux & sur son auguste front , se re-
„ fléchissoient sur nous ; semblables à
„ ces

„ ces raïons qui partis du Soleil , vont
 „ communiquer à de simples verres la
 „ force de réduire en cendre tout ce
 „ qu'on leur présente.

„ L'Armée étoit un grand corps à
 „ qui le Ciel faisoit présent d'une ame
 „ pour la mouvoir , & la diriger dans
 „ ses différentes opérations.

„ Avec quelle ardeur ne marchâmes-
 „ nous pas à Menin , sous de si heureux
 „ auspices ; cette Ville pouvoit-elle ef-
 „ perer de tenir long-tems contre une
 „ Armée nombreuse commandée par un
 „ grand Roi ? le huitième jour le Dra-
 „ peau blanc fut arboré , & le Baron
 „ d'Echten forcé de nous ceder la pla-
 „ ce ; ce Siege ne nous coute que trois
 „ Officiers , desquels je ne dois pas par-
 „ ler pour suivre nos statuts , & envi-
 „ ron soixante Soldats , dont quelques-
 „ uns ont mérité d'avoir part à mes
 „ éloges. ”

Ici Picard fit les oraisons funebres
 d'une douzaine de nos Camarades qui
 ont eu la gloire de mourir les armes à
 la main ; mais comme cela regarde l'his-
 toire générale des Héros subalternes, ob-
 jet de notre institution , je ne toucherai
 pas ici cette corde.

La harangue finie on fit lecture des
 lettres

lettres de nos correspondans , nous notâmes celles dont on pouvoit faire usage , & nos Académiciens se retirèrent.

CHAPITRE VI.

Vie de l'Illustre Picard d'Amiens.

E Tant demeuré seul sous notre tante, il me vint en fantaisie d'écrire la vie de notre Orateur, qu'il m'avoit raconté lui-même depuis peu ; comme Picard est sans contredit le plus respectable & le plus habile d'entre nous , & d'ailleurs le meilleur de mes amis , je veux le faire connoître ; car il est bon que le public sache , que quoique simples Soldats , nous ne sommes pas de ces manans ramassés dans les rues , ou tirés des Campagnes , qui n'ont ni cœur , ni honneur , ni éducation ; nous sommes tous fils de bons Bourgeois , & à un peu de libertinage près , nous en valons bien d'autres ; comme on le verra dans la suite.

Picard naquit à Amiens le 15. Décembre 1716. il n'eut pas plutôt acquis l'âge de douze ans que Monsieur son pere Procureur de Profession , en fit
présent

présent à l'Eglise, persuadé que cette bonne Mere en prendroit soin; les Procureurs ne sont pas fots, leur ame intéressée se manifeste jusques dans les pré-sens qu'ils font.

A peine Picard étoit tonsuré, qu'il fut pourvû d'une Bourse au College de à Paris, notre jeune Profélite quitta sa patrie sans regret; la Famille du jeune homme qui cherchoit à s'en dé-faire, avoit eu soin de moderer ses plaisirs pour ne les lui pas faire trop regretter, cette politique est assez celle des mauvais parens; notre ami étoit encore d'un âge où les passions endormies laissent croire que l'on n'en a point; l'amour de l'étude étoit son seul penchant, car dès-lors il menaçoit d'être un grand génie; il surpassa bien-tôt un tas de Pé-dans Grecs & Latins; arrivé enfin en Philosophie, il soutint des Theses avec honneur.

Picard étoit sur le point de retourner à Amiens pour y entrer au Séminaire; heureuses dispositions pour être un jour Dragon; quand sa blanchisseuse de rabat, qui étoit une bonne veuve d'un âge mûr, vint à tomber malade; cette maladie-là ne fut pas si malheureuse.

Une de ses nièces jeune & gentille,
nommée

nommée Manon, qu'elle avoit grand soin de ne jamais envoyer dans les Colleges, fut obligée un Samedi d'aller à *** , ce fut son premier voyage, il est remarquable; elle se trouva en un moment environnée de tous les Prestolets à qui sa tante avoit affaire, toutes les graces de cette belle passerent en revue, chacun en dit son avis.

Picard qui la regardoit du coin de l'œil en fut émû, & ne vit pas Manon indifféremment, sa pauvre Philosophie l'abandonna, elle nous quitte souvent à moins; bien-tôt il se dégoûta de son état: la vue d'une jeune fille aimable est la pierre de touche d'une bonne vocation, c'est par-là que nos parens devroient nous éprouver; le cœur de Picard, jaloux de n'avoir pas été consulté dans une affaire si sérieuse, lui jouoit sans doute ce tour; il lui fit sentir qu'on ne s'engageoit pas impunément sans son aveu; notre Amiennois eut cependant encore la force d'envoyer fierement Manon au diable.

Le Diable ne reçoit pas toujours ce qu'on lui donne, la belle revint le Samedi suivant; ses cheveux noirs qu'elle ne poudroit jamais par décence, relevoient la blancheur de son teint, & son

son corps qu'elle enfermoit modestement dans une ceinture, laissoit voir en dépit d'elle une taille des plus mignonnes, couronnée par une gorge naissante, qui renvoyoit de tems en tems un mouchoir de mouffeline, à travers lequel l'œil s'alloit perdre avec plaisir insensiblement dans le plus gentil corsage du monde.

A cette vuë, Picard sentit évanouir toutes ses belles résolutions, une jolie personne lui parut préférable à toutes les Sciences ensemble. Qu'est-ce après tout que des livres muets pour tenir contre une femme aimable.

La belle continuoit de venir régulièrement tous les Samedis au College, les yeux baissés & d'un air d'innocence; belle Manon, lui dit un jour Picard, qui se trouva seul avec elle chez le Portier, bien-tôt nous vous verrons plus librement, je vais cesser d'être Abbé : Quoi, Monsieur, lui répondit cette fille, le regardant modestement, le petit colet vous va cependant fort bien ! mais que la volonté du Seigneur soit faite ; l'habit comme l'on dit ne fait pas le Moine.

Vous avez raison, reprit Picard, mon cœur ne va pas à l'habit que je porte,
je

je vous aime, par exemple, tout Abbé que je suis encore : Ah ! Monsieur, reprit Manon en fouriant, tous vos Messieurs m'en disent autant ; mais je n'ai garde de les écouter, on dit vraiment que vous êtes plus dangereux que les gens du monde, je le croirois bien, c'est-ce qui fait que quand je vais porter de l'ouvrage à des Abbés, je n'y reste pas long-tems ; ainsi dépêchez, s'il vous plaît, de me renvoyer.

Tout amoureux que fut Picard, il laissa partir cette belle pouponne, par respect pour le caractère qu'il devoit bien-tôt quitter, cela ne tarda pas ; le cœur est impérieux, quand il commande il veut être obéi promptement ; deux jours après nouvelle décoration.

CHAPITRE VII.

A bas le petit colet.

LA vieille tante mourut sur ces entrefaites ; le tems étoit peu propre à parler de galanterie à la nièce ; Picard lâché dans Paris y dépensa en peu de tems le peu d'argent qu'il avoit, & la disette lui laissa le loisir de faire de sérieuses

rieuses réflexions sur son nouvel état dans lequel il ne devoit attendre aucun secours de sa famille; desespéré, ne sachant de quel côté donner de la tête, n'étant pas même assez riche pour épouser Manon, il commença à sentir qu'il avoit fait une sottise. L'amour est une belle chose, mais encore faut-il vivre; de quelques ressources que soient dans un petit ménage les graces d'une jolie femme, il est des gens qui ne sont pas bien aises de fonder leur cuisine sur un semblable revenu, quelque assuré qu'il soit de nos jours.

D'abord pour fonder le gué, & savoir l'air du bureau, notre nouveau Cavalier fut prier Manon de lui vendre deux surplis fort propres; la vieille tante avoit laissé à sa chere petite niece pour tout héritage une chambre garnie, & la pratique d'une vingtaine d'Abbés; excellent patrimoine pour une jeune fille de quinze ans, on se doute bien que les pratiques se multiplierent de jour en jour.

La belle affligée ne reconnut pas d'abord notre ami; mais après un moment de réflexion: Ah! c'est vous Monsieur, lui dit-elle, vraiment je ne vous remettois pas avec ce chapeau bordé & cette

B

épée;

épée, depuis que je ne vous ai vû il m'est arrivé bien des malheurs ; mais donnez-vous la peine de vous affeoir : Hélas ! ma pauvre Tante est morte , c'étoit une si bonne femme.

On s'affit ; on fait son éloge d'une part , son oraison funebre & son épitaphe de l'autre , enfin de la Tante on passe à la Niece , on commence par la plaindre, c'est l'usage, & de propos en propos , on lui fait entendre qu'il faut qu'elle se marie pour empêcher le monde de parler.

A ce doux langage Manon sourit , c'est souvent plus que rire , & demande qui voudroit d'elle à son âge ; parbleu moi-même , reprit Picard , je m'estimerois trop heureux de vous posséder ; la conversation s'anima de part & d'autre , Picard conte ses malheurs , la dureté de ses parens , on le plaint beaucoup , & on s'intéresse pour lui ; favorable augure.

Comme la nuit commençoit à tomber, & Manon à s'attendrir sur le sort de cet infortuné jeune homme ; Picard ayant remarqué deux lits , dit en soupirant qu'il n'avoit ni gîte ni de quoi en avoir.

La timide héritiere qui depuis la mort de sa Tante , trop craintive pour demeurer

meurer seule la nuit dans son appartement, avoit prié une de ses amies de venir coucher avec elle, dit à Picard, touchée de compassion, qu'elle lui offriroit bien le lit du cabinet, mais que sa Tante y étant morte depuis peu, elle craignoit qu'il ne l'acceptât; l'innocence est souvent plus hardie que le crime.

Notre confrere n'est pas de ces esprits foibles qui craignent les morts; l'espérance de coucher avec une jolie vivante lui fit accepter avec plaisir le lit de la défunte, sa joye fut cependant mêlée de quelqu'amertume, lorsqu'il apprit que Manon ne coucheroit pas seule.

Ils souperent tête à tête, neuf, dix, onze heures sonnerent, & personne ne vint; on entendit fermer la porte de la rue, à la grande satisfaction du nouvel hôte; la belle commença à trembler & se repentit d'avoir poussé la politesse si loin, mais il n'étoit plus tems; la prudence ne nous vient jamais que quand on n'a plus besoin d'elle.

Manon perdant l'espérance d'avoir son amie, regarda Picard d'un air embarrassé: Monsieur, lui dit-elle, je n'avois pas compté être seule; que dira-t-on de moi si l'on fait que vous avez couché ici? Au moins parlez bas, je serois per-

B 2 due,

due, & sur-tout foyez sage, je vous en prie. Qu'un homme ne promet - il pas ? mais *promettre est un, & tenir est un autre.*

CHAPITRE VIII.

Les Revenans.

ENfin en parlant de choses & d'autres, on parla de se coucher, & Picard fit tomber adroitement la conversation sur la défunte pour intimider la niece, dont il connoissoit le foible ; en effet il la vit bien-tôt trembler, & regarder de tous côtés d'un œil égaré si elle ne voyoit point quelque phantôme ; notre Grivois affectant de trembler lui-même, choisit ce moment pour lui souhaïter le bon soir : on le pria de demeurer ; poli & obligeant il offrit de passer la nuit dans le fauteuil de la belle ; la peur est si puissante sur l'esprit féminin qu'on accepta la proposition, & la crainte redoublant par degré, on fut peu à peu obligé de s'approcher de plus près. La timide Manon n'osoit crier, crainte d'éveiller les voisins, & de causer du scandale dans la maison ; car la

pauvre

pauvre petite y étoit en odeur de sainteté ; elle esperoit par ses prieres arrêter la témérité de l'amoureux jeune homme qui la pressoit de céder à la violence de ses desirs ; mais Dieu fait la valeur de ces prieres ; des mouvemens inconnus , qui s'éleverent dans le cœur de Manon , lui firent éprouver quelle avoit trop présumé de ses forces , un profond soupir qu'elle laissa échaper fut le signal de sa défaite.

Bref voilà Picard établi dans son petit ménage , sans Prêtre & sans Notaire , avec le tems Manon s'aguerrit ; elle étoit en bonne école ; on dissipe le peu qu'elle a : enfin notre Camarade s'ennuya de ce genre vie ; de quoi ne s'ennuye-t-on pas sans argent ?

Picard sans talent pour faire fortune , car il n'a que de l'esprit ; convaincu que rien n'étoit plus noble que de servir son Prince , résolut de sacrifier son tems à la défense de sa Patrie ; il écouta peu les sages avis de Monsieur son pere , qui souhaitoit qu'il retournât passer la plus belle saison de sa vie dans un College à vivre dans l'indolence & la paresse , avec un tas de faineans qui se croyent autorisés , par le rabat qu'ils

portent, à vivre inutiles à l'Etat qui daigne les nourrir.

Qu'on me permette ici une petite digression à leur sujet; à voir l'air suffisant de ces petits maîtres Ecclésiastiques, & la hauteur avec laquelle ils parlent de nous autres misérables Soldats, on diroit qu'ils valent bien mieux que nous; eux dont tout l'emploi est de n'en point avoir, & de réciter tout au plus fort mal quelques mots de prières pour nous, tandis que nous combattons fort bien pour eux.

Tranquilles possesseurs d'un Bénéfice que nous leur conservons, ils ne nous en donnent la Dixme qu'en se plaignant de la misère du tems, sans rougir de montrer deux bras nerveux, capables de porter les armes, ou de cultiver la terre: en cas de besoin le Roi peut compter sur plus de cent mille faineans de cette espèce dans l'étendue de ses Etats; je ne parle pas des bons Ministres du Seigneur, il en est, dignes d'être respectés, & que je respecte.

Picard au-dessus des préjugés d'un vulgaire aveugle, aima mieux être bon Soldat, que mauvais Prêtre; résolu de partir pour la Flandre, il s'occupoit déjà des plus vastes projets, lorsqu'un
Moine

Moine des amis de sa Famille, vint le voir & faillit enlever au Roi un si bon Soldat ; aux fatigues du pénible métier de la guerre, ce bon Religieux opposa la mollesse, la douce oisiveté & l'abondance des Cloîtres ; ce piège est dangereux pour un homme sans ressource ; Picard fut d'abord ébloüi, & la perspective d'une vie aisée, exempte de peines & d'embarras, lui fit demander du tems pour penser au parti qu'on lui proposoit.

Il en est à peu près d'entrer au Service, comme de se jeter dans un Couvent, l'amour malheureux ou la misère, font une partie des Soldats de Famille, & presque tous les Moines.

Je crois avoir découvert, pourquoi certains parens aiment mieux que leurs enfans embrassent ce dernier Parti, j'en ai deux raisons ; la première est, qu'il est naturel aux Peres & Meres, les moins tendres, d'aimer la conservation de ceux à qui ils ont donné la vie, & qu'elle est plus en sûreté dans un Cloître ; car si la mort n'épargne personne, on peut dire que la guerre est un tems de moisson abondante pour cette cruelle ennemie du Genre - Humain ; c'est au milieu des Sieges & des Batailles qu'elle

B 4

exerce

exerce son empire avec le plus de fureur sur les chemins glissans qui conduisent à la gloire ; c'est-là que les plus intrépides par leur témérité éprouvent le fort de ces peupliers , qui pour vouloir s'élever au-dessus des autres arbres qui croissent autour d'eux , sont le plus souvent frappés de la foudre ; en qualité d'Academicien , il m'est permis de prendre quelquefois le ton épique , même en prose ; ainsi on me passera cette comparaison.

Une seconde raison , bien aussi forte que la première est l'intérêt ; un enfant qui entre dans un Couvent , débarasse pour toujours ses Parens du soin de l'entretenir , & s'il prend le parti des armes, ce n'est que pour un tems ; de là vient que souvent des Peres après avoir rebuté leurs enfans par toutes sortes de mauvaises façons , les secondent quand ils se rendent Moines , & les abandonnent quand ils se font Soldats , comme si l'un valoit mieux que l'autre.

Je ne prétends pas canoniser tous mes Camarades , j'avoué de bonne foi , que les Couvents & les Troupes sont les receptacles de tout ce qu'il y a de Libertins dans le monde ; car un ancien Proverbe dit , que *quand le Diable ne fut plus*

plus que faire , il se fit Moine ; mais il faut aussi convenir qu'il y a d'honnêtes gens par-tout , même dans les Cloîtres.

CHAPITRE IX.

Comment Picard se décide.

Picard ennuyé de languir dans la misère , balançoit entre le froc & la cuirasse : il attendoit même le Moine en question dans une promenade retirée de la Ville , lorsque le hazard conduisit au même lieu un Sergent de notre Regiment , nommé *Eustache du Bois* , ce bon Militaire , surpris de l'air rêveur de ce jeune homme qu'il trouva de bonne mine & d'une belle taille , lui demanda le sujet de sa mélancolie , Picard lui fit part de la situation dans laquelle il se trouvoit , & Eustache le détermina à le suivre dans un Cabaret voisin où il lui prouva par F. & par B. qu'il étoit plus glorieux de porter les armes pour le service de son Prince , que de s'enterrer tout vif dans un Cloître.

Notre Confrere ne se rendit pas d'abord , il soutint qu'un Moine étoit plus heureux qu'un Soldat ; si je deviens

B 5

Procu-

Procureur, par exemple, dit-il, voilà ma fortune faite; & ton salut à tous les Diables, reprit Eustache, un Procureur de Couvent est un B. qui fait profession de ne plus rien faire de tout ce qu'il a juré d'observer toute sa vie. Sacrebleu, vive, vive un bon Grenadier, Dieu prend parmi ses qualités celle du Dieu des Armées, & je n'ai lû nulle part qu'il ait jamais pris celle du Dieu des Moines; quelques bouteilles de vin qui survinrent furent les derniers argumens que du Bois employa pour faire un Profélite, & on but à la santé du Roi.

Comme ils étoient en train, le Moine en question, qui alloit au rendez-vous, passe; Picard lui fait signe, l'homme de Dieu, dans la vue de faire une bonne action, entre au Cabaret, & le voilà à table, à côté du jeune homme, chacun le prêche à son tour, & vante les prérogatives de son état.

Le Moine soutient, avec raison, qu'il n'en est pas de plus doux que le sien, il oppose un Refectoire bien servi, à la maigre Alte d'un pauvre Soldat, forcé de marcher à la pluye ou à l'ardeur du Soleil pour gagner sa vie; tandis qu'un Religieux, pour faire bonne chere, n'a qu'à bégayer quelques prieres Latines, qu'il

qu'il ne prend pas seulement la peine d'entendre.

Comme le bon Pere, toujours guidé par la charité, pour entretenir sa voix mélangeoit ses Sermons de quelques verres de vin; à la longue sa tête se broüilla, de façon qu'il convint de bonne foi que son état étoit le pire de tous, qu'il n'y avoit ni charité, ni agrémens dans la plupart des Cloîtres, que l'homme naturellement inconstant & léger ne pouvoit faire une plus grande sottise que de former un engagement pour le reste de sa vie; le bon Pere finit son discours par dire à Eustache, en lui serrant la main, qu'il voudroit pour beaucoup être libre de le suivre comme Picard, qu'il le feroit de grand cœur.

Là-dessus on but un coup, & le jeune homme signa son engagement, on fut ensuite remener le Pere Ambroise, à qui trop de zèle avoit ôté la connoissance, & qui ne put ce jour-là débiter un très-beau Sermon qu'il avoit appris, quoique tout le monde fût déjà assemblé pour l'entendre; tant il est prudent de ne pas porter le zèle trop loin.

Comme je me pique d'être meilleur Soldat que bon Auteur; on me permettra de quitter la plume pour prendre le

B 6

monf-

mousquet, & marcher où le tambour m'appelle; c'est le Roi qui va faire son entrée victorieuse dans Menin. Adieu, ami Lecteur, à revoir.

CHAPITRE X.

Je reviens à moi.

Autrefois prendre une Ville n'étoit rien, & prendre une femme étoit quelque chose, comme tout change dans le monde, aujourd'hui c'est tout le contraire. Jamais je croi les places & les fronts des maris ne furent flanqués de tant d'ouvrages à cornes; Novice au Champ de Mars, & Profez à Cythere, sans trancher ici de l'homme à bonne fortune, je puis me flater d'en avoir plus élevé que détruit.

La Flandre est un Théâtre où je me suis distingué de plus d'une manière; en qualité d'Historien de la Compagnie, je pourrai quelque jour instruire le Public de mes faits Militaires, en attendant je vai l'entretenir de quelques autres exploits qui ne seront pas moins amusans.

Pendant le Siege d'Ypres, auquel j'eus ma part comme tant d'autres, j'en avois
encore

encore un particulier à soutenir, & qui m'occupoit bien autant; si je jouïois un fort petit rôle au premier, j'étois le héros au second.

En sortant d'Ypres par la porte Royale, sur la route d'Hiveranghem, on découvre à gauche le Château d'Adriensfen; vis-à-vis se trouve une Cense considérable; c'est contre deux beaux yeux qui résidoient en cette Ferme, que j'avois dressé toutes mes batteries.

Notre Régiment arrivé un des premiers devant la ville, eut ordre de camper près du chemin de Boezingue. Plus hardi que mes Camarades, suivi seulement du Breton & du Normand, nos pourvoyeurs & mes Maréchaux de Camp, je pris le chemin de la Ferme, résolu de commencer mes premiers exploits, par faire mainbasse sur quelques volailles dans la basse-cour; c'est le droit de la guerre.

Entre chien & loup, tems propre à ces fortes d'expéditions, nous cotoyons sans bruit à la queue les uns des autres les murs du Jardin, lorsque des Oyes tapies les unes dans les autres, se levant tout d'un coup, prirent leur essor, & moitié courans, moitié volans, gagnèrent la Cense à grands cris; nous
do

de les fuivre , & nous fîmes tant de diligence que nous entrâmes dans la place, pêle-mêle avec nos ennemis.

Enflé de ce premier succès, j'en conçus la plus heureuse espérance; comme en cette rencontre je commandois en chef, & que je ne trouvois pas l'ennemi digne de mes coups, je me contentai de donner mes ordres; ces Oyes descendoient sans doute en droite ligne de celles, qui, par leurs cris sauverent jadis le Capitole de la fureur de nos premiers Peres; le maudit tapage que celles-ci firent à notre arrivée, à l'exemple de leurs Archibisayeules, jetta l'alarme dans toute la Ferme.

Bien-tôt de gros chiens nous assaillirent, & rendirent le combat douteux; le pauvre Breton saisi par une jambe demandoit déjà quartier, quand un bon Payfan, c'étoit le Gouverneur de la Place, courant à nous d'un air de suppliant, fit lâcher prise au chien.

Revenu de ma frayeur à la vue de l'humble contenance de notre ennemi, je l'attendis de pied ferme, & le reçus en vainqueur; le courage croît dans le péril, & augmente encore quand il est passé; je commençai par ordonner, pour préliminaire de paix, de mettre les chiens
à.

à l'attache, ajoutant avec bonté qu'après cela j'entendrois volontiers les articles de la capitulation.

Je fus obéi sur le champ, la soumission désarma ma colere, & mon cœur se laissa surprendre par la pitié; le bon Vieillard m'abordant d'un air civil, le chapeau à la main, me dit obligeamment que si je voulois m'accommoder avec lui à l'amiable, tout ce qu'il possédoit étoit à mon service; fatissait de ses offres, je lui promis l'honneur de ma protection, & le prenant par la main j'entrai avec lui à la maison, suivi de mes deux Camarades.

Je ne comptois pas trouver si bonne Compagnie; une bonne femme toute tremblante, étoit au bout d'une longue table, appuyée contre une grande armoire, qu'elle croyoit sans doute que nous venions vuider: trois grands garçons assez mal bâtis, mais vigoureux, quoique lourds & pésans, debouts autour de la table, n'osant lever les yeux, les cheveux plats, & tournant leur chapeau dans leurs mains; faisoient la plus pitoyable figure du monde.

J'admirai par quel bonheur ces droles n'étoient pas venus seconder les chiens de la basse-cour, c'étoit fait de nous; &
moi

moi qui commençois à perdre contenance quand le bon Vieillard parut, & qui ne repris courage qu'à la vue de son air suppliant, eûs peut-être demandé quartier tout le premier; il faut avouer que l'habit du Roi en impose diablement.

Les longues moustaches du Normand & du Breton, eurent sans doute autant de part que nous à cette victoire, & ne jouèrent pas un petit rôle en cette rencontre; c'est peut-être à elles que nous devons tout l'honneur de cette journée. Que fait-on? quoiqu'il en soit, je rassurai la timide assemblée, & toute ma colère ne tomba que sur les infortunés habitans de la basse-cour.

Sûr d'être obéi, je prononçai une sentence de mort, contre quatre pieces de toutes les volailles; mes ordres furent exécutés de point en point, & je vis bien-tôt à mes pieds ces oyes orgueilleuses, qui, les premières avoient osé donner l'alarme, & lever l'étendart de la rebellion.

CHAPITRE XI.

Nouvelle découverte.

J'Impofai cette contribution, fans préjudice du fouper auquel nous nous priâmes ; je bus à la fanté de notre hôte, de fa ménagere, & de toute la belle Compagnie ; le Breton & le Normand en firent autant, & nous nous promîmes bien de rendre plus d'une vifite à Mr. Janning, c'est le nom du Fermier ; le bon homme même nous en pria, quoiqu'il eût fouhaité fans doute de bon cœur nous voir fervir de fascines dans quelques foifés de la Ville.

J'étois là le héros, c'étois fans ceffe Mr. l'Officier par cy, Monsieur l'Officier par là ; enfin tous les respects & les fantés s'adreffoient à moi, & j'y répondois fierement d'un coup de tête, fans cesser de manger d'une daube paffable, que l'appetit que j'avois me faisoit trouver excellente.

Au defert je fortis feul à la Cour, pour examiner s'il ne fe tramoit rien
contre

contre nous, & m'approchant sans bruit d'une petite fenêtre, où j'aperçus de la lumière, je vis à travers le vitrage une petite Païfanne charmante, en tablier blanc, qui, les larmes aux yeux, nous maudissoit sans doute; je pensai d'abord que c'étoit la fille de la maison que l'on n'avoit pas jugé à propos de faire souper avec nous.

Je ne me trompois pas, une vieille servante lui disoit, que Madame Janning vouloit absolument qu'elle ne parût point pendant tout le Siege à la Ferme, où chaque jour on ne manqueroit pas de recevoir quelques nouvelles visites semblables, à l'heure qu'on s'y attendroit le moins.

C'étoit agir avec prudence, les Mères en doivent-elles manquer? la plupart savent par expérience, que perdre ce qu'elles estiment quelque chose, & qui au fond n'est rien, est toujours l'ouvrage d'un moment.

Comme on ne pouvoit plus sortir de la maison sans s'exposer à de mauvaises rencontres, cette bonne vieille lui indiqua au fond du jardin une espece de cave qui avoit servi autrefois de glaciere, & dont l'entrée n'étoit pas facile à trouver, à cause d'une brouffaille fort épaisse

épaisse qui la déroboit, elle ajouta quelle auroit soin de ne la laisser manquer de rien.

Les chiens qui aboyerent me firent rentrer, crainte d'être soupçonné d'avoir entendu quelque chose ; je rentrai donc, bien résolu de tirer parti de cette découverte que je tins secrète, & me remis à table. Tout le monde se leva à mon arrivée, se découvrit, & moi assis, on s'asséoit.

Je passai quelque tems de là, auprès de la bonne Madame Janning qui se crut fort honorée de cette attention de ma part, & croisant mes jambes l'une sur l'autre appuyé négligemment sur un des bras de son grand fauteuil à l'antique, je lui demandai combien elle avoit d'enfans ; trois, me dit-elle, deux garçons & une fille ; ce mot lui échapa, elle en fut déconcertée ; mais son mari, homme d'esprit s'il en fut, ajouta avec art que sa fille étoit chez une de ses Tantes, à quelques lieues de la Ville du côté de l'Etang de Kellebece ; il dit même qu'elle devoit se marier dans peu, avec un des trois droles qui avoient l'honneur de manger avec nous, & me le montra ; les deux autres étoient les héritiers présomptifs de Monsieur Janning.

Le

Le futur époux que je fixai, se découvrit en fouriant à demi, c'étoit un grand benais, de taille gitantesque, dont les membres vigoureux, mais sans proportion, lui donnoient l'attitude péfante & embarrassée de ces statues ébauchées, & dégrossies à la serpe, où l'on commence à peine à distinguer la figure humaine; quel présent pour la petite Louison Janning! elle m'avoit paru si aimable, malgré la simplicité de ses habits, que j'eus peine à croire que l'amour se fut mêlé de ce mariage.

Le soupé fini, nous prime congé de la tremblante Compagnie, & mettant la main sur l'épaule du bon homme Janning, de ses fils, & de son gendre futur, je leur promis à tous d'avoir soin d'eux.

A peine nous sortions de la Ferme, très-satisfaits de notre petite expédition, que nous aperçûmes un détachement qui venoit reconnoître cette maison, & y prendre ses logemens; je tremblai d'abord pour Louison.

J'espérois bien la rejoindre quelque part, mais faisant reflexion qu'elle avoit un azile tout prêt en cas de malheur, je me remis de ma frayeur; ma présence lui eût été d'un foible secours, &
ma

ma vanité ne se fût pas accommodée de plier sous le plus petit Sergent, après avoir tranché de l'homme d'importance auprès de ces bonnes gens.

Nous ne pensâmes donc qu'à regagner notre Tente où Picard, Bourguignon & Champagne instruits de nos projets, nous attendoient avec impatience; ils nous revirent avec joie, couverts de gloire, & chargés de provisions; je fis le recit de cette expédition.

CHAPITRE XII.

Conclusion de cette aventure.

A Quelques jours de là, on commença le Siege avec vigueur, & je m'y distinguai comme un autre; quantité de mes amis furent tués autour de moi; mais j'échapai heureusement, je suis né assez heureux.

Assez occupé d'ailleurs, j'avois un peu négligé la petite Louison, un militaire de ma trempe n'est pas tout-à-fait maître de son tems; un soir donc que je me trouvai de garde près de la Ferme du Château d'Adriensfen, j'eus le

le tems de faire les plus belles réflexions du monde sur le sort de la fille de Janning qui passoit sans doute de tristes momens dans le souterrain qui lui servoit de retraite ; je résolus d'aller rendre une petite visite à cette belle, aussi-tôt que je serois relevé de sentinelle ; l'occasion étoit des plus favorables, le reste du jour se passa à former des projets.

A peine je suis libre, que l'aveugle enfant me mène, le tems paroïssoit fait exprès pour une expédition amoureuse, on ne voyoit que pour se conduire ; j'arrive, & après avoir juré, tempête environ une heure, contre la hauteur des murs, je trouvai heureusement un endroit assez facile à escalader ; bref, me voilà dans le jardin ; ce n'étoit pas tout, il étoit vaste, peuplé de beaucoup d'arbres, & j'ignorois la retraite de la jeune prisonniere que je cherchois.

Après avoir fait plusieurs fois inutilement le tour de l'enclos, je m'arrêtai sous un feuillage fort épais, & prêtai l'oreille assez long-tems avec attention, las d'attendre, & désespérant de réussir dans mes recherches, envoyant à tous les Diables, moi, l'amour, & celle qui m'en donnoit, j'allois enfin retourner
au

au Camp, lorsque j'aperçus un rayon de lumière assez près de moi.

L'espérance renaît tout à coup dans mon cœur; j'avance avec intrépidité, & j'arrive avec beaucoup de peine à une petite porte; j'y frappe doucement, est-ce vous Susanne, me dit-on à voix basse? oui, répondis-je encore plus bas, on ouvre, j'entre.

C'étoit la belle Louison elle même; elle faillit mourir de peur, la pâleur couvrit son visage, ses yeux se troublerent, ses pieds tremblèrent sous elle, sa voix expira sur ses lèvres, & elle tomba de fraïeur, sur une chaise voisine; trouvant de l'eau sur sa table, car la petite étoit à souper, je lui en jettai quelques gouttes qui la firent revenir.

Je commençai par lui dire très-sérieusement que j'étois un parfait honnête homme, qui ne lui feroit aucun tort, l'habit que je portois, & le tems que je prenois pour lui rendre une visite demandoit caution, aussi fit-on quelque difficulté de me croire; après tout avoit-on un si grand tort?

Et que me voulez-vous donc, Monsieur, me dit enfin la belle, en laissant tomber un soupir, & regardant tristement la porte que j'avois fermé sur moi:

„ Calmez

„ Calmez vos frayeurs, ma chere en-
„ fant, lui dis-je, je ne viens que sou-
„ per avec vous, & vous apprendre
„ des nouvelles du Siege, car il me
„ paroît que vous en souhaitez la fin
„ pour le moins avec autant d'imp-
„ tience que nous; foyez persuadée que
„ nous sommes plus de quarante mille
„ hommes qui ne demandons pas mieux
„ qu'à vous tirer promptement de vo-
„ tre prison; dequoi diable Mr. votre
„ Gouverneur s'avise-t-il aussi de faire
„ une si vigoureuse défense? ”

—
Tout cela ne consoloit point Louison,
elle ne pouvoit revenir de sa surprise:
en effet, releguée la veille de ses nôces
par ordre de sa mere dans cette retrai-
te, pour n'être vue d'aucun François,
la pauvre petite n'avoit pas lieu de s'at-
tendre à cette scene.

Pour entrer en matiere, je commen-
çai par lui conter quantité de belles
choses, au sujet du Siege, & finis par
lui dire que je connoissois fort Monsieur
son pere & Madame sa mere, j'ajoutai
qu'ils avoient mis toute leur maison sous
ma protection, & que c'étoit en qua-
lité de Protecteur de la famille que je
venois la voir & la consoler.

„ Ah! je vois bien, reprit Louison,

„ un

„ un peu revenue à elle , que vous êtes
 „ un de ces Messieurs qui vinrent ces
 „ jours derniers à la Ferme , & que ma
 „ mere ne voulut pas que je visse , vrai-
 „ ment elle vous estime beaucoup , &
 „ mes freres aussi. ”

Enfin la craintive prisonniere se trou-
 ve en pais de connoissance ; pour lui
 faire voir que je suis au fait de ce qui
 la regarde , je lui parle de son maria-
 ge , elle sourit , & me voilà à table avec
 ma chere Louison.

Pour garder quelque'ordre dans le re-
 cit de ce qui m'arriva cette nuit char-
 mante , & ne point interrompre le fil
 de ma narration , assez intéressante d'ail-
 leurs , il faut d'abord faire le portrait
 de ma belle , c'est l'ordre , encore faut-
 il connoître son monde ; il ne seroit
 même pas mal de dire quelque chose
 de la sombre demeure qu'elle habitoit ,
 un coup de pinceau de plus ou de moins
 n'est pas une affaire. Je ne regarde pas
 de si près.

Qu'on se figure donc au bout d'un
 enclos assez vaste , une espece de cave
 dont la voute couverte de broussailles ,
 & à demi taillée dans le roc , forme
 un souterrain d'environ douze pieds en
 quarré ; voilà l'appartement de la belle :

C

quelques

quelques vieux tonneaux jettés dans un coin les uns sur les autres , une table, une lampe , deux chaises de paille , & un lit de fangle ; voilà ses meubles : voici maintenant sa personne.

Avez - vous vû quelquefois de ces petites Villageoises , qui, sous un dehors simple & naïf , ont je ne sai quoi de piquant qui attire nos regards , malgré que nous en ayons ? telle étoit mon Héroïne ; elle ne mettoit rien pour plaire , & tout ce qu'elle mettoit plaisoit infiniment ; sa taille fine & mignone , renfermée dans une ceinture , recevoit de nouvelles graces du ruban qui l'emprisonnoit , son visage ne perdoit rien de son éclat , pour être en opposition avec un Juste d'une toile des plus blanches ; son teint , *figurez-vous du lait où l'on eût effeuillé des roses* ; ses yeux ne me dirent rien , mais ils me parurent faits de façon à pouvoir dire les plus jolies choses du monde , s'il leur en prenoit jamais fantaisie ; quelques soupirs encore poussés par un reste de crainte agitans certain mouchoir , lui faisoient dire que ce qu'il cachoit ne le cédoit en rien à ce qui étoit le sujet de mon admiration ; sa tête étoit des mieux taillées , & couronnée par de beaux cheveux bruns ,

bruns, cadre le mieux assortissant à cette charmante mignature.

Le joli siege à soutenir ! bien résolu de ne rien épargner pour emporter cette place d'affaut, je ne fçus trop d'abord comment m'y prendre ; j'avois tranché de l'honnête homme, & il étoit difficile de conserver ce caractère, & de brusquer l'affaire.

Après un moment de réflexion je pris le parti de la douceur, au hazard d'une plus longue résistance ; ce n'étoit pas trop de toute la nuit pour cette expédition ; il falut commencer par autoriser une si longue visite ; bagatelle pour un Auteur, une petite histoire en fit l'affaire.

Je ne m'apperçus pas plutôt que Louison étoit un peu tranquille, que je repris son rôle ; un profond soupir de ma façon suivi de quelques hélas, interrompus très-éloquemment par plusieurs imprécations contre le fort, furent l'exorde de ma narration ; on me demande ce que j'ai, & je commence ainsi d'un ton patétique en levant les yeux & les mains au Ciel.

„ Qu'on est à plaindre d'être trop
 „ honnête homme, & d'avoir à vivre
 „ avec des coquins ! hélas une affaire

„ d'honneur que j'eus dernièrement, &
„ qu'il feroit trop long de vous racon-
„ ter, me fit mettre l'épée à la main
„ avec un malheureux, indigne de voir
„ le jour; la vertu triompha, mon lâ-
„ che adverfaire fut renversé.

„ Aujourd'hui la Justice prenant la
„ défense du coupable, poursuit l'in-
„ nocent; reconnu, forcé de fuir, &
„ suivi de près, trouvant un endroit
„ assez facile pour entrer dans cet en-
„ clos que je côtoyois, je me hazardai
„ à en escalader les murs, alors je res-
„ pirai un peu; mais où se croit-on
„ en sureté, quand on a sujet de
„ craindre?

„ Bien-tôt les remparts que j'avois
„ franchis me parurent une foible bar-
„ rière, pour plus de sureté je m'en-
„ fonçai dans l'espèce de petit bois qui
„ cache l'entrée de ce souterrain, où
„ le hazard me faisant donner du coude
„ contre cette porte, j'entendis une
„ voix à laquelle je répondis, c'étoit
„ vous-même, vous savez le reste de
„ l'histoire; ne croyez pas que je sois
„ venu ici pour quelques mauvais des-
„ seins; si vous êtes assez généreuse pour
„ sauver la vie à un honnête homme,

„ ne

„ ne me refusez pas un azile du moins pendant cette nuit. ”

Ah ! Ciel pendant cette nuit ! interrompit la petite qui m'avoit entendu jusques-là assez tranquillement , y pensez-vous , Monsieur ? sa pudeur s'allarma de la proposition.

Il faut avouer que la pudeur d'une fille est une étrange chose , elle se gendarme toujours la premiere ; mais c'est un petit monstre qu'on apprivoise aisément , il n'y a que la façon de s'y prendre.

J'avois ma réponse prête , j'offris de sortir , & d'exposer ma vie plutôt que de lui déplaire ; Louison me plaignit , & je commençai à esperer une heureuse issue de ma témérité , elle me dit que dans une couple d'heures à la faveur de la nuit je pourrois aisément m'échaper.

Je promis de lui obéir quand elle le jugeroit à propos ; ne veut-on rien tenir ? il faut tout promettre , on ne peut moins faire ; encore faut-il être raisonnable.

Résolu de bien profiter du tems qu'on m'accordoit , en vrai Héros de Romans , pour me faire connoître , & donner de moi une idée favorable , je m'amusai à

conter mille aventures galantes que je disois très-sérieusement m'être arrivées, & dans lesquelles j'étois toujours un homme charmant, tendre, passionné & rempli des plus beaux sentimens du monde.

La belle prit goût à mes contes; peu à peu j'animois mes discours, & les histoires devenoient plus intéressantes; enfin je finis par lui en dire une que je préparois de longue main, tout en lui contant les autres.

Dans celle-ci j'étois, comme elle, fils d'un bon Fermier, la conformité d'état laisse plus de liberté, prévient, & donne lieu à la vertu sympathique; j'avois donc aimé une jeune fille à la fureur; aime-t-on jamais autrement, sur-tout quand on raconte ses amours à quelqu'un à qui l'on en veut inspirer? Elle étoit sans doute de l'âge de Louison, & jolie comme elle.

Un jour que nous nous trouvâmes seuls dans une allée sombre & solitaire, voici le Roman, ce début l'annonce, elle me permit d'être heureux, me voilà à ses pieds; notez que tout en racontant, je tombe à ceux de Louison, seulement pour rendre la Scène plus sensible; là, je lui peins avec les couleurs
les

les plus vives , les doux transports auxquels nous nous livrâmes , & la peinture étoit si touchante , qu'elle en soupira ; favorable augure !

Comme mes yeux pendant tout ce beau discours marchaient leur train , ils communiquèrent de leur tendresse à ceux de Louison qui se fixèrent enfin sur moi ; & elle me demanda pourquoi je n'avois pas épousé cette fille ; je lui répondis par un hélas ! éloquent s'il en fut jamais , que comme nous étions à la veille de notre mariage , la mort me l'avoit enlevée , & que de désespoir je m'étois jetté dans le service.

A ces tristes mots je pouffai un profond soupir , la belle en gémit à son tour , je pris une de ses mains , elle se troubla & me dit d'un air embarrassé qu'elle croyoit qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi , & que je pouvois me retirer.

Le ton dont elle prononça ce peu de paroles y donnoit un sens tout différent , & me disoit très-expressément de rester , j'entens de reste ces sortes de langages , je restai donc , & bien-tôt ma vivacité m'emporta à quelques espiègeries un peu libres , Louison déconcertée se levant précipitamment, renversa

la lumière qui nous éclairait, l'éteignit, & nous voilà dans les ténèbres.

Heureusement que le Siege, que j'avois à soutenir n'étoit pas de ceux où le jour est absolument nécessaire; les ténèbres ne m'épouvantèrent pas, j'en tirai même un heureux pronostic. Il est mille petites grimaces & autant de minauderies qu'une jeune fille se croit obligée de faire, & dont l'obscurité la dispense; la pudeur qui aime à se manifester par une petite rougeur, ne s'avise pas de paroître quand sa présence est inutile.

Les mains de part & d'autre jouèrent leur rôle ordinaire; par tout où les miennes se portoient, elles rencontroient celles de Louison, tantôt trop tôt, tantôt trop tard, selon que cela se trouvoit; ce petit jeu dura quelque tems, & finit naturellement comme il devoit finir. Enfin l'amour nous ferma les yeux, & le Soleil levant à travers une petite lucarne vint me les rouvrir.

J'examinai la petite Janning, qui dormoit profondément dans un désordre charmant & tel que l'autorisent les nuits d'Eté; plus amoureux que jamais, j'éveillai Louison comme je l'avois endormie; nouveaux combats, nouveaux
plaisirs,

plaisirs , & nouvel embarras pour la belle , on n'ose me regarder , on baisse les yeux , on pleure , je veux partir , on m'en empêche , de crainte dit-on que je ne fois apperçu , & qu'on ne soupçonne la vérité , on me propose de demeurer caché pendant le jour derrière les vieilles futailles qui se trouvoient dans l'enfoncement de cette cave , & d'attendre la nuit suivante pour m'échapper.

Cette proposition n'est pas de celles qu'on refuse ; je demeurai donc , on garde un profond silence , on boude , & l'on en vient aux reproches. Comme ils ne laissoient pas que de commencer à être fort amusans , on frappe à la porte , c'étoit pour cette fois la vieille servante avec Balour futur époux de la jeune prisonniere. Moi d'entrer aussi-tôt dans ma cache , d'où je pouvois tout voir sans être vû ; le sujet de cette visite , étoit que des Soldats vouloient engager de force ce grand garçon ; échappé de leurs mains , il venoit sous la protection de Susanne se réfugier auprès de sa belle maîtresse ; l'azile n'étoit pas si mal choisi pour un sot , si lui-même l'avoit imaginé.

La vieille partie , Balour encore trem-

C. 5

blant ,

blant, & qu'on ne pouvoit remettre de sa frayeur, faisoit la plus sotte figure du monde; je n'en faisois pas moi une fort belle, réduit à n'oser paroître par ménagement pour Louison, car je lui devois des égards, je suis né poli. J'étois très - impatient de savoir comment tout cela tourneroit; il me venoit mille idées pour me défaire de ce butor, mais je ne pouvois les communiquer, ni les mettre moi-même en usage.

Plus je contemplois la petite Janning, plus je voyois son embarras; ses yeux qu'elle avoit d'une douceur charmante, auroient animé des marbres; Balour un peu revenu de sa frayeur commençoit à lorgner la Belle, car enfin tous les hommes sont hommes, & les plus stupides sur cet article sont bâtis comme les autres; mille façons originales, autant de complimens à la diable annoncerent l'amour le plus ridicule qu'il soit possible de voir; c'étoient des grimaces, des mines, des fadeurs amoureuses, même dans les termes de l'Art, & auxquels il ne manquoit que le ton de petit Maître pour leur donner plus de poids.

Je mourois de rire, c'étoit une vraie
Comédie

Comédie pour moi , cependant le dénouement m'embarrassoit , mais il fut tel que je pouvois le désirer , & comme je n'avois osé l'esperer.

Louison faite à mes belles manieres, lassé des caresses impertinentes & sans graces de ce rustique personnage , lui dit qu'il étoit trop dangereux de demeurer seule avec lui , le pria très-poliment de sortir & de rester à l'entrée du souterrain en dehors, où, à la faveur des arbres qui l'ombrageoient , il pourroit voir d'assez loin dans le jardin , lui promettant d'ouvrir aussi-tôt qu'il frapperoit , s'il découvroit quelque Soldat venir de son côté.

Balour n'accepta pas d'abord la proposition , en effet elle n'étoit pas des plus galantes ; mais enfin il fallut s'y résoudre , sous peine d'encourir l'indignation de la belle Janning & de renoncer pour jamais à la voir , ce sont là de ces menaces auxquelles un Amant vraiment amoureux n'a rien à répondre , & de quoi se plaindrait-il , c'est lui faire un compliment que de craindre sa présence , nous trouver trop de mérite est un reproche que nous pardonnons aisément.

Mon Rival ne fut pas plutôt en fem-

C 6

tinelle

tinelle devant la porte refermée sur lui, que je sortis de ma prison ; Louison sourit en me voyant , & ce souris bien expliqué, si je ne me trompe , & je ne me trompe gueres , vouloit dire, n'ai-je pas bien fait ? très-bien, lui répondis-je aussi.

Je vantai son esprit , la friponne en avoit , & du bon ; elle me dit qu'elle n'agissoit ainsi que pour empêcher qu'on ne m'apperçût , me priant d'être sage ; que ne promet-on pas ? Je la remerciai de son attention , & agis toujours comme si son dessein avoit été de me favoriser par cette préférence ; elle se fâcha , me menaça même plusieurs fois d'aller ouvrir la porte à la sentinelle si je n'étois plus raisonnable ; mais tout cela se disoit si bas , & d'un ton , Dieu fait quel ton , que je n'en crus pas un mot ; je ne laissai pas d'aller mon train , je répondis même plusieurs fois à Balour pendant cette scène , sans que la Belle s'en apperçût , tant elle étoit déconcertée.

Ce ne fut pas tout , le soir il falut sortir , autre embarras , car ce n'est jamais fait en amour , mais par bonheur l'obstacle fut bien-tôt levé ; la spirituelle Louison qui connoissoit l'Original qui
nous

nous inquiétoit, le pria à l'entrée de la nuit d'aller lui cueillir quelques fleurs qu'elle lui indiqua à l'autre extrémité du jardin; il y vola, & par ce moyen je m'exquivai avec promesse de revenir le plutôt que je pourrois, quelque défense que l'on me fit de reparoître jamais, tout en pleurant de me quitter.

Arrivé heureusement au Camp, je trouvai notre Académie assemblée, Piccard venoit de prononcer mon Oraison funèbre, & l'on en étoit à faire mon épitaphe quand je parus, car on me croyoit mort; déjà l'on songeoit à me donner un digne successeur, mais ma présence changea en Fête cette triste cérémonie; la joie fut générale, je contai mon aventure, nous bûmes toute la nuit, & le lendemain pour nous délasser nous fûmes relever à la Tranchée le Régiment de ****. Je ne trouvai pas à beaucoup près cette journée si douce que la précédente, à la guerre il faut bien s'accommoder de tout.

Pendant le reste du Siege il me fut impossible de m'échaper pour retourner en partie d'amour, dont j'enrageois; la Ville prise, il falut partir pour en aller prendre un autre, car avec le Roi, ce n'est jamais fait, & depuis ce

tems;

tems je n'ai eu aucune nouvelle de ma
petite Louison Janning , qui probable-
ment est mariée à l'Original qui la pour-
chassoit , que la pauvre enfant est à
plaindre ; Peut-être la Campagne pro-
chaine nous reverrons-nous , que fait-
on ?





LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE SECONDE.

CHAPITRE PREMIER.

ON ne fera peut-être pas fâché de savoir l'ordre qui règne dans notre petite Académie, & les choses intéressantes qui s'y disent : pour ne point perdre de tems pendant que la plume à la main, j'attends avec impatience que mes Confreres veuillent ouvrir la séance, que je veux rapporter entiere-ment, je vais faire la description de tout ce qui m'environne.

Nous sommes au Camp devant Furnes, il est environ neuf heures du matin, notre Salle d'assemblée est une mauvaise
tente ;

tente ; moi Parisien Semainier , je suis assis par terre devant un tambour qui me sert de table , & sur lequel j'écris , ayant le dos appuyé contre un pieu ; Picard se promene en long & en large la pipe à la bouche , en attendant qu'on commence ; Bourguignon notre Secrétaire debout devant la porte , taille une mauvaise plume avec un canif encore plus mauvais , après lequel il jure , envoyant la plume , le canif , & l'Académie à tous les Diables ; il m'a même déjà mis trois fois de la partie , parce que je le prie de ne pas boucher mon jour ; Champagne chargé du soin d'entretenir nos correspondances est devant moi avec un paquet de lettres sous le bras , & me demande ce que j'écris ; le Normand fait du feu sous la timbale , & le Breton mange un morceau de pain du meilleur apétit du monde , en fredonnant une chanson nouvelle arrivée depuis peu , de l'Opera comique.

Enfin la pipe fumée , la plume taillée , la timbale en train de bouillir , & la chanson du Breton finie avec son morceau de pain , chacun prend séance , s'assoit autour de moi en demi cercle formant un fer à cheval , & les pieces sont jettées sur le Bureau , c'est-à-dire

fin

sur le tambour qui en pousse un doux bourdonnement ; la première lettre qui fut ouverte, étoit conçue en ces termes :

MESSIEURS,

„ Je suis un des six braves, qui, com-
 „ mandés par un Lieutenant, furent
 „ envoyés par le Comte de Clermont,
 „ pour escalader pendant la nuit, &
 „ reconnoître l'ouvrage à corne de Me-
 „ nin. Nous méritions sans doute tous
 „ six d'avoir part à l'immortalité que
 „ vous promettez aux Soldats pleins de
 „ cœur, qui se rendront dignes de vos
 „ éloges ; mais comme je ne veux pas
 „ fatiguer la mémoire de la postérité,
 „ qui aura probablement assez à s'oc-
 „ cuper des belles actions de nos Chefs,
 „ je ne vous parlerai d'aucun de mes
 „ camarades ; je sai qu'ils pensent com-
 „ me moi sur le chapitre de la gloire ;
 „ c'est-à-dire qu'ils aiment mieux vivre
 „ un an de plus sur la terre, que cent
 „ ans dans l'histoire.

„ Ne croyez pas cependant que nous
 „ soyons capable d'aucune lâcheté, je
 „ pourrois ici vous rapporter mille bel-
 „ les actions que nous avons faites les

„ Cam-

„ Campagnes précédentes, toutes dignes
„ d'être écrites ; mais quand on a fait
„ son devoir mérite-t-on des louanges ?
„ d'ailleurs l'épithète de Héros que vous
„ voulez donner à nos amis , sonne si
„ mal avec les noms de Pierre & de
„ Jaques , que si cela ne choque pas le
„ bon sens , cela choque tout au moins
„ les oreilles.

„ Je souhaite ne pas dire vrai , mais
„ vos Journaux n'auront pas un succès
„ bien brillant ; le moien qu'ils se ven-
„ dent , on n'y trouvera ni Duc , ni
„ Comte , ni Marquis. L'avantage n'est
„ pas grand de ressusciter de votre fa-
„ çon , pour mourir une seconde fois
„ dans la boutique d'un Libraire qui
„ enverra mille fois aux Diables tous
„ vos Héros , ce sera deux morts pour
„ une.

„ D'ailleurs supposé que je vous doive
„ l'immortalité , & que mon nom à la
„ faveur de vos ouvrages , ou que vos
„ ouvrages à la faveur de mon nom ,
„ tout comme vous voudrez , parvien-
„ nent chez la postérité la plus reculée ,
„ quel sera l'avantage que j'en retire-
„ rai ? voyons , on parlera long-tems
„ de moi , qui n'y étant plus y sera
„ fort peu sensible ; chaque Offici-

„ n.

„ me proposera pour modèle à ses Sol-
 „ dats, c'est sans doute quelque chose;
 „ mais si ma Famille veut s'ennoblir
 „ quelque jour, comme cela n'est pas
 „ impossible, &, qu'après avoir traversé
 „ les finances avec honneur, quelques-
 „ uns de mes descendans se trouvent
 „ enfin revêtus de quelques dignités
 „ éminentes, ils ne pourront jamais
 „ faire remonter leur origine plus
 „ loin que moi; je servirai de bar-
 „ rière à leur noblesse qu'ils pourroient
 „ sans mon misérable nom, malheu-
 „ reusement connu, antidater d'un sié-
 „ cle ou deux.

„ Il est vrai qu'ils feront bien les
 „ maîtres de me renier pour leur pa-
 „ rent; combien de très-honnêtes gens
 „ qui me valent bien ont eu ce sort,
 „ & marcher pour lors en assurance en
 „ pais perdu, ou s'enter sur quelqu'au-
 „ tre tige plus noble que la leur; di-
 „ gne récompense de vos veilles &
 „ de mes beaux exploits; je ferai ré-
 „ puté bâtard, & chassé de ma propre
 „ famille: Ah! que j'aime bien mieux
 „ mourir, sans tant de façons, &
 „ qu'on laisse reposer tranquillement
 „ ma cendre.

„ Que mes descendans disent, *un*
 „ de

„ de nos Ancêtres mourut avec honneur
„ au Siege d'Ypres, passe pour cela,
„ quand l'histoire n'en a pas parlé, on
„ bâtit là-dessus les plus belles choses du
„ monde.

„ Passe encore pour me faire pein-
„ dre; au nom de Brigadier auquel je
„ prétens, on peut ajouter par la suite
„ des Armées du Roi, & comme les
„ modes changent en France, bien-tôt
„ mes habits seront méconnoissables;
„ encore ne veux je pas me servir de
„ ces Peintres habiles qui savent repré-
„ senter jusques à la qualité de l'étoffe;
„ je ne voudrois que de ces Peintres
„ de votre classe, c'est-à-dire qui pei-
„ gnent comme vous écrivez.

„ Ainsi, MESSIEURS, tout bien
„ examiné, je vous prie de me passer
„ sous silence, je mettrai mon nom à
„ votre Bureau, afin que si quelqu'ami
„ indiscret, croyant m'obliger, vous
„ écrivoit à mon sujet, vous me fassiez
„ l'honneur & le plaisir de ne jamais par-
„ ler de moi.

CHA-

CHAPITRE II.

Autres Lettres du dit jour.

Après la lecture de cette Lettre originale, nous ne fûmes pas peu surpris d'en trouver une datée de Paris, nous qui n'avions encore point de correspondans en cette Ville; la voici tout au long.

*L'Abbé des F*** aux Membres de l'Académie Militaire.*

MES CHERS CONFRERES,

„ Permettez, MESSIEURS, que
„ je prenne cette qualité, quoique d'un
„ état bien différent du vôtre, puisque
„ je dois prêcher la paix, & vous la
„ guerre; aussi n'est-ce que comme
„ Auteur que je confraternise avec vous;
„ entre gens de Lettres, on n'a pas
„ égard à la Robe, mais au mérite;
„ d'ailleurs je ne me pique pas de ré-
„ gler mon cœur sur l'habit que je
„ porte.

„ Je suis peu scrupuleux; j'appelle-
„ rois

„ rois le Diable mon Confrere, si le
„ Diable me procuroit de l'argent. Il
„ n'est pas que vous n'ayez ouï parler
„ des *Observations sur les Ecrits moder-*
„ *nes*, où n'en parle-t-on pas ? que j'ai
„ depuis peu, pour raison, métamor-
„ phosées en *Jugemens sur les ouvrages*
„ *nouveaux*; c'est leur Auteur qui vous
„ écrit.

„ Vous ferez sans doute surpris que
„ j'aye connoissance de votre Académie,
„ avant que le résultat de vos premie-
„ res Séances ait paru en Public ;
„ mais vous n'en ferez plus étonnés,
„ quand vous saurez que je suis le Juge
„ Souverain en dernier ressort de tous
„ les Ouvrages d'esprit qui paroissent,
„ & que pour cet effet j'entretiens des
„ correspondances par tout jusques à
„ l'armée.

„ Comme j'ai acquis un peu d'expé-
„ rience avec le tems, dans ces sortes
„ d'ouvrages faits pour mettre le cré-
„ dule public à contribution, je veux
„ bien vous donner quelques avis *gra-*
„ *tis*, à condition cependant que vous
„ me ferez présent de quelques dou-
„ zaines d'Exemplaires de vos Ouvra-
„ ges pour être distribuées à mon pro-
„ fit ; permettez-moi donc de vous dire

„ mon

„ mon sentiment sur ce que j'ai appris
 „ de vos projets.

„ Vous donnez , dit-on , dans la
 „ louange , & votre but est de relever
 „ les belles actions de vos Camarades ;
 „ mauvais plan , la louange n'enrichit
 „ jamais ses Auteurs , la critique est
 „ une amorce bien plus séduisante ;
 „ c'est la ressource des Auteurs qui n'en
 „ ont point , & leur plus sûr revenu ;
 „ car enfin les gens desprit doivent vi-
 „ vre aux dépens des dupes.

„ Quand je commençai à entrer
 „ dans la carrière des Lettres , j'exa-
 „ minai ma fortune , elle n'étoit pas
 „ brillante.

„ Il falut donc choisir le chemin le
 „ plus court pour gagner de l'argent ;
 „ car ne vous y trompez pas , que ce
 „ soit un secret entre nous , rien n'est
 „ si aisé que de dire du mal d'un ou-
 „ vrage , quelque bon qu'il soit , & de
 „ le tourner en ridicule , *la critique est*
 „ *aisée* , & *l'art est difficile* , une louange
 „ fine & délicate est mille fois plus dif-
 „ ficile à attraper.

„ Je serois bien embarrassé s'il me
 „ faloit faire ce que je critique ; ainsi
 „ donc , mes chers amis , croyez-moi ,
 „ retournez votre projet en mal , &
 „ vous

„ vous vous en trouverez bien , déchirez à droite & à gauche , critiquez la conduite de vos Officiers Généraux , érigez-vous en Arbitres de toutes leurs actions , rendez votre Tribunal redoutable à nos Guerriers les plus intrépides , foyez pour eux ce que je suis pour les Auteurs du premier ordre , qui attendent toujours en tremblant que j'aye prononcé ; tant que je n'ai point parlé , leur victoire est incertaine , c'est moi qui attache la Couronne sur leur tête , ou qui la leur enleve.

„ Le Public attentif à mes décisions les regarde comme des oracles , c'est par cette voie que je me suis fait un petit revenu honnête , envié de beaucoup de beaux esprits.

„ Vous m'allez dire que vous vous ferez des ennemis ; quelques ennemis de plus , doivent ils vous épouvanter ? vous qui savez si bien les battre ; d'ailleurs à quoi servent les amis de ce tems , ils n'en ont que le nom ; je me fis toujours honneur de n'en jamais avoir ; un Ennemi qui nous procure de l'argent , vaut mieux qu'un ami inutile ; voilà ma morale ; l'amitié , selon moi , est le partage des
„ fots :

„ fots : j'aime à être en guerre, j'y trou-
 „ ve mon compte.
 „ J'entens la Librairie mieux que
 „ personne, & quand un Livre sort de
 „ mon cabinet, il faut qu'il y ait bien
 „ du malheur, s'il n'est pas vendu quel-
 „ que mauvais qu'il soit, je suis encore
 „ à revenir de mon étonnement au su-
 „ jet du fort de * Joseph Andrews,
 „ mais les armes sont journalieres ; je
 „ vous conseille donc de faire avec moi
 „ un Traité d'alliance offensive & dé-
 „ fensive, ce sera le moyen de mettre
 „ toute la France à contribution : Vous
 „ l'armée, moi Paris & la Province.
 „ Je suis.”

Cette lettre lûe, Picard dit que cet
 Abbé-là n'étoit pas fot ; chacun fit ses
 réflexions, & je fus chargé sur le champ
 de faire la réponse au nom de toute
 l'Académie ; la voici telle que je la com-
 posai pendant que mes Camarades fai-
 soient la lecture de quelques autres
 lettres.

D

MON-

* Roman nouveau de l'Abbé Desfontaines,
 qui depuis long-tems n'est plus connu.

MONSIEUR ET CONFRERE,

„ Nous sommes fort sensibles à l'hon-
„ neur que vous nous faites de vou-
„ loir bien nous aider de vos sages con-
„ seils ; je crois avoir eu l'avantage de
„ vous connoître du tems que je bat-
„ tois le pavé de Paris , car je ne vo-
„ yois pas fort bonne compagnie ; je
„ me flatte même que vous m'avez
„ quelque obligation , & sans reproche
„ je vous ai sauvé un scène tragique
„ dont je devois être l'Acteur prin-
„ cipal.

„ Le jour d'heureuse mémoire , que
„ je pris le parti des armes , mon Ser-
„ gent étant commandé par quelques
„ Louis pour aller faire sentinelle à
„ votre porte , me choisit pour son se-
„ cond , à dessein , sans doute , d'éprou-
„ ver mon savoir faire.

„ Un grand homme maigre , grave,
„ qui m'avoit tout l'air d'un Médecin,
„ pour ne nous engager dans aucune
„ méprise , nous peignit votre figure
„ par ces vers de Boileau qu'il parodia
„ sur le champ.

L'ar-



L'ardeur de critiquer brille sur son visage ,
 Son menton sur son sein descend à double étage,
 Et son corps ramassé dans sa courte épaisseur
 Fait chanceler ses pieds sous sa molle épaisseur.



„ Au reste, voyez si vous vous recon-
 „ noissez là , & si c'est vous dont il
 „ est question , car après tout je pour-
 „ rois bien me tromper.

„ Quoiqu'il en soit , j'avois une pe-
 „ tite maîtresse au Faubourg S. Ger-
 „ main dans les environs de votre quar-
 „ tier ; comme je partoisi le lendemain,
 „ & que j'étois bien aise de lui dire adieu,
 „ j'y conduisis mon Sergent , & de bou-
 „ teille en bouteille nous y passâmes la
 „ moitié de la nuit , de sorte que vous
 „ étiez rentré quand nous retournâmes
 „ vous rendre visite.

„ Ayant touché l'argent d'avance ,
 „ nous aimâmes mieux dire que nous
 „ l'avions gagné que de le rendre ; c'est
 „ le seul vol que j'aye fait de ma vie ;
 „ ainsi , Monsieur , je compte n'être
 „ pas en reste avec vous au sujet des
 „ bons avis que vous voulez bien nous

D 2

don-

„ donner ; après bien des réflexions fé-
„ rieuses , il est décidé que nous n'y
„ aurons aucun égard.

„ Il est vrai que censurer nos Géné-
„ raux sans raison , comme vous faites
„ les meilleurs Auteurs , nous procu-
„ reroit peut-être quelque argent de plus ;
„ on aime ce qui pique ; un Marchand
„ qui veut faire fortune à quelque prix
„ que ce soit , & par toutes sortes de
„ voies , est bien plutôt riche qu'un
„ honnête négociant qui va son droit
„ chemin. Mais tout pauvres diables
„ de Soldats que nous sommes , nous
„ comptons les amis pour quelque cho-
„ se , & nous ne voulons d'Ennemis
„ que ceux du Roi.

„ D'ailleurs ceux qui sont chargés de
„ payer les satyriques , n'ont pas tou-
„ jours des maîtresses aux environs de
„ ces Messieurs , & d'honnêtes gens
„ veulent gagner l'argent qu'on leur
„ donne ; moi-même , qui n'ai pas la
„ conscience trop délicate , il m'est venu
„ là-dessus des scrupules.

„ Et que fai-je moi , si vous ne vous
„ fussiez point corrigé si nous eussions
„ fait notre devoir ? nous serons peut-
„ être responsables des sottises que vous
„ ferez le reste de votre vie ; car vous

„ me

„ me paroissez un vieux pécheur, qu'il
 „ n'est pas facile de ramener dans le
 „ bon chemin.

„ Ne pensez pas toujours décrier
 „ notre Académie, l'un de nous pour-
 „ ra bien aller cet Hyver en recrue à
 „ Paris, & profiter de l'occasion pour
 „ acquitter les dettes de la compagnie,
 „ & ce que je dois en conscience à
 „ l'honnête Médecin qui m'a donné de
 „ quoi boire à sa fanté; faites-y réflexion. Je suis.”

Après que j'eus fait lecture de cette réponse à mes confreres, le Normand la signa pour la rendre plus authentique, & la porta à la poste.

Cet illustre Académicien par ses soins, & son exactitude à nous servir, mérite que je fasse son éloge pendant que je le tiens sur le tapis.

CHAPITRE III.

Le Normand.

LE Normand n'est pas tout-à-fait de ces membres qui ne servent que pour faire nombre dans une Académie, comme elles en sont toutes pleines; si

le Normand n'est pas doué d'un esprit supérieur, il le fait, & ce n'est pas être si bête que de savoir que l'on est un sot, il le fait donc & personne ne le lui conteste.

Il me demanda dernièrement combien nous avons acquis de gloire depuis que nous travaillions; & s'il étoit déjà parlé de lui dans le monde; sur ce que je lui dis que je n'avois pas encore eu occasion de faire son éloge, il me pria de ne le pas oublier.

Il est juste de lui rendre ce qui lui est dû; je suis forcé d'avouer que je n'ai jamais mangé de meilleur potage à l'Armée, que depuis qu'il est chargé de la direction de notre Cuisine; son mérite ne se borne pas là; comme avant que de servir le Roi, il servoit la Justice à Rouen, quand elle avoit besoin de témoin; pour plus grande authenticité, avant que d'insérer un fait dans le résultat de nos séances, s'il s'est passé à notre Armée de Flandre, c'est le Normand qui se transporte sur les lieux, pour examiner la chose par ses yeux, & ce n'est que sur son rapport que nous nous disposons à en faire part au Public: telle est notre exactitude à ne lui donner que des faits bien avérés.

Au

Au reste le Normand est brave ,
 bon François , & des plus zélés pour
 son Prince ; je ne sai quel transport
 Poétique s'empara de son esprit , il y
 a quelque tems. Il nous récita en
 pleine Académie ces vers qu'il venoit
 de faire , nous dit-il , sur l'arrivée du
 Roi à Lille.

Quels *Vive le Roi* retentissent ?
 Louis , les Lillois s'applaudissent
 De vivre sous tes douces loix ;
 Peuple heureux , voici ton salaire ;
 Ton Roi prenant un ton de pere
 Te répond : *Vive mes Lillois*.

Surpris de trouver à notre Confrere
 des talens que nous ne lui connoissons
 pas encore , nous lui en fimes compli-
 ment ; en effet , quelle douce harmo-
 nie ! quelle élégance ! il faut avouer
 que la gloire de notre ami feroit à en-
 vier si personne ne lui disputoit l'hon-
 neur d'un tel chef-d'œuvre ; malheureu-
 sement ils viennent de paroître sous le
 nom d'un illustre Abbé * dans le Mer-
 cure de France , digne cadre d'un tel
 ouvrage , & de l'Auteur qui s'y nomme.

D 4

Le

* L'Abbé Pellegrin.

Le Normand au désespoir prend l'affaire à cœur, & veut en enrichir le recueil de nos séances; quel que soit le pere de ces vers, on ne peut que trop louer son bon goût, ils sont dignes de l'un & de l'autre Auteur à qui on les attribue.

La discorde se glisse dans les Sociétés les mieux composées; combien de fois l'intérêt de deux particuliers n'a-t-il pas brouillé tout le Sénat Romain, & mis l'Empire à deux doigts de sa perte? Comme on ne peut pas parler si long-tems sans boire, une bouteille malheureusement cassée entre le Normand & le Breton, faillit diviser l'Académie; l'un & l'autre soutient qu'il n'est pas l'auteur de ce malheur, chacun prend parti, comme c'est l'ordinaire, aux gros mots succèdent les menaces, & aux injures les coups; l'encre, le cornet, le papier, les plumes, les lettres, on se jette tout au visage; dans ce désordre extrême la Garde vient, le Breton & le Normand sont conduits en prison, & l'Académie se sépare en tumulte; telle fut la fin tragique de cette séance que je viens de donner au Public.

C H A-

CHAPITRE IV.

Autre chose.

C E feroit ici l'endroit de parler du zèle de notre Academie, & de toutes ses belles productions tant en prose qu'en vers au sujet de la maladie, & de l'heureux rétablissement du Roi; mais le Public en a tant vû, qu'en vérité ce feroit abuser de sa patience que de l'entretenir encore sur cette matière-là; d'ailleurs les plus illustres Académies du Royaume ne s'étant pas fort honorées à parler sur un si beau sujet, c'est à la nôtre à se taire, par prudence.

Passons de l'Escaut sur le Rhin & revenons au siege de Fribourg; c'est faire un grand saut, & ne rien dire d'un assez long espace de tems; mais j'avouerai franchement que pendant le long & triste séjour du Roi à Metz, j'avois comme toute la France, perdu ma belle humeur, & ne songeois guères à me procurer quelque nouvelle aventure.

Dans la premiere séance que notre

D 5

Acadé-

Académie ambulante tint sur le Rhin, notre confrere Champenois, qui, comme on fait, a le département des affaires Etrangères, pour nous prouver avec quel zèle il avoit déjà établi des Correspondants dans les différents endroits où nous avons des Armées, nous remit plusieurs lettres d'Italie & d'Alsace; elles étoient en si grand nombre, & si pleines d'actions héroïques, que je voudrois qu'il fût possible de les insérer toutes ici; mais je me flatte que l'ingénieux Picard en fera un meilleur usage que moi.

La premiere dont nous fîmes lecture venoit de l'armée de Dom Philippe; notre Correspondant après nous avoir parlé du courage intrépide que lui, & ses amis ont montré aux sieges de Nice, de Ville-Franche, & de Montalban, mettoit l'établissement de notre Académie à côté de celui de l'Hôtel Royal des Invalides, monument le plus digne d'un grand Roi.

D'abord je regardai ce compliment comme une louange outrée que nous donnoit notre Camarade, pour nous engager à parler favorablement de lui; mais ayant depuis fait réflexion à cette comparaison, qui d'abord paroît un paradoxe,

radoxe , je l'ai trouvée très-raisonnable ; & elle mérite que j'y fasse quelques réflexions.

Jamais en effet entreprise ne fut plus noble que la nôtre ; Louis XIV. n'a pensé qu'aux corps des Soldats blessés à son service , & nous pensons à leur gloire ; si ce grand Prince a crû que l'espérance d'avoir un azile en cas de quelques blessures qui nous missent hors d'état de servir , nous feroit hazarder nos vies avec plus de courage , que ne fera pas sur nos cœurs l'espoir d'être immortels , & de voir passer nos noms chez la postérité la plus reculée ?

Tout François est né vaillant & courageux , mais il n'y a que des bêtes féroces qui puissent se battre les uns contre les autres pour le seul plaisir de se battre ; comment un homme raisonnable , confondu dans la multitude sans espérance d'en sortir jamais , peut-il de gaieté de cœur exposer sa vie ? il n'y a que la gloire dont tout cœur François est amoureux , qui puisse nous porter à des prodiges , c'est à quoi nous avons prévu.

Maintenant donc que la carrière est ouverte à quiconque veut courir , que d'exploits n'allons-nous pas avoir à

chanter ? quel plaisir de voir nos noms écrits parmi les noms fameux , & de favoir qu'un jour à venir on dira : sous le Règne de Louis le Bien-aimé, vivoient le grand Conty, l'illustre Comte de Saxe, Arouet de Voltaire, & Claude Pichon, surnommé le Parisien, qui fit des prodiges de valeur aux Sieges de Menin & d'Ypres !

Je voyois à regret que Messieurs les Auteurs étoient les seuls, qui, quoique sortis pour la plûpart de la Bourgeoisie, parvenoient à se faire un nom ; mais maintenant tous les François sont égaux, ce n'est qu'à leur mérite qu'ils vont devoir leur distinction ; c'est trop de réflexions, passons à des faits.

CHAPITRE V.

*Champenois & ses hauts faits en
Alsace.*

Après la lecture de toutes ces Lettres, Champenois lût à l'assemblée une piece d'éloquence de sa façon, dans laquelle, à l'exemple de César, il est lui-même son Historien. Comme il ne parle pas de sa figure, je dirai qu'elle est

est assez plate; pour son style, en voici que j'ai retouché, pour le faire cadrer au mien, le Public décidera s'il ressemble à sa figure; & si notre ami est l'exception du Proverbe, *quatre-vingt-dix-neuf Moutons & un Champenois, font cent bêtes.*

„ Je suis de Troyes en Champagne,
 „ il n'importe en quelle année je suis
 „ né; mon pere, qui étoit d'avis qu'il
 „ vaut mieux penser à soi qu'à ses hé-
 „ ritiers, me laissa en mourant, pour
 „ tout bien, la liberté d'en gagner com-
 „ me je pourrois; cette liberté-là, n'est
 „ pas toujours un excellent héritage,
 „ quoiqu'il en soit elle fut tout mon
 „ patrimoine.

„ Sans talens pour me tirer d'affaire
 „ dans le monde, n'ayant pour tout
 „ revenu qu'une taille avantageuse;
 „ après m'être donné cent fois au Dia-
 „ ble, je me donnai au Roi; & c'est
 „ avec un si bon maître que j'ai com-
 „ mencé cette année ma premiere Cam-
 „ pagne du meilleur cœur du monde;
 „ Peut-on le servir à regret, lui qui
 „ vient nous commander lui-même de
 „ si bonne grace?

„ Vous savez comme je me suis dis-
 „ tingué en Flandre; arrivés en Alsa-

GA

„ ce , nous fûmes séparés & je demeu-
„ rai quelque tems au Village de . . .
„ où il s'éleva une guerre civile dans
„ laquelle j'ai joué un assez beau rôle
„ pour être écrit , il m'a même assez
„ flatté pour que je prenne la peine de
„ l'écrire moi-même.

„ Je commence : Je rencontrai au
„ Village de . . . un de mes anciens
„ amis nommé Albert , à qui je ne fus
„ pas inutile , comme on le va voir ;
„ Therese , jeune Allemande fort riche
„ & fort aimable , fille de François Au-
„ truche , ayant épousé un nommé
„ Etienne , dont elle a fait la fortune,
„ voulut , comme de raison , pourvoir
„ à son avancement , & le mettre en
„ possession des premières dignités de
„ la Paroisse , encore est-on bien aise
„ d'être titrée. C'est agir en honnête
„ femme , aussi l'est elle , & vaut assu-
„ rément son prix , encore faut-il lui
„ rendre justice , quoiqu'elle ne nous
„ en ait guères rendu ; mais , comme
„ on dit , chacun a ses défauts.

„ Comme personne n'est immortel ,
„ & que les postes les plus brillans ne
„ nous garantissent pas des attaques de
„ la mort , le pere de Therese revêtu
„ de la Charge de Marguillier vint à
„ mourir ;

„ mourir ; la perte étoit irréparable ,
 „ quoiqu'il en foit les grands Emplois
 „ ne demeurerent jamais vacans , ils
 „ font toujours l'objet des vœux de
 „ mille concurrens.

„ A peine le feu Marguillier eut
 „ fermé les yeux , que plusieurs Ri-
 „ vaux voulurent prendre fa place ;
 „ Etienne , en qualité de Gendre du
 „ défunt , fe mit fur les rangs ; The-
 „ rese fit valoir fes droits , & prétendit
 „ que son mari devoit succéder à Fran-
 „ çois Autruche ; en vain , lui disoit-
 „ on , que de tems immémorial les Mar-
 „ guilliers furent électifs , elle crioit
 „ toujours fans entendre raison , que
 „ fille de Marguillier son époux devoit
 „ l'être.

„ Cette Therese est une maîtresse
 „ commere , femme admirable , mais
 „ entiere , & qui , quoique mariée n'est
 „ pas encore en puissance de mari ;
 „ tout se fait par son ordre , & en son
 „ nom ; Etienne a un frere nommé
 „ Charlot , qui n'est vraiment pas sot ;
 „ voilà la famille contre laquelle moi
 „ Champenois , j'ai eu à combattre ,
 „ pour foutenir les droits d'Albert.

„ L'Assemblée des principaux Paroif-
 „ siens se tint un Dimanche après Vê-
 „ pres

„ pres au Presbytere, & Albert fut élu;
„ Thereſe furieuſe ſe déclare contre le
„ nouveau Marguillier, ſouleve contre
„ lui, voiſins, voiſines; & tout le Villa-
„ ge fut diviſé en deux partis; Charlot
„ le vaillant Charlot chercha l'heureux
„ Rival de ſon frere.

„ Ce fut alors qu'Albert implora l'aſ-
„ ſiſtance des braves François qui m'ac-
„ compagnoient, bien-tôt on vit s'al-
„ lumer une petite guerre civile; on
„ ne ſe rencontroit jamais ſans ſe bat-
„ tre, nous fimes des incuſſions dans
„ les vergers de Thereſe, elle menaça
„ les nôtres, & Charlot ſon défenſeur,
„ après bien des façons, paſſa enfin le
„ ruiſſeau qui nous ſéparoit.

„ Sur ces entrefaites, notre Capi-
„ taine, homme de cœur ſ'il en fut
„ jamais, & infatigable, tomba mal-
„ heureuſement malade; l'impitoyable
„ frere de Thereſe profita lâchement de
„ ce tems pour nous tuer quelques pou-
„ les, & ravager nos jardins, mais à
„ peine apprit-il que notre chef rendu
„ à nos vœux commençoit à être en
„ état de donner des ordres, qu'il ſe
„ retira.

„ Ne voilà-t-il pas une belle action?
„ Il me ſemble voir un Loup à l'affut.

„ der-

„ derriere un arbre attendre que le Ber-
 „ ger soit endormi pour fondre sur ses
 „ troupeaux , & fuir lâchement au mo-
 „ ment qu'il s'éveille.

„ Je pris cette affaire à cœur en mon
 „ particulier , outré de ce qu'on m'en
 „ vouloit , à moi qui ne secourois Al-
 „ bert qu'en qualité d'ami , & qui l'au-
 „ rois toujours été de Therese que j'es-
 „ timois au fond infiniment.

„ Si malheureusement cette Alleman-
 „ de eût été grande Reine , & moi un
 „ Roi puissant , ç'eût été là le sujet d'u-
 „ ne guerre sanglante , où eût peri bien
 „ du monde ; mais par bonheur qu'el-
 „ le n'étoit que simple Payfanne , &
 „ moi Soldat des plus simples , il n'y
 „ eut donc tout au plus que quelques
 „ chapeaux perdus ; qu'est-ce que cela
 „ en comparaison de la guerre qui tient
 „ toute l'Europe en armes ?

„ Enfin le parti d'Albert étant le
 „ plus puissant au Village , il fut la tête
 „ levée & triomphant prendre place
 „ dans l'œuvre , où il reçut le premier
 „ le pain béni , & l'eau benite en dépit
 „ de Therese , qui passant toujours fie-
 „ rement devant lui , ne voulut jamais
 „ lui faire la reverence , ni même le
 „ regarder.

„ Albert

„ Albert n'en étoit pas moins le chef
 „ de la Paroisse, & le feroit sans doute
 „ encore si la mort ne l'eût enlevé ;
 „ mais la mort n'épargne personne,
 „ pas même les Marguilliers. Therese
 „ dit de grand cœur un *De profundis*,
 „ s'accorda à l'amiable avec le fils du
 „ défunt, & faisoit tout de nouveau
 „ revivre ses prétentions, quand nous
 „ eûmes ordre de quitter le Village ;
 „ j'ignore la suite de cette histoire, &
 „ ce que tout cela fera devenu.

CHAPITRE VI.

*Plusieurs faits curieux & intéressans ;
 avec l'histoire abrégée des exploits du
 brave Bourguignon.*

R Evenons à moi Parisien, quand
 le Roi parut au Siege de Fribourg,
 je repris ma gayeté naturelle, toute
 l'Armée sembloit renaître avec son Prin-
 ce ; que de prodiges de valeur ! que de
 braves guerriers prodigues de leur sang
 ont doucement n'allons pas chas-
 ser sur les terres de Picard notre histo-
 rien général ; que j'envie son sort d'a-
 voir à écrire de si belles choses ! mais
 puisque

puisque mon projet est de ne parler que de moi, de notre Académie, & de quelques amis particuliers, dont l'histoire est nécessairement mêlée avec la mienne, tâchons de nous en tenir-là; aussi ne dois-je pas tout faire.

Contentons-nous seulement d'avertir le Public que ces Mémoires particuliers, ne sont que les préliminaires de la grande & fameuse histoire générale des Héros subalternes, qui paroîtra immédiatement après la Paix en douze volumes *in folio*, enrichie de figures en taille-douce, de *Cochin*, & que l'on proposera dans peu au Public curieux par souscription; on avertit encore que les Auteurs, les Poètes, les Peintres & les Musiciens subalternes auront part à nos éloges, & qu'ils peuvent envoyer leurs Mémoires; ceux qui aiment l'ordre dans les Ouvrages, peuvent faire transcrire ce petit Avertissement au commencement de ce Livre pour y servir de Préface, car il me paroît ici assez déplacé. Reprenons le fil de notre histoire.

Assez content de la Flandre, arrivé sur le Rhin, j'esperois en conter à quelque jeune Allemande, & me signaler devant Fribourg de plus d'une façon; mais ma foi ce Siege-là n'étoit pas un jeu,

jeu, il a plû à Monsieur le Gouverneur de nous y donner de l'exercice, & pendant ce tems Serviteur à l'Amour.

J'eus cependant une petite aventure qui mérite d'avoir part ici; la voici, la lira qui voudra; comme notre confrere Bourguignon y est pour quelque chose, il n'en coûtera pas plus de faire tout de suite ici son portrait, il s'est distingué devant Fribourg, de façon à jouer un assez beau rôle parmi les Héros de notre ordre.

Douze ans de Service ont acquis à Bourguignon le droit d'être le Doyen de notre chambrée; il est grand, bien fait, robuste dans sa taille, une longue moustache noire relève sa bonne mine, son front cicatrisé, & ses yeux ombragés d'un fourcil épais, lui donnent un air redoutable que son cœur & son bras ne démentirent jamais. Il fait garder un sang-froid étonnant dans les occasions les plus périlleuses. Son illustre corps fut honoré de trois coups de feu en Bohême, dont il est heureusement revenu couvert de gloire, de lauriers, & de blessures.

Pendant le Siege, dont il est ici question, pour nous remettre de nos fatigues, le tout par forme d'amusemens

&

& crainte d'ennui , car l'on prend soin de nos plaisirs , nous fâmes commandés pour aller donner la chasse à un Parti de Pandoures , qui , cachés dans la Forêt noire , venoient de tems en tems rendre quelques visites à nos équipages & à nos Maraudeurs qui s'éloignoient du Camp.

Je fus charmé de trouver l'occasion de connoître ces Messieurs , dont on dit tant de belles choses ; j'étois d'autant plus curieux de les voir , que je n'en avois encore jamais vû ; ce fut pour moi une vraye partie de plaisir ; car je suis naturellement assez intrépide , quoiqu'Auteur.

Après une longue & pénible recherche , nous nous mîmes à l'afut dans un endroit du bois par où ces brigands avoient coûtume de passer pour venir pendant la nuit nous surprendre ; là , dispersés & ventre contre terre , nous les attendions dans le plus exact silence.

J'étois de mon côté fort disposé à ne faire grace à aucun ; mais la fatigue , dont j'étois malheureusement accablé ce jour-là , suspendant les effets de mon courage , me livra aux douceurs du sommeil. Fatal repos que tu me coûtas cher.

Il faudroit que les grands hommes fussent exempts des foibleſſes humaines, & que jamais le ſommeil ne les mit au niveau des plus lâches.

CHAPITRE VIII.

Rêve extraordinaire.

UN rêve flatteur tenoit tous mes ſens ſuspendus, &, plongé dans la plus douce yvreſſe; je me trouvois à Paris au milieu des plaiſirs dans le ſein de la volupté; quoique je ſois ſans contredit un des premiers rêveurs du Royaume, je ne fis, je crois, jamais de ma vie rêve mieux ſuivi.

La fortune propice à mes vœux, devenue raifonnable, & reconciliée avec le mérite, m'avoit enfin fait préſent d'un équipage leſte, tel que je le ſouhaitois depuis long-tems, j'étois un de ces petits Maîtres dans le beau, & ſur ce qu'on appelle le grand ton de la bonne compagnie; je ſortoſ de l'Opera en fredonnant un air nouveau: j'en ai encore la mémoire récente, & j'allois en bonne fortune.

Je ne fai quelle brune piquante m'avoit

voit agacé pendant le spectacle : bref, c'étoit chez elle que je devois souper.

Mon carosse renvoyé avec ordre de ne revenir que le lendemain matin, selon l'usage ordinaire en semblable rencontre, je me trouvois à table tête à tête avec la plus jolie femme de Paris, qui sabloit le Champagne on ne peut mieux ; je lui faisois raison de la meilleure grace du monde ; le vin animant ses regards de la passion la plus tendre, & donnant encore plus d'enjouement à cette belle, verfoit l'amour jusqu'au fond de mon cœur.

Enfin l'on ne boit pas toujours ; en ces fortes de parties, les plaisirs de la table ne servent que de prélude à de plus grands, & la douce yvresse dans laquelle l'amour nous plonge, mérite bien qu'on la préfère à celle de Bacchus, qui ne laisse pas d'avoir aussi ses agréments.

Mon Heroïne négligemment couchée sur un lit de repos, la tête renversée sur un double coussin, m'invitoit par les noms les plus tendres à passer dans ses bras, je ne me fis prier qu'autant de tems qu'il en falloit pour rendre mes desirs plus vifs. Je suis délicat en amour, & fais toujours l'assaisonner de mille petits

tits préliminaires qui ne laissent pas que d'avoir leurs agrémens : trop de plaisirs accable mon cœur, il aime à s'y livrer par degré.

Il est si doux de voir une femme aimable vous prier d'être heureux, qu'on ne peut se refuser la satisfaction de l'entendre quelquefois vous demander ce que l'on brûle de lui accorder. Enfin, je me précipite sur elle avec tant de vivacité, que serrant trop mon fusil que je tenois tout bandé, le coup part ; le bruit m'éveille, & adieu Paris, mon Equipage, le vin de Champagne, la Table, & ma Princesse.

J'ouvre les yeux, je me trouve seul resté de ma troupe, plus de camarades ; & que vois-je autour de moi ? des bois d'une hauteur effrayante, des Pandoures, qui accourus au bruit du feu, le sabre nud & le bras levé, se disputent l'honneur de m'abattre la tête ; quel coup de Théâtre ! quel changement de scène ! Il est terrible, & ce n'est rien de le lire, je voudrois de tout mon cœur que mes Lecteurs se fussent trouvés en pareil cas pour en mieux juger.

D'abord je crus rêver, tant j'avois de peine à passer du sein des plaisirs dans les bras de la mort ; quoiqu'on en dise,

dise , ce passage n'est pas plaissant ; on ne s'accoûtume pas aisément à ces sortes de situations.

Je ne m'aperçus que trop tôt que le rêve étoit fini ; & faisoit place à la plus affreuse réalité.

Pendant que mes Bourreaux , toujours le fer suspendu sur ma tête , tenoient conseil entre eux , dans leur Langue barbare que je ne comprenois pas ; désarmé , assis sur mon séant , les yeux tantôt fixés en terre , tantôt levés au Ciel , je ne laissois pas que de faire , avec assez de distraction à la vérité , quelques réflexions morales , & assez bonnes , autant qu'il peut m'en souvenir , sur les vanités du monde.

Quelle chienne de figure je faisois là ! je ne puis me la rappeler sans en éclater de rire ; car on pense bien que j'en fus quitte pour la peur par l'avantage que j'ai d'être mon historien.

Il faut convenir , car j'en puis parler pertinemment , qu'un homme qu'on va pendre , & qui voit devant ses yeux l'appareil de son supplice , n'est pas fort à son aise.

Enfin , après bien des discussions , il fut décidé que je ne mourrois pas ; peut-être ma Sentence fut-elle seulement

E différée,

différée , & n'attendoit-on que la commodité d'un arbre plus commode que ceux qui m'environnoient pour m'y brancher , ou que l'on me réservoit pour servir de guide à la troupe Pandourienne. Quoiqu'il en soit , on me fit signe de me lever , & un cheval me fut offert.

On croit sans doute que je montai dessus ? Je le crus bien alors de même , mais point du tout , attaché à sa queue , je n'eus que l'honneur de le suivre ; que cet équipage étoit différent de celui dans lequel le sommeil m'avoit fait trouver quelques momens auparavant ! Que je maudis de fois mon funeste réveil !

Le cheval qui me trainoit n'étoit pas mauvais , mais c'étoit bien tant - pis , de par tous les diables , mieux il alloit , plus mal j'étois ; peu curieux des beaux chemins , à l'exemple de ses maîtres , sans avoir la moindre envie de danser , il falloit avec lui toujours être en l'air , & de tems en tems , à chaque fossé , faire le faut périlleux.

J'eus beau représenter à ces Messieurs , tout en courant , qu'on ne traitoit pas ainsi un Académicien , & qu'ils jouoient à me faire crever ; ils sembloient pour
m'in-

m'insulter encore me répondre en leur langage, que rien n'étoit si commun que des gens de notre étoffe ; c'étoit au moins ce que signifioient les gestes de quelques malins qui favoient sans doute le François, & connoissoient la gloire de nos Académies.

Ne sachant ce que je faisois, la cervelle nous tourne à moins, je leur répondois, comme s'ils eussent dû m'entendre, qu'il y avoit Académie & Académie : qu'il en étoit, à la vérité, qui, par le soin qu'elles prenoient de se peupler de Sujets faciles à remplacer, en manquât-il quarante, pourroient en un jour les retrouver aisément sans crainte de perdre de leur éclat.

Mais à quoi servoient toutes mes remontrances, on ne m'écoutoit pas ; devenu cheval de poste je courois après mes persécuteurs & mes bourreaux ; les Pandoures n'aiment pas les gens de Lettres. Ils ne savent que se battre, & ne sont rien moins que beaux Esprits.

Qu'il est affreux pour un Auteur d'avoir affaire à de telles gens ! s'il n'avoit falu pour me tirer d'affaire que leur promettre l'immortalité, j'aurois écrit à Paris pour leur faire faire des Odes, & j'en aurois commandé au moins deux

ou trois douzaines ; car elles étoient alors à très-bon marché.

Si l'honneur d'être reçu parmi nos Confreres , eût pû les flatter , au hazard d'avoir comme les autres Académies une trentaine de Membres inutiles dans notre Societé , je les aurois reçu moi-même : mais hélas ! ces barbares ne se foucient point de vivre après leur mort, ils donneroient pour un jour de vie de plus , toute leur prétention sur l'estime de la postérité , & une Ode , fût - elle aussi bonne que celles qui ont inondé la France l'année dernière , ils la trouveroient insipide.

Par le peu de goût de cette Soldatesque , on juge bien du peu de cas qu'ils auroient fait de notre Académie ; c'est pourquoi je ne leur en parlai pas ; j'eus sans doute gémi de leur aveuglement , si je n'eusse été assez occupé de gémir sur moi-même ; ma situation étoit d'autant plus triste qu'elle succédoit à un rêve charmant , & que j'aurois volontiers troqué ma misérable vie contre un si doux sommeil.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les rêves, & autres choses avec.

JE suis l'homme du monde peut-être le plus heureux en rêves, & je rêve souvent, c'est-à-dire toutes les nuits; à peine ai-je la tête sur mon havresac, & les yeux fermés que me voilà au moins Comte ou Marquis; c'est toujours autant; comme on dort presque la moitié de la vie, & qu'on n'est après tout que ce qu'on croit être, il en résulte que je ne sai ce que je suis, puisque ma vie se partage entre l'abondance & la misère, les plaisirs & les peines, les postes les plus brillans & les plus bas.

Après tout, mon sort, grace à mes rêveries, est à peu de choses près, égal à celui d'un gros Seigneur, qui, couché mollement dans un lit superbe à côté de la femme la plus aimable, rêveroit toutes les nuits qu'il n'est qu'un misérable Soldat; & je ne sai si les rêveurs de profession, qui savent avec quelle vivacité l'imagination agit pen-

dant le sommeil , ne balanceroient pas entre être heureux réellement , & toujours des plus malheureux en rêves, ou être toujours heureux en rêves , & malheureux en effet ?

Je n'ai jamais fait , qu'il me souvienne , de mauvais rêves , mais si les peines sont aussi sensibles que les plaisirs , ma foi , je ne fais moi-même lequel je choisirois ; quoiqu'il en soit , retournons à la queue du cheval où j'ai laissé mes Lecteurs ; si je disserte ici un peu à mon aise , c'est que je ne suis plus attaché à cette incommode voiture : & qu'à l'exemple de mes Confreres les Auteurs , j'aime assez à parler inutilement.

Comme nous sortions du bois , moi toujours en courant comme si j'allois à la fête , quoiqu'assez las de cette cérémonie , & les Pandoures mes nouveaux maîtres devant & derriere moi en fort bon ordre ; une décharge de mousquetterie nous fit arrêter , & même une bonne partie de nos Messieurs s'arrêteraient si bien qu'ils s'arrêteraient-là pour toujours ; j'eus en cette occasion mon cheval tué dessous moi , que dis-je , devant moi , le stîle ordinaire m'emportoit , & j'oubliois que ma situation étoit extraordinaire ; percé de deux coups de fusil,

fusil, il tomba après m'avoir fait faire un saut, le dernier de tous à la vérité, mais le mieux conditionné, & nous voilà tous deux les quatre fers en l'air.

Le feu continué de part & d'autre, & il se fait les plus belles actions du monde; Bourguignon sur-tout fit des prodiges de valeur, il tua lui seul six Pandoures, Picard en tua deux, le Normand fut renversé de son cheval, mais n'en mourut pas, il monta en croupe derrière le Breton, & tourné du côté de la queue, ces deux braves Dragons faisoient face par-tout; car toute l'Académie étoit de cette affaire - là.

Affis au milieu du champ de bataille, lié, désarmé, je ne pouvois que juger des coups, les balles en se croisant sifflaient autour de mes oreilles, & formoient une musique, qui, quoiqu'en dise Charles XII. n'étoit pas tout-à-fait si agréable à entendre qu'un Opera de Ramau; les Canons de Fribourg étoient les basses de ce lugubre concert.

Enfin la nuit sépare les combattans, & ayant été laissé pour mort avec les autres, je demeure seul maître du champ de bataille; avec le tems je me débarrassai comme je pûs, & à la faveur d'un

petit clair de Lune qu'il faisoit , je regagnai notre Camp en assez mauvais équipage ; avec quelle joye mes amis ne me revirent-ils pas ? je fis le recit de mes aventures , qui me firent honneur dans ma Compagnie , il en fut même parlé dans tout le Régiment.

La Ville commençoit à ne plus battre que d'une aile. Les jours suivans , le Siege fut poussé avec plus de vigueur que jamais , & je me vante que j'y eus ma part comme un autre : Enfin la Ville capitula , se rendit , le Roi partit , & moi aussi.

C H A P I T R E I X.

Mon retour à Paris : Caractère d'une belle Dame.

C Ommе notre Régiment avoit besoin d'être recruté , mon Capitaine que j'avois l'honneur de connoître assez particulièrement , informé que j'étois faufile parmi tout ce qu'il y avoit de batteurs de Pavé & de Libertins à Paris , jetta les yeux sur moi pour aller chercher des Successeurs à nos illustres Camarades : la mort en avoit immolé un grand

grand nombre à la gloire pendant le Siege le plus pénible & le plus glorieux de toute cette Campagne.

Je retournai donc des bords sanglans du Rhin, aux paisibles rivages de la Seine; & après une longue marche, je revis enfin les Tours de Notre-Dame. Ce fut un Samedi au soir par une pluye de tous les Diables, crotté jusqu'à l'échine, & pour le moins autant couvert de bouë que de lauriers, que je fis mon entrée triomphante à Paris.

Cette entrée-là est remarquable, car le Ciel qui se rit des vains projets des hommes, & qui fait tout servir à ses desseins, ne me ramenoit en cette Capitale que pour me marier; oui me marier, qui l'eût crû? Je n'aurois jamais imaginé que je prendrois un jour femme à Paris, & le moyen d'avoir eu cette pensée? les femmes y sont de belles idoles, dont le plus beau talent est de savoir ruiner leur mari.

Il est vrai que n'ayant rien à perdre j'avois moins à risquer qu'un autre, mais je ne voulois rien risquer, pas même mon honneur, & l'honneur d'un mari n'est pas ce dont nos Parisiennes sont le moins prodigues; pourquoi après

E 5 tout

tout l'épargneroient-elles, si peu sensibles à la perte du leur ?

Uniquement occupé du soin de lever de beaux hommes au Roi , j'étois bien résolu de laisser à d'autres le soin de lui en faire ; comme je n'avois point d'Hôtel à Paris , cela est pardonnable à un homme de ma sorte , je fus descendre à celui de mon Capitaine , j'en avois l'ordre ; j'étois d'ailleurs porteur d'une lettre pour Madame son épouse : Ah ! quelle épouse , il faut en passant que j'en dise deux mots & de tout son domestique.

J'eus un vrai chagrin de voir que l'arrivée de Monsieur le Marquis que j'annonçois , loin d'apporter la joie dans la maison , y répandoit un certain air de tristesse , & de mélancolie qui ne marquoit pas beaucoup d'impatience de nous revoir.

Le vieux portier , par un branlement de tête , me témoigna d'abord son mécontentement ; tous les Domestiques se parlerent à l'oreille , & quand je dis au premier venu d'aller m'annoncer à Madame , on me répondit brusquement que je pouvois y aller moi-même ; personne ne vouloit être le porteur d'une si mauvaise nouvelle ; je crus d'abord
que

que c'étoit mauvaife humeur des Domestiques; des Laquais insolens, un Portier brutal, sont personnages assez communs chez les Grands.

J'entrai tout en guêtres dans l'appartement de Madame, croyant ne lui pouvoir faire mieux ma cour qu'en lui remettant promptement la lettre dont Monsieur le Marquis m'avoit chargé pour elle, mais je ne fus pas mal reçu; à peine m'aperçut-on que devinant à mon habit qui j'étois, d'où je venois, & ce que je voulois, on me cria, d'un bout de la sale à l'autre de m'aller décroter, si je pensois entrer dans une écurie? Je rebroussai chemin, & revins une demi-heure après en meilleur équipage.

Madame faisoit sa partie de Médiateur avec une amie, & deux jeunes petits maîtres, je fus d'abord un bon demi quart d'heure derriere le fauteuil de la Marquise, fort interdit de sa froide réception, & du peu d'empressement qu'elle avoit de voir un brave garçon qui venoit de partager mille dangers avec son mari; enfin tout en continuant de jouer elle me fit la grace de me dire en détournant un peu la tête de mon côté, d'un air fier, *la Campagne est*

donc déjà finie ? Il me semble qu'on revient de bonne heure cette année.

J'allois lui répondre qu'il commençoit à faire froid ; si elle ne s'en appercevoit pas encore dans une bonne sale auprès d'un grand feu ? Mais Madame parlant tout bas à l'oreille de son voisin, parut n'être pas fort curieuse d'entendre ma réponse.

Pour se défaire de moi poliment elle me dit d'aller boire un coup à l'office ; comme j'avois une lettre à lui remettre, je la lui présentai en même tems, elle la prit & la mit dans sa poche sans la lire, j'en fus indigné.

Allez, braves François, allez vous couvrir de Lauriers, ne craignez pas d'être accablés sous leurs poids ; pendant votre absence vos épouses officieuses font croître sur vos fronts de quoi soutenir vos couronnes.

Ce malheur est général ; Jannette qui avoit épousé Dupré Valet de Chambre de Monsieur, me reçut aussi froidement à l'office, que sa maîtresse à la sale de Compagnie.

Morbleu, disois-je en moi-même, faut-il qu'un aussi brave Seigneur que mon Capitaine, & un aussi honnête homme que Dupré aient des femmes de

de cette trempe? ils m'avoient chargé tous les deux de tant de complimens que je contoïs être feté & embrassé de tout le monde; mais, ma foi, je vois bien qu'on se fût fort bien passé de nous.

Enfin Monsieur arriva; quel fut mon étonnement de voir Madame sauter au col de son mari, l'embrasser, & lui jurer mille fois qu'elle n'avoit été occupée pendant son absence que du plaisir de le revoir, que mon arrivée l'avoit tirée d'une inquiétude mortelle, dans laquelle elle étoit à son sujet, & qu'en apprenant de moi de ses cheres nouvelles, elle avoit failli en mourir de joie; notez que Madame ne m'avoit pas dit un seul mot de Monsieur.

La Dupré en dit autant à son mari, & lui fit les mêmes caresses. Vous jugez bien que tout cela ne me faisoit pas venir l'envie de me marier; je me mariaï cependant peu de tems après, car il est écrit que je dois être cocu.



CHA-

CHAPITRE X.

Je me marie.

JAvotte sœur d'un jeune homme que j'avois engagé, eut le secret de pousser ma constance à bout, & de m'enrôler à son tour pour toute ma vie; elle est bien vengée, je la vis pleurer de si bonne grâce, & avec une douleur si profonde à l'approche du départ de son frere, elle me le recommanda dans des termes si touchans qu'elle émut ma pitié; car je suis bon.

Je ne pus m'empêcher d'avoir d'abord pour cette poulette une estime singuliere, je la distinguai bien - tôt du commun des belles que je connoissois & dont je faisois sans doute les délices. Je la crus une fille unique; sottise ordinaire des hommes! c'étoit-là le grand chemin pour l'aimer; ainsi je ne fus pas surpris quand je trouvai mon cœur pris de la meilleure façon du monde.

Comme j'allois tous les jours voir le frere, & le disposer à partir, j'avois occasion de voir la sœur tant que je le jugeois à propos; loin de me fuir, elle
n'avoit

n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de me voir, & si ce n'étoit que c'est de moi dont je parle, je dirois qu'elle m'aimoit à la fureur; mais pourquoi n'en pas convenir de bonne foi? Javotte étoit jeune, belle, naïve, innocente, vertueuse; si son cœur n'avoit jamais aimé, il n'étoit pas inaccessible aux douceurs de l'amour, il le faut croire puisqu'il en a pris pour moi qui ne suis assurément pas un Adonis, mais enfin je suis un homme & vaux mon prix comme un autre.

La première déclaration que je fis à Javotte fut reçue ni bien ni mal, c'est-à-dire comme une jeune fille timide a coutume d'en agir en pareil cas, le mot l'efarouche mais la chose lui plaît; nous autres Militaires nous ne sommes pas longs dans nos exploits amoureux; je parle au pere, à la mere, je me fais connoître; ils interrogent leur fille, elle dit oui, j'épouse; c'est une affaire faite.

Notez que le dégagement du frere fut un article du marché, car j'avois eu soin de ne le pas déclarer, & que sa liberté fut la dotte que j'aportai à Javotte, avec de belles espérances; ma Déesse étoit bonne ouvriere en linge;
les.

les noces faites chez le meilleur Traiteur de la rue de la Huchette, furent la plus belle chose du monde ; Javotte avoit heureusement de l'argent comptant.

A peine fûmes-nous mariés que notre Régiment étant suffisamment recruté, car Paris est une Ville de ressource, j'eus ordre de rejoindre ; malheureuse nouvelle.

Voilà ce que c'est que d'épouser des Guerriers, on est veuve la plus belle moitié de sa vie, il est vrai que Paris offre d'Officieux Substituts, mais Javotte n'est pas de ces femmes du grand air, c'est une petite Bourgeoise qui va tout uniment, & qui ne trouve pas ridicule d'aimer son mari.

J'avoué cependant que moi qui ne tremble jamais, je ne pûs me garantir de la crainte, une femme est si fragile, me disois-je en moi-même : bref, je fis à la mienne le plus beau sermon du monde ; je promis de lui écrire toutes les Postes, mais qu'est-ce qu'une lettre pour une femme ?

Enfin la pauvre Javotte, c'est-à-dire Madame Parisien, car je lui donnai aussi mon nom de guerre, fit si bien que je ne partis pas si-tôt ; elle fut un matin se.

se jeter aux genoux de mon Capitaine, & les larmes aux yeux, le conjura d'avoir pitié d'elle; une jolie femme qui pleure pour avoir un homme a tant de graces, qu'en vérité il faudroit être de fer pour le lui refuser.

Monsieur le Marquis est jeune, poli & galant, il fit asseoir Javotte dans son fauteuil, car il étoit encore au lit, & voulut absolument qu'elle prit une tasse de café avec lui: quand on demande des graces, peut-on en refuser de si legeres? Madame Parisien obéit, Dieu veuille que son obéissance n'ait pas été plus loin, & que Javotte n'ait pas payé trop cher le bonheur de me posséder plus long-tems.

Quoiqu'il en soit, & quelques mauvais discours qu'ait tenu la malicieuse Dupré, avec tous les domestiques, au sujet de la visite de ma chere moitié, & de l'heureux succès de ses larmes qu'on prétend qui furent essuyées avec le bandeau de l'amour, je veux bien penser pour ma tranquillité qu'il n'en est rien. Javotte me l'a juré par tous les Saints du Paradis, je dois l'en croire.

Après tout, je serois bien avancée: quand je me convaincrois à n'en pouvoir

voir douter que je suis cocu, la belle découverte ! Si le malheur m'en veut, il vaut bien mieux l'ignorer toute ma vie.

Il est vrai que mon Capitaine qui m'aimoit déjà beaucoup, ne me fit jamais plus d'amitié que depuis mon mariage, & c'est même encore à Javotte que je dois l'honneur que j'ai d'avoir été fait Cornette cet hyver ; mais passons là-dessus, cela me laisse des doutes qui m'inquietent ; j'eusse été plus flatté de recevoir cet honneur à la tranchée devant Fribourg qu'à Paris.

Pendant le tems que je restai en cette Ville, je visitai les gens de Lettres, & tous les beaux Esprits de ma connoissance qui donnerent de grands éloges à notre Académie ; je fréquentai aussi les spectacles, & ne me contentai pas toujours de lire les belles productions des autres ; comme les vers n'avoient pas cessés, & que le retour du Roi en fit encore éclore quelques milliers, même sur sa maladie, je m'avisai aussi d'en faire, on chante mieux le péril quand il est passé ; on a vu de ma Prose, on va voir de mes Vers, c'est une Eglogue dans le style languoureux, larmoyant ; je ne fais quel excès

excès de tendresse me prit tout d'un coup avec la fureur poétique. Cette Eglogue parut en son tems avec les autres, & mourut de même. Ceux qui sont las de Vers pourront la passer sans façon; en deux mots, pour ceux qui ne la liront pas, ce sont deux Bergeres des environs de Paris, qui s'entretiennent sur la douleur des Habitans de cette Capitale, à la nouvelle de la maladie du Roi.



CHAPITRE XI.

*Encore de mauvais Vers sur le meilleur
Roi du monde.*

E G L O G U E.

SILVIE, PHILIS.

SILVIE.

D'Où naît, belle Philis, cette sombre
tristesse ?

Vos yeux où reposoit l'amour,
Où regnoit l'aimable allegresse
D'ennuis son couverts en ce jour,

Quoi, vous pleurez ? quelle douleur mor-
telle

Agite vos esprits, vous trouble, vous abbat ?
N'auriez-vous fait qu'un infidele ?

Que feront nos Bergers si Daphnis est ingrat !
P H I L I S.

Et d'où sortez-vous donc, Silvie ?

Où ne verse-t-on pas des pleurs ?

Laissez, laissez l'amour, apprenez nos mal-
heurs :

Tremblez pour la plus belle vie ;

Pour celui de tous les mortels,

A qui la France à notre exemple,

Eût déjà fait construire un Temple

S'il nous étoit permis d'élever des Autels.

S I L

SUBALTERNES. 117
S I L V I E.

Quoi ce Héros charmant dont Dieu benit les
armes.

Ce Prince l'amour de nos bois ,
Et dont tous les échos répètent les exploits. . . .

P H I L I S.

Fait aujourd'hui le sujet de nos larmes.

S I L V I E.

Il n'est encor qu'à son Printems ,
Le Ciel souffrira-t-il que la mort le moissonne ?

P H I L I S.

Si c'est par les vertus que se comptent les ans,

LOUIS est près de son Automne ;

Combien de Rois ont vécu plus de jours ,

Et sont morts avec moins de gloire ?

Daphnis le dit hier , nous pouvons bien l'en
croire ,

Par un long & paisible cours ,
Il est vrai qu'un Ruisseau voit accroître son
onde ,

Que son lit n'en devient que plus large &
plus beau ;

Mais il en est dont la source féconde
Les rend fameux dès le Berceau ,
Et les plus belles fleurs dont nous parons nos
têtes ,

Souvent le même jour les voit naître &
mourir ;

Iris , la jeune Iris , après mille conquêtes ,
Quand son cœur pour Damon commence à
s'attendrir ,

Mourante entre ses bras va nous être ravie
A la fleur de son âge elle touche à sa fin.

S I L V I E.

L'amour change , Philis , un si triste destin ,
Il vient de lui rendre la vie.

P H I -

Si ce Dieu devenoit sensible à mes soupirs,
S'il faisoit pour le Roi ce qu'il a fait pour elle,
Je lui promettrois bien de n'être plus rebelle,
Et de m'abandonner à d'innocens desirs.

Oui, si j'apprens cette nouvelle
J'épouse le Berger qui me l'apportera.

SILVIE.

Que deviendrait Daphnis ?

PHILIS.

Ah ! je connois son zèle,
Daphnis le premier le fera ;
Mon cœur est à ce prix, il le fait, il m'adore ;
C'est pour secher les pleurs qui coulent de
mes yeux,

Que plus matinal que l'aurore,
Avant le jour il a quitté ces lieux ;
Tous nos Bergers sont à la Ville ;
Chaque Bergere comme moi.
Tremblante pour les jours de notre auguste
Roi

A banni pour un tems l'amour de cet azile :
D'en parler il est défendu
Sous la plus rigoureuse peine.

SILVIE.

De ce malheur inattendu,
Ne peut-on plus douter ?

PHILIS.

Interrogez la Seine,
Et mes yeux, & l'effroi qui règne sur ces
bords

Où vous me trouvez gémissante.
Si BOURBON jouissoit d'une santé con-
stante,
Ces bois retentiroient des plus tendres ac-
cords,

Serois-

Serois-je aux pleurs abandonnée,
Sans houlette, sans chiens, sans berger, sans
brebis ?

Non, non de roses couronnée
Par les mains de mon cher Daphnis,
On me verroit, d'une danse legere,
Animer par mes pas les sons de son hautbois;
Et lui sur la verte fougere
Tracer avec les siens l'image de ma voix,
Où Tranquilles tous deux sous un naissant
feuillage

Dans quelques nouvelles chansons,
De ce Héros que nous pleurons,
Nous célébrerions le courage.
Vous savez sans doute les vers
Que pour LOUIS Daphnis compose;
Je les aime, il le fait, il ne fait autre chose.

SILVIE.

Tous les Hamceaux voisins en forment des
concerts.

PHILIS.

Avec tant de plaisir j'en chargeois ma mé-
moire,
Que l'aimable Berger qui me tient sous sa loi,
Se plaignoit que tous ceux qu'il faisoit à ma
gloire

Avoient moins de charmes pour moi;
Quoiqu'il n'ait jamais vû la guerre,
Il la chantoit de façon l'autre jour
Que son hautbois ressembloit un tonnerre,
Et quel Dieu l'inspiroit? ce n'étoit que l'a-
mour.

Lui qui n'a vû ni Siege ni Batailles,
Il me peignoit le Roi devant Menin,
Vainqueur d'orgueilleuses murailles,
Et remplissant son glorieux destin:

Tantôt

Tantôt, par une noble image,
Il comparoit ce Prince courageux
A ces torrens impetueux
Dont rien ne peut arrêter le passage :
Tantôt c'étoit un rocher sourcilleux
Descendant indigné du sommet des monta-
gnes,
Et renversant ces chênes orgueilleux
Qui de l'humble fein des Campagnes,
Elevoient jusqu'à lui leurs superbes rameaux.
Tout cede, disoit-il, à ce monarque aimable,

Et sous l'effort de son bras redoutable
Les Héros les plus fiers sont de foibles ro-
seaux.

Daphnis chantoit-il la clemence
Du plus grand Roi de l'Univers,
Et ces braves guerriers défenseurs de la France
Dont les sillons Ennemis sont couverts?
C'étoient les eaux de la Seine irritée
Qui se répandoient sur ses bords.

Cerès, ajoutoit-il, tremble pour ses trésors,
Alors nous la voyons, par la crainte emportée,
Parcourir en pleurant nos fertiles gueret ;
Mais à peine le Fleuve a calmé sa furie
Et retiré ses eaux, que la plaine fleurie
Fait briller à nos yeux des épics, des bou-
quets ;

Ainsi LOUIS sage dans sa vengeance,
Retirant ses Soldats du Pais étranger,
Qu'il couvre sans le ravager,
Laissera sur ses pas la Paix & l'abondance.

S I L V I E.

On se rappelle avec plaisir, Phillis,
Les chansons du Berger qui nous tient asservie.

P H I-

P H I L I S.

Oui, j'oublierois plutôt, belle Silvie,
Le chemin du hameau, que les vers de Daphnis.
Mais il ne revient point, déjà le jour s'avance;

Ah! préparons de nouvelles douleurs,
Répondons, répandons des pleurs;
Ne parlons plus des beaux jours de la
France;

Daphnis ne revient point, il craint de m'affli-
ger.

S I L V I E.

Seroit-ce lui que je verrois paroître?

P H I L I S.

Ah! pourrais-je le méconnoître?
Le trouble de mon cœur annonce mon berger;
Je démêle sur son visage
Des traits de gayeté répandus;
Pour nous quel fortuné présage,
Les Dieux nous auront entendus.

Je n'en puis plus douter à cet excès de joye
Qui paroît sur son front, qui brille dans ses
yeux.

Ah! Daphnis....

D A P H N I S.

C'est le Ciel qui vers vous me renvoye;
Nous reverrons le Roi victorieux;
La tristesse de ce rivage,
Où je vais reveiller d'un mot les jeux, les ris,
Hélas! n'est qu'une image
De l'état déplorable où j'ai trouvé Paris;
Ici tout, il est vrai, par un profond silence
Annonce quelque grand malheur.

La nature par sa langueur,
Semble s'intéresser au destin de la France.

Nos bergeres & nos bergers,
Tristes, rêveurs, sans amour, sans pature,

F

La

La larme à l'œil, errans dans nos vergers
 Font assez voir, ce que leur cœur endure.
 Mais là tout est en deuil, jamais les Immortels
 N'ont vû répandre tant de larmes
 Aux pieds sacrés de leurs Autels.
 Un peuple innombrable en allarmes,
 Vole de Temple en Temple incertain de son
 sort ;

Comme en ce solitaire azile,
 On n'entend par toute la Ville
 Que ce triste refrain, LE ROI VIT-IL ENCOR ?
 On court en foule, en tumulte on s'as-
 semble

Où le doute doit s'éclaircir ;
 Le Courier paroît, chacun tremble,
 Je voi les visages pâlir ;
 Il parle, & l'heureuse nouvelle
 Qu'il annonce au peuple attristé
 Passant de bouche en bouche avec rapidité,
 Console la Cité fidelle :

La joye y succede aux soupirs,
 Chacun croit à la mort avoir ravi son pere,
 Par tout renaissent les plaisirs,
 Et moi je vole aux pieds de ma bergere,
 Impatient de calmer sa douleur.

Trouverai-je Philis à l'amour moins contraire,
 Ne puis-je enfin, sans être téméraire,
 Pretendre à sa main, à son cœur ?

P H I L I S.

Je l'ai promis, Daphnis, je tiendrai ma pro-
 messe,

Lorsque le Ciel, favorable à nos vœux,
 Répand en tous lieux l'allegresse...
 Pourrai-je faire un malheureux ?

Parisien, Poëte subalterne.

Au

Au reste, j'avertis le Lecteur que ce n'est que comme particulier, & non comme Membre de l'Académie Militaire que je donne ces Vers au Public; je le dois en conscience, encore ne faut-il pas qu'un Corps entier souffre des sottises d'un seul, cela ne seroit pas juste.

J'avois tant juré à l'armée, tant juré de ne point faire de vers, qu'en vérité, je ne sai comment la fureur de rimer a pû me prendre; mais cette maladie-là étoit si générale cet hiver à Paris, que je n'y eus pas mis le pied que me voilà Poète, & mauvais Poète.

Je crois que la contagion étoit dans l'air, & que quelques milliers de ces infectes, dont la piquûre rend fol, dans je ne sai quelle Isle, & fait chanter jusques à extinction de voix, s'étoient répandus surtout à Paris; c'étoit même, je croi, encore pis; car enfin on dit que la musique guérit des piquures de ces petits animaux-là; & c'étoit ici tout le contraire, plus on entendoit chanter, plus on avoit la fureur de chanter.

Je fus malheureusement atteint, comme on vient de le voir, de cette maudite maladie, & ce ne sont vraiment pas là les seuls vers qu'elle m'a fait

F. 2 faire,

faire, mais ce feroit abuser de la patience de mes Lecteurs, que de leur en donner encore sur ce sujet; passe pour d'autres.

C H A P I T R E XII.

*Pieces d'Eloquence, Sales publiques, &
mon départ.*

Pendant que je filoïs le parfait amour, & que j'étois tout feu, tout ardeur, je ne fai comme en parlant de choses & d'autres, Javotte me dit qu'elle avoit un lapin marqué sur la cuisse droite, apparemment que la conversation rouloit sur cette matiere-là, ou sur les environs; je fis l'incrédule, j'étois seul, je voulus voir, mais il n'y eut pas moyen; Javotte me dit qu'elle crieroit, & cria en effet, il fallut en rester là.

Je fortis en colere, & dis à cette belle que pour me venger j'allois faire des vers qui apprendroient à tout Paris la marque qu'elle portoit; je tins ma parole; que pouvois-je faire de mieux, pendant l'hiver, que des hommes au Roi, & des Vers à ma Maîtresse? les voici.

E P I

EPITRE A JAVOTTE.

Vers à la Dragonne.

Sur le sein d'une aimable plaine
 Où Zephir retient son haleine,
 Près de ce bosquet fortuné
 Aux tendres amours destiné
 Un jeune lapin fait son gîte
 Seul en ce lieu comme un Hermite,
 Encor plus retiré cent fois,
 Car l'un au milieu de ses bois
 Voit souvent dans son hermitage
 Quelqu'amoureux pèlerinage
 Où nombre d'heureux Pèlerins,
 Bergeres, gentilles Nonains,
 Viennent apporter leur offrande,
 Au saint offrir une guirlande,
 Le baiser avant leur départ,
 L'Hermite en a sa bonne part;
 Et lorsqu'une jeune bergere,
 Séduite par son air austere,
 Lui fait benir son chapelet,
 Il a les yeux sur son corset;
 En recitant son formulaire
 Entre ses bras il vous la serre,
 Et d'un baiser sur ce tendron
 Scelle sa bénédiction.



Pour le lapin ne voit personne
 Dans la plaine qui l'environne,
 Il goûte là mille douceurs
 Bravant les plus adroits Chasseurs,
 Le Soleil ami de la terre

F. 3

Ne

Ne va point sur cet hémisphère :
 La nuit de ses voiles épais
 Couvre ce séjour pour jamais.
 Quel triste bois, m'allez-vous dire ?
 Dans ces lieux il n'est jamais jour !
 Arrêtez, l'air qu'on y respire
 Est un air propre pour l'amour.
 L'hiver n'y montre point de glace,
 Le Printems y fixe sa place,
 L'Aquilon, malgré sa rigueur,
 Ne peut en bannir la chaleur,
 Et ce terrain est de nature
 Que moins il reçoit de culture
 Plus il étale d'agrémens
 Aux yeux des fortunés amans.
 Dans cette aimable solitude,
 Sans chagrin, sans inquiétude,
 Lapin, ton sort est sans pareil ;
 Pour en mériter un semblable
 Pour vivre en ce séjour aimable,
 S'il faut renoncer au Soleil,
 Astre brillant qui nous éclaire,
 Tu peux retirer ta lumière,
 Oui, je te préfère la nuit,
 Qui regne en ce sombre réduit ;
 Qui fait ce Lapin téméraire.
 Qu'il quitte ce lieu solitaire,
 Javotte, je veux l'en bannir,
 A mes vœux daignez consentir,
 Accordez-moi pour cela faire
 Droit de chasse sur cette terre,
 Il n'évitera pas mes traits,
 Ma flèche ne manque jamais,
 S'il se fauve dans la garenne
 Près de l'amoureuse fontaine,
 Je lirai d'abord dans vos yeux
 S'il faut le poursuivre en ces lieux,

Alors

Alors en main je prends ma lance
 Dans le plus loin du bois j'avance,
 Je l'y perce de mille coups,
 Pourvû que pour reprendre haleine
 Je puisse boire à la fontaine,
 Et là m'enyvrrer avec vous.

PARISIEN.

N'est-ce pas là du beau, du pathétique ? Il faut convenir que les Auteurs font de vrais prothées ; qui ne diroient pas à ce grand stile que je suis quelqu'un de conséquence ? Il faut convenir que j'étois fait pour être bel Esprit, aussi le suis-je.

J'avois commencé la plus belle épitaphe du monde sur l'heureux mariage de Monseigneur le Dauphin, & c'étoit un chef-d'œuvre ; quel dommage que je n'aye pas eu le tems de l'achever ! c'est une perte irréparable pour les connoisseurs ; les Sales publiques surtout y jouoient un grand rôle ; mais à propos de ces Sales, je ne ferois pas mal d'en dire deux mots en faveur de la posterité, car j'écris pour elle, & pour les Etrangers chez qui mes Ouvrages solides & utiles, s'il en fût jamais, ne manqueront pas de parvenir.

Ces Sales donc, étoient de vastes & magnifiques bâtimens, aussi solides

que ceux qu'on voit dans les Contes des Fées, & bâtis sur leur modele, ils ne coûtoient de même à peu près, qu'un coup de baguette; si ce n'est que la baguette qui les fit si promptement sortir de terre, étoit d'or.

Tout s'y donnoit; que dis-je? s'y donnoit! s'y jettoit à la tête, avec une profusion, que tout en entrant je faillis perdre un œil d'un coup de cervelat; sans un pain d'une livre qui lancé avec force du côté opposé, arrêta tout court le cervelat, le fit tomber à mes pieds, j'étois borgne pour ma vie. Je ne perdis cependant en cette occasion que mon chapeau; & pendant une heure ou deux, ma pauvre Javotte qui m'accompagnoit, un flux me l'enleva, un flux la ramena.

Au reste, au tumulte & au tapage près, cela se passa avec tout l'ordre, la tranquillité & la décence imaginable. Et l'on peut dire que cette fête va au moins de pair avec celle que donna ce magnifique Citoyen Romain, qui ayant entrepris de régaler tout Rome, fit dresser vingt-mille tables en cette Capitale de l'Univers, & qui furent toutes servies avec une abondance & un ordre
fur-

surprenant ; ce trait-là d'histoire me fera honneur parmi les Sçavans.

Les Fêtes , hélas ! ne durent pas toujours ; voici le printems , il faut penser à marcher , & les larmes de Javotte ne seront plus d'aucun crédit ; le Roi part , il faut le suivre , & voler sur ses pas moissonner de nouveaux lauriers ; le frere de Madame Parisien fera mon Correspondant en cette Ville ; c'est lui que je charge du soin de faire imprimer mes ouvrages , & à qui j'enverrai la suite de ces Mémoires , pour en faire part au Public. A revoir , ami Lecteur.



F 5

LES



LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Commencement de ma seconde Campagne
en 1745.*

CE fut un Dimanche matin, dans les premiers jours d'Avril, que je partis de Paris pour aller commencer ma seconde campagne en Flandre, malgré les larmes de ma petite femme, qui vint avec son frere me reconduire jusques à la Villette, où je les quitai au Lion d'or.

C'étoit une scene tout-à-fait touchante que cette cruelle séparation; car
Ma-

Madame Parisien étoit déjà très-joliment grosse, & craignoit sans doute de devenir veuve d'un homme tel que moi. Enfin nous nous quittâmes. Il en faut bien venir là. Quelques verres de vin me remirent le cœur, & la gloire vint se peindre à mes yeux avec des traits si charmans qu'elle me fit bientôt oublier les douleurs de Paris.

Il est bon que l'on sache que je suis maintenant un guerrier fait & non plus comme l'année précédente un jeune morveux, à minois délicat, à peine capable de porter un fusil & de manier un sabre; mon teint bazané couleur des héros me donne un air redoutable, j'ai quitté perruque, & mes cheveux crépus, pas encore assez fort pour être mis en queue, bouclés négligemment autour de ma tête par l'aimable Javotte, relevent ma bonne mine; je suis un peu diminué d'embonpoint; mais ce que je perds sur l'épaisseur, je le regagne sur la taille, j'ai au moins acquis un pouce de plus en hauteur; il faut convenir qu'une Campagne fait bien un homme: la belle chose que le service.

Je ne marchois pas seul, quatre grands coquins que j'avois enrôlés depuis le

départ de nos nouveaux camarades ; me suivoient ; ces drôles-là m'avoient tout l'air de fripons à rouer , ou tout au moins à pendre.

Je ne me trouvois pas en fort bonne compagnie ; les secrettes conversations que ces Messieurs avoient fort souvent ensemble ne laissoient pas que de m'inquiéter , je craignois quelque scene tragique de leur part.

Je montrois cependant une mâle assurance , encore faut-il faire voir qu'on a du cœur quand on en a réellement , les plus lâches dans l'occasion se parent bien d'une sécurité qu'ils n'ont pas ; je prenois plaisir à conter à mes grivois , mes exploits fameux de l'année précédente , j'y ajoutois même des faits dignes d'un courage singulier pour les intimider , mais ils n'en paroissoient que plus insolens ; & traitoient de bagatelles les plus belles actions du monde ; à les entendre ils devoient vraiment en faire bien d'autres , & il n'étoit que trop vrai , mais c'étoit malheureusement à mes dépens.

Un soir traversant un petit bois à quelques lieues de Peronne , ces droles me parurent encore plus hardis qu'à leur ordinaire , ils prenoient avec moi
des

des familiarités qui marquoient peu de respect de leur part ; tout Cornette que j'étois depuis peu, je ne laissai pas que de trembler très-fort, me voyant seul au milieu de ces canailles ; la valeur la plus intrépide ne garantit pas des insultes de la force majeure, & il est des occasions où les plus grands Héros sont des hommes ordinaires.

Un de ces Grivois, nommé Pierre la Roche, aussi dur que son nom, me demanda impertinemment, après quelques petits préliminaires, si je comptois fort sur lui pour recruter notre Compagnie ; je lui répondis avec douceur, car il en faut malgré qu'on en ait en certaines occasions, que lui ayant fait donner un fort bon engagement, j'avois lieu d'y compter. J'ajoutai d'ailleurs, car la flatterie adoucit souvent l'humeur la plus brutale, qu'il avoit la physionomie trop honnête homme, pour voler notre Capitaine & refuser de servir notre bon Roi.

Ils se mirent tous à rire, & moi de rire avec eux, comme si j'en avois eu grande envie ; mon dessein étoit bien formé de les fourer au cachot en arrivant à Peronne, & de ne les faire partir pour le Régiment que sous bonne gar-

garde, mais encore faloit-il arriver. Hélas! il étoit bien tems de prendre des mesures, celles de ces pendants étoient prises; bien résolu de désertre à la première occasion, ils crurent le moment favorable.

Encore s'ils n'eussent que déserté, je les eus laissé aller, à l'impossible nul n'est tenu; mais sans respect pour un Cornette, ils me donnerent cent coups de bâtons, ils n'avoient heureusement point d'autres armes, & insultans à ma nouvelle dignité, me laisserent pour mort sur la place, après m'avoir volé l'argent que j'avois pour leur dépense & la mienne.

Au moins si l'on m'eût laissé ma pauvre bourse je men fus consolé avec le tems; de quoi ne vient-il pas à bout? mais cela me tient encore au cœur. Je fis en cette occasion des prodiges de valeur, &, aux coups de batons près, cette journée-là fut peut-être une des plus glorieuses de ma vie. Ce petit combat particulier mérite d'être écrit tout au long, & de passer à la Postérité.

Il faisoit le plus beau tems du monde, & le Soleil sur son déclin, peignant de mille couleurs différentes les nuages

nuages dans lesquels il se couchoit, offroit aux regards la Scene la plus brillante qu'il soit possible de voir.

Pour amuser mes camarades, qui ricanotent autour de moi, & ne pas donner au Diable le tems de les tenter, je leur expliquois en termes pompeux & avec les gestes convenables, en jettant l'œil sur les leurs, les causes Physiques des prodiges qui frappaient nos yeux. Malgré toute ma prévoyance, Pierre la Roche, moins curieux que les autres, & dont l'indifférence m'inquiétoit; marchant à quelques pas derriere nous le Chapeaux sur les yeux, me décharge au moment que j'y pensois le moins un si bon coup de bâton entre les deux épaules, que sans penser à donner la raison physique du mal que je ressens, je mets aussi-tôt le sabre à la main & cours sur le téméraire avec cette intrépidité que j'ai toujours fait voir dans les occasions les plus périlleuses; mais à peine j'ai le dos tourné, qu'un autre coup des mieux appliqués m'annonce que j'ai plus d'un ennemi à combattre; je m'en doutois bien.

Je détourne la tête & vois mes trois autres grands Grivois le bâton levé, en
posture

posture de se bien défendre, & même d'attaquer, je leur demande hardiment ce qu'ils veulent, la Roche me répond insolemment qu'étant tous las de me fuivre ils me prient de leur donner leur argent à dépenser.

Il n'étoit pas bien difficile d'entendre ce que cela vouloit dire, je le compris à merveille, nullement disposé à donner ma bourse à ces misérables, appuyé contre un gros Chêne, le Chapeau enfoncé sur mes yeux & le sabre levé, je leurs fis le discours le plus pathétique que j'aye peut-être fait de ma vie, sur la gloire & la nécessité de servir son Prince.

Je les vis deux fois prêts à céder à mon éloquence tant je parlois bien, & sans Pierre la Roche, qui faisoit comme un Démon, j'eusse peut-être converti ces Vauriens; mais le combat n'en devint que plus opiniâtre.

Mes ennemis, aussi peu polis qu'honnêtes gens; cessent de m'entendre, se rassemblent, mettent leurs cheveux sous leur chapeau, & levant de nouveau l'Etendart de la Rebellion, marchent à moi en bon ordre; leurs armes ayant au moins deux fois la longueur de mon sabre, & n'osant quitter mon Chêne

de

de crainte d'être pris par derriere, je ne pouvois que parer, & ne paroissais pas toujours; de quatre coups partis à la fois, je pouvois au moins compter sur deux, ce qui ne m'accommodoit point.

Ce petit jeu dure quelque tems; enfin las d'être toujours sur la défensive, bravant le danger évident qui me menace, je me précipite avec fureur au milieu de mes ennemis, le combat est opiniâtre, la victoire long-tems incertaine; je frappe, le sang coule; je crie victoire, on fuit.

J'allois rester maître du champ de bataille, à quelque coups près que j'attrapois encore de tems en tems, si l'ardeur de poursuivre les fuyards ne m'eût emporté avec trop de vivacité.

Je mets mes ennemis en déroute, ils se séparent; mais le traître la Roche resté en arriere sans que je m'en sois aperçû, me rabat avec tant de force un coup sur la tête, que je tombe à ses pieds, & perds en un moment le fruit de la bataille; le courage cede à la ruse.

Helas! un coup de bâton bien appliqué peut renverser un César qui auroit fait vingt fois trembler tout l'univers, j'en suis la triste expérience.

On

On me croit mort, on me défarme, & ma bourse enlevée, je suis abandonné à la pitié des passans; je reviens enfin à moi, me trouvant tout couvert de sang, couché dans une orniere, je leve les yeux au Ciel.

Le Soleil venoit de se coucher & tout l'horifon formoit encore le plus beau tableau du monde, mais l'on n'a pas toujours le tems de penser Physique, il ne m'en vint pas la moindre envie; Il y a tems pour tout.

Je portai mes mains à ma tête & à mon dos, où je rencontrai plusieurs bosses raisonnables; j'essayai plusieurs fois de me relever, mais je n'en eus jamais la force.

Je ferois sans doute mort en cet endroit, & quelle perte pour la France! sans un bon Payfan qui revenoit du bois avec une petite voiture: que le hazard fait bien ce qu'il fait! c'étoit un fort bon homme; il fut touché de l'état déplorable dans lequel il me trouvoit, mes blessures valaient bien tout au moins les figures de Rhétorique que j'aurois pû employer pour l'émouvoir; après lui avoir conté en deux mots ma malheureuse aventure, car mon éloquence m'ayant si mal réussi je n'osois plus

plus m'en servir, il me mit sur sa charette & me conduisit au premier Village; c'étoit à Couchy-les-pois.

Là je trouvai du secours, un Frater, & quel Frater! grand, sec, flegmatique, sale, pédant, bourru, savant d'ailleurs, la fleur des Chirurgiens campagnards de ces cantons, qu'on envoyoit chercher à cheval de trois lieues à la ronde, & qui, quoiqu'il revînt à pied, n'en étoit pas moins habile; par son assistance en trois jours de tems je me vis en état de gagner Peronne bague blanche, avec un écu de six livres que me donna le Curé de la Paroisse; ne voilà pas mal commencer cette Campagne, que cela m'est d'un favorable pronostic!

De Peronne je me rendis à Lille où étoit notre Régiment, je fus reçu de mes carmarades avec toutes les distinctions que méritoit ma nouvelle dignité, chacun me fit accueil, Picard, Bourguignon, Champenois, le Normand, le Breton, se disputèrent entre-eux à qui me feroit le plus d'amitié.

Je le croi bien vraiment, je les regarde tous comme si j'étois encore leur pareil, je suis populaire, & cela n'est pas commun au siècle où nous vivons;

com-

combien ne voit-on pas de gens qui ne valent pas mieux que moi, méconnoître leurs anciens amis dans la prospérité? je ne suis pas de ces faquins-là, je bois avec Picard & les autres ni plus ni moins que si j'étois simple Dragon.

Je fus d'une voix unanime déclaré protecteur de notre Académie, à qui je ne suis pas inutile, comme on le verra par la suite.

CHAPITRE II.

Rendu devant Tournay, je vais en détachement; ce qui m'arrive.

A Peine notre Armée fut assemblée dans les environs de Malplaquet, sous les ordres du Maréchal Comte de Saxe, que nous marchâmes en plusieurs divisions à Binch, à Gyvray & vers quelques autres endroits pour cacher aux Ennemis nos desseins, ce qui nous réussit si bien que Tournay fut investi avant que la garnison eût soupçonné que nous nous proposions d'attaquer cette Place.

Plusieurs Bourgeois avec bon nombre de belles Dames étant sortis pour se

se promener, n'eurent pas le tems de rentrer dans la place dont à leur retour ils trouvent les portés fermées, de sorte qu'ils furent contraints de se retirer à leurs maisons de campagne, ce qui vraisemblablement ne plut pas fort à Messieurs les maris qui restoient à la Ville.

Mon dessein n'est pas de parler gazette, & encore moins de faire l'éloge du Comte de Saxe; on sçait que je ne traite que des Héros subalternes, & qui ne fait pas que c'en est un du premier ordre?

Dans les premiers jours du Siege nous fumes commandés pour aller nous rendre maîtres du Fort Saint Antoine, situé sur la rive de l'Escaut à une lieue de Tournay.

En chemin faisant nous fumes attaqués par un parti, où ne s'en trouve-t-il pas? le seul Officier qui nous commandoit étant tué, me voilà Commandant en chef & en passe de montrer mon sçavoir faire, c'étoit ce que je demandois depuis long-tems; faute d'occasions pour prouver que l'on n'est pas bête, on passe souvent toute sa vie pour un sot.

J'avance à la tête de ma petite armée,
&

& arrivé à l'entrée de la nuit à la vûe d'un château que je pris pour le Fort saint Antoine à cause de quelques anciennes fortifications de campagne, démolies à la vérité, mais qui de loin paroïssent encore quelque chose, je l'examine avec attention, il étoit situé à l'extrémité d'un village, dont il étoit même séparé; une petite porte dérobée qui donnoit sur la rivière, & que je fis mettre à bas, m'ouvrit le jardin; ce fut à la faveur des arbres dont il étoit fort peuplé, que nous arrivâmes jusques sous les fenêtres de ce Château.

Je croyois trouver là quelque défense, mais point du tout. Je m'imaginai d'abord que les Ennemis l'avoient abandonné, & ayant disposé ma Troupe autour de ce paisible Château, suivi de Picard dont la physionomie aimable pouvoit le faire passer pour un Officier, je fus hardiment l'épée nuë me présenter à la porte, on ne m'attendoit pas, j'entre sans obstacle, & ordonne au premier domestique que je rencontre de me conduire à son Maître.

„ Je n'en ai point, me dit-il en
„ tremblant, c'est une jeune Veuve de
„ Tournay que je sers, & qui est ici
„ depuis quelques jours avec trois amis

„ 128

„ n'ayant pû rentrer à la Ville, dont
 „ elle étoit malheureusement sortie le
 „ soir que vous l'investîtes si précipita-
 „ ment ; voilà l'appartement de nos
 „ Dames, elles jouent un Mediateur
 „ en attendant qu'on serve. ”

Charmé de l'aventure, annonce-nous,
 dis-je à ce laquais, & fai savoir à ta
 Maîtresse que ce sont quelques Officiers
 François qui viennent lui demander à
 souper.

Le domestique entre & revient nous
 dire un moment après que nous pou-
 vons paroître ; nous le suivîmes ; Ma-
 dame de Steir, c'est le nom de la Da-
 me du Logis, vint au-devant de nous,
 nous fit un accueil si gracieux & si po-
 li, que je n'eus pas la force de lui dire
 le sujet qui m'amenoit ; car je comptois
 toujours que c'étoit le Chateau de S.
 Antoine, & que je serois obligé d'y
 laisser Garnison, selon l'ordre qui nous
 étoit donné.

L'aventure n'étoit pas si mauvaise ;
 cette jeune Flamande étoit une petite
 brune toute aimable, d'une gayeté char-
 mante, & dont l'amusante vivacité,
 qui tenoit un peu de l'étourderie, ré-
 pandoit un agrément infini sur tout ce
 qu'elle disoit, & sur tout ce qu'elle
 faisoit ;

notre arrivée ne la démontra point, elle nous reçut avec une aisance & une fermeté qui me surprit ; & à parler franchement, je fus ma foi plus embarrassé qu'elle.

Nous étions en botines, un pistolet pendoit à notre ceinture, & nous tenions nos épées nues crainte de surprise, ce qui auroit au moins dû d'abord intimider cette Dame ; à notre grand étonnement elle n'en fit que rire.

„ Pourquoi ces armes, Messieurs,
„ nous dit-elle, d'un sang froid surprenant, vous n'avez point ici d'ennemis à combattre, entrez, voilà les plus redoutables que j'aye à vous opposer.

C'étoit un cercle charmant d'aimables Dames qu'elle nous montra, & qui se leverent aussi-tôt qu'elles nous apperçurent pour nous présenter poliment des sieges & des cartes.

Je ne m'étois pas attendu à une scène si galante, nous remîmes nos épées ; Madame de Steir nous demanda si nous ignorions qu'il y avoit garnison dans le petit Fort de S. Antoine, qui n'étoit qu'à une portée de fusil ; à ces mots je vis bien que nous nous étions trompés, je n'en dis rien ; „ vous vous êtes
„ beau-

„ beaucoup exposés , Messieurs , ajou-
 „ ta - t - elle , mais vous n'avez rien à
 „ craindre , toutes ces Dames sont Fran-
 „ çaises par les sentimens. ”

Je sai , quand je veux , tourner un
 compliment comme un autre , filer le
 parfait amour , & trancher de l'homme
 d'importance ; je passois-là pour un Of-
 ficier distingué , j'avois un soin extrême
 de ne rien laisser échaper dans la con-
 versation qui sentit mon premier état.

„ Nous n'ignorons pas , Madame ,
 „ lui dis-je , qu'on a mis garnison au
 „ Château voisin , aussi ne sommes-nous
 „ pas seuls , bonne compagnie nous
 „ attend dans votre Parc , ne craignez
 „ rien pour nous , nous n'avons rien à
 „ redouter que le pouvoir de vos char-
 „ mes , nous venions ici donner des
 „ loix , mais je ne vois que trop que
 „ nous allons en recevoir , & prendre
 „ l'ordre dans vos beaux yeux. ”

Le compliment étoit vraiment joli ,
 on voit aisément que je suis un hom-
 me de Lettres , & que j'ai l'esprit or-
 né ; je fus donner mes ordres , & tan-
 dis que mes camarades sous les armes
 prenoient le frais au Jardin , où ils
 passèrent la nuit , je fus souper avec les
 plus jolies femmes du Pays ; telle est la

G

char-

charmante prérogative de nous autres Officiers.

Le repas fut des plus galans ; Picard à qui je permettois , en qualité d'ancien ami , de manger à ma table , parce que je le connoissois homme à ne pas me faire deshonneur , mais qui ne passoit cependant que pour Officier subalterne , fit connoissance avec une petite Hollandoise assez gentille , grande , bien faite , modeste , fournoise , Agnès en apparence , qui ne disoit mot , mais qui n'en pensoit pas moins , elle ne levoit de tems en tems de grands yeux charmans que pour nous examiner de la tête aux pieds , c'étoit le contraste parfait de Madame de Steir. Cette belle n'ayant jamais vû à Bruxelles sa Patrie que des hommes épais & massifs , aimoit les François de réputation , & ne fut pas fâchée d'en trouver un sous sa main , sans qu'il soit dit qu'elle le soit allé chercher ; en Hollande , c'est comme à Paris , la vertu du beau Sexe consiste à sauver les apparences ; car , je l'ai déjà dit je croi , & c'est une excellente Sentence , *être n'est rien , paroître est tout.*

Chacun se dispersa après le souper , occupé de moi seul je ne fai ce que les autres

autres devinrent ; Madame de Steir , avec qui je restai , m'amusoit infiniment , son caractère original & plaissant , me valoit une Comédie.

Cette Flamande aimable joua tous les rôles imaginables , fit mille extravagances , & poussant la gayeté à l'excès , finit par s'attendrir ; après m'avoir laissé voir quelque foiblesse , elle m'ordonna en souriant de la quitter , & de me retirer dans l'appartement qu'elle m'avoit fait préparer , ajoutant qu'on lui avoit toujours bien dit que les Officiers François étoient de petits lutins fort dangereux ; notez qu'alors ne luttinant point , c'étoit m'engager à le faire , aussi le fis-je.

Je n'avois garde de quitter la partie , j'avois trop beau jeu ; la tendresse des regards de cette incomparable Dame , la douceur de son visage qui commençoit à changer sa vivacité contre un peu de cette langueur qui précède toujours les plus grands plaisirs , ses discours gracieux & galans , tout me charmoit en cette belle Etrangere & me retenoit auprès d'elle ; je sentoie que mon cœur étoit son esclave au moment que ma petite vanité me la faisoit

envifager comme ma prifonniere ; je triomphois & j'étois le vaincu.

Les grandes aventures doivent être écrites dans le grand ftile , qu'on me paffe ce pathétique , la paffion n'emporte , le fouvenir de la tendrefle de cette fcene en jette dans le récit que j'en fai ; ce n'est plus l'Auteur qui écrit , c'est l'Amant.

C'étoit-là la premiere fois que depuis mon engagement je me trouvois faufilé avec le grand monde , je m'en fis compliment , ce n'étoit plus la pauvre Louifon Janning de la Ferme d'Adrianfen , l'appas étoit plus féduifant ; ennemi des violences , car je fuis délicat & friand en amour , de crainte de tout perdre , je ne précipitai rien , je me hazardai feulement de dire à Madame de Steir , & le tout pour la porter à la reconnoiffance , que j'étois venu pour mettre le Village à contribution , mais j'ajoutai avec un coup d'œil lancé avec art s'il en fut jamais , & fuivi d'un profond foupir , accompagné au moins de cinq hélas ! que je n'en aurois jamais la force.

„ Ah , ah ! reprit-elle en éclatant de
 „ rire , comment donc ! vous ne me
 „ difiez pas que vous étiez d'honnêtes
 voleurs ,

„ voleurs, voyez, voyez, ce qui vous
 „ fait plaisir ici & prenez.

„ Vous seule, Madame, lui répon-
 „ dis-je, sur le grand ton du parfait
 „ amour, oui, votre cœur est le seul
 „ bien dont je voudrois m'emparer.

„ Pillez, ravagez ma Maison, me
 „ dit-elle, d'un air railleur qui mar-
 „ quoit si bien qu'elle s'apercevoit de
 „ l'empire qu'elle avoit pris sur moi,
 „ mais laissez-moi mon cœur.

„ Un cœur ne se prend pas, lui dis-
 „ je tendrement en me jettant à ses
 „ pieds, il se donne, que ne puis-je
 „ mériter un si beau présent de votre
 „ part !

„ Il faudra voir, reprit-elle ; si nous
 „ n'en sommes pas aussi libérales que
 „ vos Françoises, c'est que les nôtres
 „ ne se multiplient pas comme les leurs
 „ pour en faire présent à plusieurs.
 „ Notre cœur une fois donné il n'est
 „ plus à nous, nous ne vivons, nous
 „ ne respirons que pour celui qui le
 „ possède, nous sommes un peu An-
 „ gloises sur cet article ; mais adieu,
 „ ajouta-t-elle, il est plus de minuit,
 „ je ne faisois pas réflexion que tout le
 „ monde est couché, & que je reste
 „ seule avec vous, en vérité je n'y pen-

„ se pas , il faut que je sois folle , par-
 „ tez , Monsieur. ”

Que je sois forti ou non , cela ne regarde pas mes Lecteurs , qu'ils se contentent de savoir que je fus très-satisfait de cette expédition nocturne ; c'est peut-être encore trop en dire ; mais après tout , un bonheur ignoré , est-il bonheur ? Je suis bon François , & j'en fai gloire : oh , pour le coup c'est être indiscret ; puisque mon silence ne serviroit plus de rien , convenons de bonne foi que je fus heureux , & très-heureux ; pour que personne n'en ignore.

Sortant des bras de l'amour , je me trouvai dans ceux de la victoire , c'est l'ordinaire des grands hommes. A peine il fut jour , qu'abandonnant la délicieuse Capouë je volai à Rome , c'est-à-dire au Fort S. Antoine ; on voit que quand il en est besoin , je sai parler *Rome* comme un autre.

Rien ne put résister à ma valeur , le Fort fut emporté ; & ayant fait prisonnière de guerre toute la garnison composée de soixante hommes , je l'envoyai à Lille , & retournai victorieux couvert de gloire , au Camp devant Tournay , où nous tinmes notre première assemblée Académique tout en
 battant

SUBALTERNES. 151
battant la Ville, & attendant le Roi
qui ne tarda pas.

CHAPITRE III.

Preliminaires d'une très-belle histoire.

U Ne nuit, que fatigué comme un pauvre diable, Picard maudissoit la gloire tout en travaillant au chemin pénible qui y conduit, c'est-à-dire à la tranchée; car on ne laisse pas souvent que de l'acheter fort cher cette gloire suivante, il entendit une voix qui lui dit: „Courage, mon ami, voilà de „quoi boire le rogome.

A ces douces paroles, notre ami leve la tête par dessus la tranchée, qui ne laissoit pas que d'être déjà assez profonde, & il apperçoit un jeune homme d'assez bonne mine, à peu près de son âge, & fort triste, autant qu'il put voir, qui lui tendoit une piece de vingt-quatre sols; comme cet inconnu n'avoit pas l'air d'être fort riche, Picard refusa poliment son argent.

Le jeune homme étonné de ce procédé généreux, pria notre camarade de lui remettre au moins sa bêche pour

un moment, s'offrant de travailler en sa place pendant qu'il se reposeroit ; pour cela bon , lui dit Picard , vous êtes tout frais , & vous me paroissez vigoureux , sautez dans la tranchée : aussi tôt dit aussi-tôt fait ; ce sont-là de ces services qui ne se refusent pas quand on en a besoin.

Picard harassé , & qui n'avoit pas fermé l'œil depuis trois nuits , dormit une bonne demie heure , l'endroit étoit commode ; à son réveil il apperçut l'officieux inconnu , qui travailloit avec une ardeur incroyable , comme si son petit intérêt eut entré pour quelque chose dans la prise de Tournay.

Notre ami se remit enfin à l'ouvrage , & ce ne fut pas sans peine qu'il pût ravoir sa bêche ; enfin le jeune homme disparut , on crut que fatigué il alloit se reposer , mais point du tout , il revint un moment après avec une bouteille d'eau-de-vie & une tasse de buis qui passa de mains en mains tant que la bouteille dura.

Tous nos autres travailleurs n'étoient pas moins surpris que Picard de la conduite de ce jeune inconnu. Ils se demandoient tout bas à l'oreille , s'il n'étoit point fou , c'est au moins le paroître

roître que de s'exposer ainsi sans nécessité, où l'on n'a que faire; il faut aimer diablement la promenade pour aller prendre le frais sur les bords d'une tranchée ouverte, pendant que les travailleurs y sont.

Enfin le jour vint heureusement chasser notre monde d'un lieu si dangereux, & Picard de retour à la tente n'eut rien de si pressé que de me raconter cette aventure; car revêtu de l'éminente qualité de Cornette, je n'étois plus fait pour travailler à la terre.

Je lui sus très-mauvais gré de ne m'avoir pas amené ce jeune homme pour l'enrôler, persuadé que cela auroit fait un excellent Sujet pour notre Régiment, sans compter que son air mélancolique m'assuroit au moins d'une petite histoire propre à enrichir mes Mémoires.

Tout ce que Picard put faire, fut de me promettre que si l'occasion se rencontroit encore, il feroit en forte d'engager ce jeune inconnu à venir nous voir.

Deux jours après, j'eus moi-même l'avantage de le trouver comme j'allois visiter la tranchée; je le connus aisément sans l'avoir jamais vu; la tristesse

G

5

qui

qui l'accabloit, sa profonde mélancolie, son air rêveur, distrait, me le montroient tel que Picard me l'avoit dépeint.

Ce petit infortuné, car tout annonçoit qu'il l'étoit, le chapeau enfoncé sur les yeux qu'il avoit fixés en terre, & les bras croisés, se promenoit très-lentement dans un endroit à découvert, sans penser au peril que le feu continuel de la Place rendoit fort grand; à chaque pas exposé à périr misérablement d'un coup de canon sans nécessité, il n'en alloit pas plus vite; & regardant de tems en tems la Ville, il ne paroissoit occupé que de la douleur qui le consumoit.

Je l'examinai quelque tems avec attention, & m'en approchai fort près sans en être apperçu, à dessein d'entendre quelque chose de ce qu'il disoit, car il me paroissoit parler seul; je ne pus cependant rien attraper; il ne m'apperçut pas plutôt, que me saluant profondément d'un coup de chapeau, il dirigea ses pas d'un autre côté.

J'eus d'abord envie de respecter sa douleur & de me retirer sans lui parler, mais faisant réflexion qu'il ignoroit peut-être que le danger fut aussi grand qu'il

qu'il l'étoit en effet, je crus devoir l'en avertir; il me remercia dans les termes les plus polis, & me fit entendre que le peril ne l'épouvantoit pas.

Il me demanda ensuite si le Roi arrivoit bien-tôt, & si Tournay tiendrait long-tems; je lui répondis que sa Majesté ne tarderoit pas, & que sa présence avoit coutume de faire aller nos affaires grand train.

La joye que fit paroître le jeune homme à ces mots, & l'air de contentement qui succéda tout à coup sur son visage à la profonde tristesse que j'y venois de voir, ne me laissa pas douter de l'intérêt vif que cet inconnu prenoit au succès du Siege que nous faisions.

On se doute bien fort que j'étois curieux d'en savoir les motifs, peut-être que mes Lecteurs n'en font pas moins curieux que moi, quoiqu'il en soit, qu'ils se donnent un peu de patience; ils lisent sans doute ceci fort à leur aise, peut-être dans un bon fauteuil, & l'endroit où j'ai trouvé ce pauvre malheureux n'est pas tenable; ils auront, s'il leur plaît, la bonté de me suivre sous notre tente, où, après bien

des cérémonies, j'obligeai enfin le plus poliment que je pus ce jeune homme de m'accompagner, l'assurant qu'il y seroit tranquille, en toute sureté, & à portée de savoir à toutes les heures du jour des nouvelles du Siege.

Par politesse on cede à mes importunités, & nous arrivons; Picard que nous trouvons renouvelle connoissance; on parle de part & d'autre de la nuit qu'on a passée ensemble à la tranchée deux jours auparavant.

Enfin de fil en aiguille, je me hazarde à demander à notre nouvel hôte, pourquoi il s'intéresse si fort à la prise de Tournay, s'il y avoit quelque parent ou quelqu'ami qu'il fut pressé de revoir.

A cette question, il détourne un peu la tête pour essuyer quelques larmes, qui, coulant malgré lui de ses yeux, commençoient à trahir son secret; enfin prenant courageusement le dessus sur sa douleur, il s'explique ainsi. Nous y voici.

CHAPITRE IV.

Avanture très-touchante, & qui fera presque pleurer, si l'on n'y prend garde.

„ **Q**UÉ vous êtes bons, Messieurs,
 „ de vous intéresser au fort d'un
 „ pauvre malheureux abandonné de ses
 „ parens les plus chers, & qui n'a peut-
 „ être plus au monde personne qui le
 „ reclame.

„ Je suis de Paris, fils de Jean Blan-
 „ chard, Marchand assez riche de la
 „ rue des Bourdonnois, où pend pour
 „ Enseigne, *au grand Monarque*; mon
 „ pere est de ces peres, qui, satisfaits
 „ de se faire craindre, comptent pour
 „ rien l'amitié & la tendresse de ceux
 „ qui leur sont soumis, fier de sa pré-
 „ rogative de Chef de famille, il s'i-
 „ magine qu'il se dégraderoit, s'il s'a-
 „ baissoit à sourire à ses enfans.

„ Une éducation aussi severe, aussi
 „ ridicule & capable d'abrutir de jeu-
 „ nes gens, me rendoit si timide au-
 „ près de mon pere, que je ne le vo-
 „ yois qu'en tremblant, sa présence
 „ n'in-

„ n'inspiroit que l'ennui, la mélanco-
„ lie, & un triste respect marqué tou-
„ jours par un profond silence : qu'il
„ est flateur de faire naître de sembla-
„ bles sentimens !

„ Notre famille étoit assez liée avec
„ celle de M. Rocher de la rue S. De-
„ nys, aussi Marchand ; mais que ce
„ Monsieur Rocher est un pere diffé-
„ rend du mien ! gai, amusant, ten-
„ dre, c'est le premier ami de ses en-
„ fans, aussi ne trouble-t-il jamais leurs
„ jeux, il ne les rend que plus vifs
„ par sa présence : paroît-il ? chacun
„ saute à son col, l'embrasse, & joue
„ avec lui.

„ Tous les Dimanches & les Fêtes,
„ nous ne manquions jamais d'aller
„ tous ensemble à la campagne, tantôt
„ chez l'un tantôt chez l'autre. M. Ro-
„ cher à une fille nommée Marianne à
„ peu près de mon âge, fort belle &
„ d'une douceur qui la fait aimer de
„ tous ceux qui la connoissent : hélas !
„ je l'aimai comme les autres, & j'eus
„ le bonheur d'en être aimé.

„ Nous ne pouvions nous voir que
„ les Dimanches ; si vous avez jamais
„ aimé, jugez si la semaine nous pa-
„ roissoit longue ; enfin après plus de
„ deux

„ deux ans de l'amour le plus tendre
 „ & le plus secret, car j'étois persuadé
 „ que mon pere, severe à l'excès, m'au-
 „ roit fait un crime d'état de la foi-
 „ bleffe la plus pardonnable de toutes ;
 „ nous eûmes la consolation de voir
 „ que nos familles d'accord & pensant
 „ sérieusement à nous unir, prenoient
 „ des arrangemens pour nous établir,
 „ sans nous en parler, à la vérité, &
 „ sans consulter nos inclinations, mais
 „ heureusement qu'elles s'accordoient
 „ avec leurs intérêts.

„ Ils alloient enfin nous rendre heu-
 „ reux, sans le favoir, & peut-être
 „ sans le vouloir, quand une banque-
 „ route considérable, faite à M. Ro-
 „ cher, le mit dans la cruelle nécessité
 „ d'en faire une seconde ; tel est le
 „ sort des plus honnêtes Négocians,
 „ leurs biens toujours en l'air, & dans
 „ les mains de tout le monde, ne peu-
 „ vent leur servir pour s'acquitter eux-
 „ mêmes que quand on les leur rend ;
 „ leur manque-t-on ? ils sont forcés de
 „ manquer.

„ Il y avoit vingt ans que mon pere
 „ étoit ami de M. Rocher, & ils s'é-
 „ toient fait mutuellement en ma pré-
 „ sence cent fois les plus beaux offres
 „ de

„ de service du monde ; je ne fai ce
 „ que Monsieur Rocher eût fait si le
 „ malheur nous en eût voulu , mais
 „ mon pere abandonna totalement son
 „ ancien ami , & m'ordonne de ne plus
 „ penser à Marianne. Quand on est
 „ dur pour ses propres enfans , pour
 „ qui seroit-on sensible ?

„ Ces ordres rigoureux content peu
 „ à donner , mais ne sont pas si faciles
 „ à suivre , on doit beaucoup à un pe-
 „ re , mais le cœur a ses droits qu'il
 „ reclame quand on les veut violer.

„ Pour la premiere fois de la vie je
 „ résolu de désobéir , Marianne mal-
 „ heureuse n'en étoit que plus aimable
 „ à mes yeux , je plaignis son sort qui
 „ rendoit le mien si funeste , & je n'i-
 „ maginois pas de plus grand bonheur
 „ que celui de pouvoir rendre au mé-
 „ rite ce que la fortune lui enlevoit.

„ Mais hélas ! à ces sentimens géné-
 „ reux succédoit le désespoir de ne pou-
 „ voir faire que de vains souhaits ; le
 „ désir de secourir les malheureux de-
 „ vient un tourment quand on n'en a
 „ pas la puissance.

„ M. Rocher fut frappé , non acca-
 „ blé du coup que lui portoit la for-
 „ tune ; informé des sentimens de mon
 „ pere,

„ pere, & qu'il étoit résolu de rompre
 „ une alliance qu'il avoit arrêtée lui-
 „ même dans des tems plus heureux,
 „ il fit partir sur le champ Marianne
 „ pour Lille, où une de ses Tantes,
 „ qui la demandoit depuis long-tems,
 „ étoit fort bien établie, & sans en-
 „ fans.

„ J'appris ce départ avec une dou-
 „ leur inconcevable, en vain les lar-
 „ mes aux yeux, je demandai plus de
 „ vingt fois en grace à mon pere de
 „ m'accorder Marianne; naturellement
 „ dur, inflexible & entier dans ses
 „ sentimens, rien ne put le fléchir, &
 „ l'inconsolable Marianne, qui parta-
 „ geoit mes peines, me fut enlevée.
 „ Il n'est que trop de ces peres impé-
 „ rieux dont l'aveugle & barbare fer-
 „ meté fait le malheur de leurs en-
 „ fans.

„ Demeuré seul à Paris, car Ma-
 „ rianne n'y étoit plus, cette Ville de-
 „ vint pour moi la solitude la plus af-
 „ freuse, je ne voyois personne, &
 „ la vûe de mon pere, auteur de mes
 „ malheurs, ne servant qu'à les aigrir,
 „ je résolus de le priver d'un fils in-
 „ fortuné digne d'un meilleur sort, de
 „ laisser à d'autres un malheureux bien
 „ qu'on

„ qu'on vouloit me vendre si cher ,
 „ me faire payer de ma liberté & des
 „ plus douces inclinations de mon cœur;
 „ est-ce donner que de donner à ce
 „ prix ? de quelles obligations peut être
 „ suivi un semblable présent ?

„ Qu'en de certains momens la vie
 „ est à charge , & qu'elle nous paroît
 „ affreuse quand elle est traversée par
 „ ceux mêmes qui nous l'ont donnée !
 „ nous avoir fait naître n'est rien , ce
 „ n'est qu'un effet du hazard ; nous
 „ conserver , nous rendre heureux est
 „ tout , cela seul nous rend sacré le
 „ nom de pere , & nous fait regarder
 „ comme un bien le présent qu'ils
 „ nous ont fait de la vie ; hélas ! mon
 „ pere m'a rendu la mienne si triste ,
 „ qu'il m'obligeroit de la reprendre.

„ Pardonnez , Messieurs , si je me
 „ suis un peu arrêté sur cette circon-
 „ stance de ma vie , mais il est si triste
 „ de se voir accablé par ceux-mêmes
 „ de qui on avoit droit d'attendre son
 „ bonheur , que mon cœur ne peut
 „ tarir sur cette matiere.

„ Je quittai donc Paris , & instruit
 „ que c'étoit à Lille qu'étoit Marianne ,
 „ depuis près de trois mois que je ne
 „ l'avois vûë , je dirigeai ma route du
 „ côté

„ côté de cette Ville, avec quelque
 „ peu d'argent que je me trouvois de
 „ mes petites épargnes ; arrivé en cette
 „ Ville où Madame Rocher Tante de
 „ Marianne étoit fort connue, je n'eus
 „ pas de peine à la trouver, elle de-
 „ meure rue Notre - Dame, c'est une
 „ Marchande de modes.

„ La premiere personne que j'aper-
 „ çus fut Marianne qui travailloit à la
 „ boutique dans un comptoir ; elle étoit
 „ seule, j'entrai avec vivacité, & son
 „ trouble à ma vûe fut égal au mien ;
 „ elle commença par pleurer, avant
 „ que d'avoir la force de me parler ;
 „ mes larmes suivirent les siennes.

„ Après les premieres marques réci-
 „ proques de l'amitié la plus tendre,
 „ Marianne m'apprit, en soupirant,
 „ que Madame Rocher étoit allée à
 „ Tournay, où elle avoit résolu de la
 „ marier à un Marchand de sa con-
 „ noissance, & me montra une Lettre
 „ qu'elle venoit de recevoir, par la-
 „ quelle sa Tante lui marquoit de par-
 „ tir le lendemain par la voiture pu-
 „ blique pour la venir chercher, sous
 „ prétexte qu'elle devoit revenir seule.

„ Je pensai aussi-tôt que Madame
 „ Rocher vouloit faire voir sa Niece,
 „ sur

„ sur les charmes de laquelle elle comp-
 „ toit sans doute pour applanir quel-
 „ ques difficultés qui restoient peut-être
 „ à terminer, & la marier tout de sui-
 „ te en cas de convenance.

„ J'étois bien sûr que Marianne m'ai-
 „ moit : mais elle étoit jeune, timide,
 „ & sa Tante impérieuse à ce que j'a-
 „ vois appris : je fis part de mes dou-
 „ tes à l'innocent objet de ma tendres-
 „ se ; vous partirez donc demain, lui
 „ dis - je : hélas ! il le faut bien, me
 „ répondit elle, je viens de faire ré-
 „ ponse, & je n'ai point de bonnes
 „ raisons à alleguer à ma Tante pour
 „ ne pas me rendre à ses ordres ; elle
 „ ne me demande que pour lui faire
 „ compagnie en revenant, peut-être
 „ n'a-t-elle en effet aucun autre motif
 „ de m'appeller auprès d'elle.

„ Je le souhaite, lui répondis - je,
 „ mais je n'ose l'espérer, puis - je être
 „ tranquille sur un Peut-être ? Marian-
 „ ne me promit, pour me rassurer,
 „ qu'elle ne feroit jamais à d'autre qu'à
 „ moi ; mais elle partit toujours le len-
 „ demain ; jugez de ma douleur ; je
 „ m'imaginai que je ne la reverrois
 „ plus, & que sa Tante, qui ne vouloit
 „ pas être contredite, conclurroit ce
 „ malheu-

„ malheureux mariage malgré Marian-
 „ ne qu'elle forceroit d'y consentir.

„ Je m'entretins si fort de cette idée
 „ que je crus mon malheur certain ;
 „ dès le jour suivant, je parts pour
 „ Tournay ; tous les chemins étoient
 „ pleins de troupes, & depuis huit
 „ jours que vous marchiez sans savoir
 „ où vous alliez, on ignoroit entiere-
 „ ment par quel Siege vous deviez com-
 „ mencer cette Campagne, vous l'igno-
 „ riez vous-mêmes.

„ J'arrivai enfin avec vous devant
 „ Tournay, mais les Portes de la Ville
 „ fermées à votre approche, ne m'ont
 „ pas donné la liberté d'y entrer ; Ma-
 „ rianne est en cette Ville ; sa Tante
 „ va sans doute profiter du séjour qu'el-
 „ le se trouve obligée d'y faire pour
 „ marier sa Niece, & m'enlever ma
 „ chere amie pour toujours.

„ Jugez de l'intérêt vif que je dois
 „ prendre à ce que vous emportiez
 „ bien-tôt cette Place ; de votre cou-
 „ rage dépend mon bonheur & toute
 „ mon espérance ; que d'obligations je
 „ vous aurai, si je puis encore à tems
 „ voir celle que j'aimerai seule toute
 „ ma vie, & que vous seuls pouvez
 „ me rendre !

CHA-

CHAPITRE V.

Dont on saura le contenu quand on l'aura lû.

JE ne fai si mes Lecteurs sont touchés des malheurs du pauvre Blanchart; mais Picard & moi y fûmes très-sensibles, j'avois fort connu M. Rocher, c'étoit un si bon homme; pour la petite Marianne, je ne l'avois vûe que haute comme le genoûil, & les filles grandissent, cela me rend vieux.

Quant à Monsieur Blanchart le pere, si je le connoissois, je ne le connoissois gueres, & Mr. son fils hantoit trop bonne compagnie pour avoir eu l'honneur d'être de ma connoissance; mais il étoit de Paris, & de compatriote à compatriote il n'y a que la main.

Je lui dis, pour le rassurer, que nous étions cent mille hommes à son service, & tous prêts à travailler à lui faire ouvrir les Portes de la Ville. J'ajoutai même que le Roi arrivoit incessamment en personne pour lui venir rendre sa chere Marianne, & qu'il y auroit bien du malheur si un aussi grand Roi ne par-

parvenoit dans peu à le rendre possesseur de sa belle Helene. Je finis par assurer ce jeune homme de ma protection & de celle du Roi.

Sur ces entrefaites ayant appris que l'Armée des Alliés, assemblée dans la Plaine d'Anderlech, à une demie lieue de cette Ville, avoit campé successivement dans les Camps de Lambeche, de Soignies, & s'avançoit à dessein de venir secourir Tournay; une partie des troupes qui étoient devant cette Ville, fut commandée pour aller joindre le Corps de notre Armée, qui eut bientôt l'avantage d'avoir le Roi à sa tête.

Ce fut sous ses ordres & sous ceux du Maréchal Comte de Saxe que, furs de vaincre, nous passâmes l'Escaut pour aller gagner la plus belle Bataille du monde dans les Champs de Fontenoy; que ce jour-là fut un grand jour!

Si jamais j'ai été fâché d'avoir retranché de mon projet nos Héros du premier ordre, nos Chefs, c'est en cette rencontre; ma foi il faut convenir qu'ils nous valent en tout point, & que ce sont aussi de terribles grivois, tous délicats qu'ils paroissent pour la plupart; que j'aurois de belles choses à dire sur tout ce que je leur ai vu faire!

faire! mais heureusement qu'ils n'y perdront rien, assez de beaux esprits, aussi du premier ordre qui se tairont vraisemblablement à notre sujet, prendront soin d'instruire la Posterité des prodiges de valeur qu'on leur a vû opérer.

Comment * ces Courtisans doux, enjoués,
aimables,
Sont-ils dans les Combats des Lions indom-
ptable?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!

Mais hélas! ces Messieurs les Auteurs ne les ont pas vû de même que moi, nous conduire au feu comme à une partie de plaisir, nous commander de sang froid & se battre de même.

Ce que je puis faire ici, & je le dois en conscience, c'est de prier les siècles futurs qui liront l'Histoire de la Bataille de Fontenoy, de ne pas croire que c'est de ces batailles ordinaires, & comme on en lit dans tous les Livres; qu'ils fassent aussi réflexion quand ils liront ces mots, *Victoire remportée par le Roi en personne*, que le Roy le jour & la veille de la Bataille fut exposé au feu tout comme nous.

Ce n'est pas à dire que le Roy, Hé-
ros

* Voltaire, Poème de Fontenoy.

ros du premier ordre , n'aura aucune part à mes éloges , volontiers j'abandonne aux Auteurs les plus fameux , l'honneur de célébrer ses exploits éclatans , que Voltaire vante son grand art de commander , sa présence d'esprit , son sang froid , sa prudence , la sagesse de ses Conseils , la douceur de son Gouvernement , cela le regarde ; cela est digne de sa Lyre , comme Roi enfin il le peut , il le doit chanter. Mais comme soldat cet honneur m'appartient ; je puis sans sortir de mon sujet , peindre le Roi l'épée à la main , parcourant les Champs de Fontenoy , & exposant sa vie comme le dernier de nous : car , comme l'ont remarqué très-judicieusement l'an dernier Mrs. F*** & Compagnie dans leurs amours grivois , sans contredit une des plus jolies curiosités de la Foire S. Laurent , & où la Postérité pourra voir que je dis vrai ,

Quand LOUIS nous mène au feu

Il est soldat lui-même ,

Morbleu ,

Il est soldat lui-même.

Si à l'exemple de l'Académie Française nous ne voyons l'illustre nom de LOUIS commencer la liste de nos A-

H

cadé-

cadémiciens, que nous sommes bien dédommagés ! plus soldat qu'Académicien nous le voyons combattre à notre tête ; l'un vaut bien l'autre.

CHAPITRE VI.

Bataille de Fontenoy, que tout bon François n'ignore pas, mais rapportée ici en faveur de la Postérité, cela se doit en Historien exact.

LA veille de l'action à deux heures après-midi, le Roi fit à cheval le tour de son Armée pour examiner la position des troupes des Alliés ; & S.M. s'étant portée jusques aux Gardes les plus avancées, elle fut témoin d'une escarmouche entre les troupes legeres des deux Armées, où périrent beaucoup de braves camarades, qui, quoique morts dans le premier Acte de cette sanglante Tragédie, n'ont pas peu contribué à lui procurer un heureux dénouement, par le grand nombre d'ennemis de moins qu'ils nous ont laissé à combattre, car on peut dire à leur gloire qu'ils sont morts en fort bonne compagnie, chacun fut au moins escorté

té chez Pluton par trois ou quatre Anglois terrassés de sa façon.

Le Roi fut à peine de retour à son Quartier, qu'on apperçut en avant du Village de Fontenoy, le feu à quelques Maisons; le Maréchal de Saxe, autre soldat dont je puis parler, avoit ordonné de les brûler, pour signal, dès que les ennemis déboucheroient pour attaquer ce Village retranché.

Le Roi nous fit aussitôt prendre les armes, ce qui fut exécuté avec une diligence singulière, & Sa Majesté se rendit sur le champ à la tête du Camp. Que sa vûe nous inspira de courage, que sa noble fermeté nous donna d'espérance! J'ai recueilli les voix de toute l'Armée, il n'étoit pas un soldat qui ne s'estimât heureux de répandre son sang pour un si grand Roi, & je puis dire sans fanfaronnade, que quoiqu'ordinairement je ne manque pas de cœur, je m'en sentis alors au moins trois fois plus qu'à mon ordinaire.

Comme la plus grande partie des troupes des Alliés parut développée vers les quatre heures après midi, & qu'ils n'étoient pas à un quart de lieue de notre Armée, nous crûmes qu'ils avoient pris la résolution de hazarder le combat.

bat. Le Roi, en conséquence, demeura sur le champ de bataille jusqu'à la nuit, mais ce fut *gratis*. La partie fut remise au lendemain à notre grand regret.

Le Roi aussi matinal que nous, se trouva dès cinq heures du matin au champ de bataille, où nous avions passé toute la nuit sous les armes; & les ennemis commencèrent à faire un grand feu de canon, auquel notre artillerie répondit avec beaucoup de vivacité.

Nous étions disposés de façon qu'une Ligne d'Infanterie, s'appuyant derrière le Village de Fontenoy, s'étendoit jusques à celui de Ramecroix: cette Ligne étoit fortifiée par deux Redoutes, occupées chacune par un Bataillon, & soutenues par deux Lignes de Cavalerie, dont la droite étoit appuyée par une Ligne formant un Angle droit, composée du Corps des Dragons, dont j'avois l'honneur d'être, & continuée par une Brigade d'Infanterie jusqu'au Village d'Antoin, où étoit une autre Brigade. La gauche des deux mêmes Lignes de Cavalerie étoit également appuyée par deux Brigades d'Infanterie, qui se communiquoient au mont de Trinité, sur lequel on avoit placé de l'Infanterie & de la Cavalerie.

Per-

Pendant le feu de l'artillerie, qui dura quatre heures, les ennemis tenterent à deux reprises l'attaque du poste d'Antoin; mais la grande perte que leur fit essuyer notre canon, parut les avoir totalement rebuté; vers les onze heures du matin ils essayèrent celle du Poste de Fontenoy avec aussi peu de succès.

Les troupes legeres Françoises, qui battoient continuellement l'estrade dans le Bois, donnerent alors avis que les Ennemis faisoient filer une Colonne d'Infanterie Angloise, ce qui engagea le Roi à tirer des troupes du Mont de Trinité pour fortifier la gauche de la premiere Ligne, derriere laquelle la Maison du Roi fut rangée en bataille.

Enfin sur le midi, les Alliés ne laisserent plus douter de leur dessein, & celle de leurs Colonnes qui sembloit destinée à l'attaque d'Antoin, s'étant repliée en partie sur elle-même, ils fortifierent celle de leur centre, réunissant par-là toutes leurs forces, ils se développerent entre le Bois de Barri & le Village de Fontenoy, & présenterent une Ligne d'Infanterie extrêmement épaisse, soutenue de la Cavalerie, dont on ne vit que quelques Escadrons, qui, dès qu'ils s'avancerent, furent rompus.

Le feu prodigieux de l'Infanterie ennemie mit le désordre dans plusieurs Escadrons des troupes Françoises, qui cependant se reformerent; ces Escadrons ayant encore plié, le Roy, pour y remédier, fit mettre en mouvement sa Maison, & la fit suivre de l'Infanterie, qui dans la premiere disposition appuyoit la gauche, & de quelques pieces de canon pour contenir l'artillerie des ennemis dont le feu incommodoit beaucoup la Maison du Roi.

Cette nouvelle disposition ne tarda pas à produire l'effet que Sa Majesté s'en promettoit, & la Maison du Roi, à la faveur de laquelle notre Ligne d'Infanterie se reforma, fit de si grands efforts de valeur, que toute l'intrépidité & l'acharnement de l'Infanterie Angloise ne purent l'empêcher d'être enfoncée, & repoussée avec une perte considérable fort audelà du champ de bataille, de sorte qu'on peut dire de *ce Peuple de Héros* après un grand Poète:

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle,

Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle;

Que rien ne les sauroit ni vaincre ni lasser,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Pour

Pour lors le Roi fit reformer son Armée, que l'avantage même de la dernière charge avoit dérangée, & Sa Majesté ayant porté ses trois Lignes à six ou sept cens pas en avant du terrain que les Ennemis avoient occupé pendant le combat, elle parcourut tous les rangs, donnant à sa Maison ainsi qu'à quelques Brigades d'Infanterie & de Cavalerie, les justes éloges qu'elles méritoient.

L'on ne peut exprimer avec quelle ardeur Sa Majesté rallia Elle-même, & anima celles de ses troupes, que les premières charges des ennemis avoient ébranlées. Le sang froid & la fermeté que le Roy fit paroître dans les différens momens; la prudence & la justesse avec lesquelles il donna ses ordres, n'exciterent pas moins notre admiration, *de sorte que l'on peut dire que s'il est le plus expérimenté de nos chefs, il est aussi le plus brave de nos soldats.*

CHAPITRE VII.

Je visite le Champ de Bataille.

ON ne se bat pas toujours, il est bien permis de quitter le champ
H 4 de

de bataille quand il ne nous offre plus d'ennemis.

Le Combat cessa donc faute de combattans.

Je ne parlerai point d'une vingtaine de mille hommes demeurés sur le carreau, je tire le voile sur cette Scene sanglante, je n'aime pas ce qui attriste; point de pleurs.

Nous n'en voulons * point voir après de tels exploits,
Nos Camarades, morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vangée on n'a plus rien perdu.

Avant cependant que de quitter la plaine de Fontenoy, je dois au moins parler de mes exploits particuliers, & de ceux des illustres Membres de notre Académie, qui a fait des pertes irréparables.

Qu'on fache donc que j'eus ma bonne part comme un autre au succès de ce grand jour, & que j'ai vû moi de fort près

* Voltaire, Poëme de Fontenoy.

* Ce

* Ce corps audacieux,
Cette masse de feu, ces colonnes terribles,
Ces épais bataillons qui sembloient invincibles.

Hélas ! il n'est que trop vrai que je
les ai vûs, j'en puis donner pour preu-
ve évidente à quiconque en doutera,
une large cicatrice au front, qui ne
laisse pas que de me rendre l'air redou-
table & martial.

Que de braves Soldats sont tombés
à mes côtés, en combattant généreuse-
ment pour le meilleur & le plus grand
des Rois. Ce seroit ici l'endroit de fai-
re leur éloge, si je n'étois dans la ré-
solution de composer un Poëme où cha-
cun trouvera sa place ; en verité cette
Bataille-là mérite d'être chantée en vers,
c'est bien la moindre chose, j'en pro-
mets au Public au moins une centaine
de beaux & de bons sur ce grand su-
jet. En attendant reprenons le fil de
ma narration.

La bataille finie, c'est-à-dire les An-
glois & Hollandois nous ayant laissé le
champ libre, le Roi ordonna qu'on prît
un soin extrême généralement de tous
les blessés.

La retraite sonnée, étonné de me

H 5

trou-

* Voltaire, Poëme de Fontenoy.

trouver seul de toute notre Académie, je me rendis dans la plaine avec les Fraters de l'armée, à dessein de secourir quelques-uns de nos camarades, s'il en étoit encore tems ; le premier de ma connoissance que je rencontraï entre Fontenoy & la Forêt de Barri, où avoit été le fort de l'action, fut le valeureux Bourguignon qui perdoit son sang ; je venois-là tout à tems ; je bandai ses playes, qui n'étoient heureusement pas mortelles, & je vis bien qu'il en feroit quitte tout au plus pour une jambe ; à quatre pas de-là Champenois expiroit, je n'arrivai, que pour lui fermer les yeux.

En tournant vers le bois, j'aperçus le vaillant, le brave, le courageux, l'intrepide Picard couché sur un tas d'Anglois avec lesquels il se battoit encore à coups de poing, n'ayant plus de fabre ; je le dégageai avec bien de la peine de la foule ; furieux il me demanda des armes voulant à toute force, disoit-il, avant que de mourir, achever cinq à six Ennemis qui se débattaient autour de lui ; il ne ceda à mes remontrances que quand je lui eus dit que le Roi leur faisoit grace, & qu'il

qu'il vouloit même que l'on prit soin d'eux.

Picard à ces mots un peu radouci, se contenta seulement, quand je l'eus relevé, de leur donner cinq à six coups de pieds dans le ventre, qui, grace à sa foiblesse extrême, ne leur firent aucun mal, & je le portai au prochain chariot après avoir étanché son sang de mon mieux, j'y fis aussi conduire Bourguignon, avec le Normand & le Breton que je trouvai à quelques pas de là, de sorte que ce bienheureux chariot portoit toute l'Académie, excepté moi, qui, moyennant un large emplâtre sur le front, me trouvois en état d'aller & de venir, comme si de rien n'étoit; on mit encore sur la même voiture trois Anglois, un Hollandois & un Autrichien, qui juroient comme des démons.

On les conduisit tous à l'Hôpital de Lille, je les suivis quelque tems tenant Picard par la main & l'encourageant à prendre patience; quand je les quittai auprès de la petite Chapelle de Notre-Dame des Bois, la conversation commençoit à s'échauffer avec les Anglois; vrai-semblablement il se fera dit de belles choses de part & d'autre.

H 6

CHA.

CHAPITRE VIII.

Retour à Tournay; la Ville se rend.

Nous n'avions quitté un Siege que pour aller gagner une bataille, ainsi, la victoire remportée nous retournâmes au Siege, c'étoit le jeu, & nous avions beau jeu. Nos camarades n'avoient pas perdu leur tems; à notre arrivée on acheva le logement du chemin couvert, & les batteries établies à la droite, ayant produit tout l'effet qu'on en attendoit, la force du demi bastion droit de l'ouvrage à corne, de même que celle de la demi lune fut ruinée, malgré la prodigieuse quantité de grenades que les ennemis ne cessèrent de jeter.

Dès le lendemain de notre arrivée, le petit Blanchard, à qui j'avois promis l'honneur de ma protection, ne manqua pas de venir me complimenter sur la bataille que nous venions de gagner à Fontenoy, je lui en fis un détail circonstancié, qu'il interrompoit de tems en tems pour me dire que cette bataille-là étoit une bonne affaire pour nous, qu'elle

qu'elle avanceroit fort le Siege de Tournay, „ & grace à votre valeur, ajoutoit-il en soupirant, oùi, je reverrai bien-tôt ma chere Marianne. ”

Il alloit régulièrement trois fois le jour examiner les ouvrages, il s'informoit avec une exactitude étonnante des nouvelles attaques qu'on devoit faire, comme si toute notre armée n'eût été campée là que pour lui, il l'approuvoit ou la condamnoit dans toutes ses opérations selon qu'elle agissoit selon ses vûes; on le voyoit d'un air actif, empressé, comme quelqu'un qui a beaucoup d'affaires, passer de nos tentes au camp du Roi, du camp du Roi sous nos tentes, nous rapporter mille nouvelles, & autant de nouveaux projets qui tendoient tous à la prochaine prise de Tournay.

Ce jeune homme porta le zele si loin, que suivant de trop près les seize Compagnies de Grenadiers qui donnerent l'assaut à l'ouvrage à corne, il faillit y perdre la vie; enfin le Siege fut poussé avec tant de vivacité que la Ville fut emportée, & nos Troupes y firent leur entrée triomphante.

On pense bien que le pauvre Blanchard n'entra pas des derniers, il me
sui-

suivoit des yeux marchant à quelques pas de nous d'un air fier & content, semblable à un Vainqueur qui prend possession d'une Place qui lui a coûté des travaux infinis ; en passant les Portes il contemploit d'un œil satisfait, ces orgueilleuses fortifications qui s'étoient opposées si long-tems à son bonheur, démolies & ruinées.

Etre à Tournay n'étoit pas tout, quoique ce fût déjà quelque chose, même beaucoup, Madame Rocher étoit une femme entiere, hautaine, une bonne Marchande, Partisane de l'intérêt, & indignée sans doute de l'action du pere de Blanchard, quoique le pauvre petit n'y eût aucune part, nous sommes dans un siècle où l'innocent paye souvent pour le coupable ; Blanchard brouillé avec Mr. son pere, qui au fond ne demandoit pas mieux que de faire le difficile pour entretenir une petite querelle qui le défaisoit d'un enfant sans bourse délier, Blanchard, dis-je, fit bientôt réflexion que sa situation n'en alloit peut-être pas être plus heureuse, sa mélancolie le reprit, & ce fut encore moi qu'il honora de sa confiance.

Il auroit bien voulu que le Roi eût fait entrer dans la Capitulation de la Ville,

Ville, qu'on cederoit de plus, Marianne Rocher à Claude Blanchard, & en vérité il le méritoit; mais le moyen, & qui sommes-nous pour intéresser à nos petites fortunes les Têtes couronnées?

Ce n'est pas que je ne fois très-persuadé que le Roy, aussi bon qu'il est, n'eût fait quelque chose pour cet infortuné, & qu'il n'auroit pas dédaigné de concourir au bonheur du moindre de ses Sujets; comment ne le pas croire quand il traite si bien ses Ennemis? mais encore falloit-il qu'il fût la situation de Blanchard, & qui la lui auroit appris? quoi-qu'Officier il y a encore du chemin entre moi & ceux qui ont l'honneur de l'entretenir.

Je fus donc l'unique Protecteur de mon infortuné compatriote & toute son espérance; aussi ne me quitta-t-il point, il me pria même de l'accompagner chez Madame Rocher, & de vouloir bien lui servir de pere, puisque le sien avoit été assez cruel pour l'abandonner; je suis assez bon diable; émû de compassion, à cette priere, je l'assurai de nouveau dans les termes les plus consolans qu'il pouvoit compter sur moi.

Il n'étoit plus question que de trouver
cette

cette Tante , si diableſſe , ſi redoutable , & dont nous n'avions pas l'adreſſe ; Tournay eſt grand , & les momens étoient précieux ; enfin après bien des courſes inutiles , & avoir été vingt fois de la Porte *S. Martin* à la Porte *Morel* , & de la Porte *des ſept Fontaines* à celle de *Valenciennes* , j'imaginai qu'à l'Auberge où deſcend ordinairement la Voiture publique de Lille , & où la Tante avoit ſans doute mis pied à terre , on pouvoit nous en donner quelques nouvelles ; en effet un petit marmiton qui l'avoit conduite à la rue de *Cologne* , proche la grande Place , s'offrit de nous y mener.

CHAPITRE IX.

Conclusion de cette hiſtoire.

A Rrivés à l'endroit déſigné , d'abord , de la rue , nous entendîmes la ſymphonie dans la maiſon avec beaucoup de tapage ; nous entrons , quantité de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe , en livrées & en bouquet, alloient & venoient dans la cour d'un air empreſſé , on danſoit à côté dans
une

une vaste Sale ; tout cela sentoit terriblement la nôce, je n'osois le dire à Blanchard qui s'en apperçut tout aussi-bien que moi, je le vis par quelques larmes qui lui échaperent, & qu'il effuya aussi-tôt.

Je n'osois interroger personne, tant je craignois d'apprendre une nouvelle fâcheuse, Blanchard ayant la même frayeur, marchoit sans mot dire vers la Sale d'assemblée.

La premiere personne que nous aperçumes fut Marianne qui dançoit ; son air triste, abbatu, son habit magnifique, sa Couronne, enfin, tout annonça à l'infortuné Blanchard qu'il étoit arrivé trop tard ; la voilà, me dit-il, comme si j'eusse dû la connoître sans l'avoir jamais vûe, & la distinguer au milieu de deux cens personnes ; la voilà, c'en est fait, partons ; il n'en eut pas la force, & se laissa aller dans un fauteuil que le hazard fit trouver près de nous.

Ce sont là de ces coups terribles, capables d'abattre d'abord les plus grands cœurs ; mais on en revient cependant ; où meurt l'espérance commence la tranquillité. Un mal sans remede guerit souvent de lui-même.

Le

Le dépit suivit les larmes, Blanchard accusa Marianne de peu de fermeté, douta de la sincérité de son amour, & affectant une sécurité parfaite, il attendoit que ses yeux fussent essuyés pour aller braver l'ingrate.

L'habit que je portois me fit bien-tôt distinguer; un Officier François étoit à respecter, aussi me respecta-t-on; la jeune mariée vint me prier à danser sans appercevoir son amant infortuné, à cause de la foule qui étoit en cet endroit; j'ai la jambe fine, excellente, je me distinguai & méritai l'attention de toute l'assemblée; les grands hommes excellent dans les plus petites choses, on les reconnoit par-tout.

Je pris ensuite la Tante à qui je fis sauter très-joliment un Cotillon nouveau, & la priai de ne pas oublier mon ami qui dansoit parfaitement, elle fut donc faire la reverence à Blanchard, qui, d'un pas ferme & assuré, marcha intrépidement vers le milieu de la Sale; il croyoit jouer au mieux l'homme indifférent, tranquille & maître de lui-même, mais en vérité un coquin qui vient de faire un mauvais coup n'a pas l'air plus embarrassé que notre ami l'avoit; à ses regards farouches, égarés,
il

il dut au moins passer pour fou dans la moitié de l'assemblée.

Je ne lui donnois pas tellement mon attention que je ne fusse aussi occupé de la figure que feroit Marianne au moment de la reconnoissance qui approchoit; la belle étoit sur les genoux d'un petit homme d'environ 45. ans, d'une figure burlesque, épais dans sa taille, grand rieur, & que je reconnus pour le nouveau marié aux petites privautés qu'il prenoit avec l'aimable Rocher, qui le souffroit sans lui en témoigner la moindre satisfaction, en baissant modestement les yeux.

En vérité, la pauvre enfant me faisoit pitié, elle n'apperçut pas plutôt Blanchard, qu'elle en eut tout d'un coup un fremissement qui fit croire au bon homme Drouillet son époux qu'elle se trouvoit mal, des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir s'échaperent de ses yeux malgré elle, Blanchard dansant toujours d'un air fier jouissoit de son triomphe, & par des regards tantôt tendres, tantôt dédaigneux, peignoit ce qui se passoit au fond de son cœur.

La timide Marianne ne peut soutenir plus long-tems une scène de cette nature, elle se trouve mal tout de bon; chacun

chacun s'empresse autour d'elle , la Tante accourt , la danse cesse , & nous nous trouvons Blanchard & moi seuls au milieu de la Sale. Je le fis jouir un moment du désespoir de Marianne à qui il prodiguoit les noms d'ingrate & d'infidelle.

Enfin m'appercevant qu'il commençoit à s'attendrir , jugeant le mal sans remede , je l'arrachai d'un lieu si fatal à sa tranquillité ; & ce fut dans le Cabaret voisin que je l'enlevai entierement à l'Amour pour en faire présent à Mars. Là je lui fis voir l'inutilité de ses soupirs , en lui peignant Marianne comme une Ville qui vient de se rendre par capitulation.

Il m'objecta que n'étant mariée que du jour , le mariage n'étoit pas consommé , & qu'on pouvoit encore le rompre ; les hommes sont bâtis de façon qu'ils esperent même contre toute espérance ; je lui répondis que la cérémonie qui restoit à faire étant fort courte & n'ayant pas besoin de témoins , il pouvoit se tromper , que quand on avoit cédé la Ville , la Citadelle ne tenoit pas long-tems & suivoit bien-tôt le destin de la Place ; de quels secours en effet peuvent être ses remparts contre un
vain-

vainqueur à qui l'on a déjà abandonné tant de terrain, & qui, l'attaquant les armes à la main, enfonce les barrières que l'on lui oppose ? Il faut bien capituler, ceder, poser enfin les armes, lever les herbes, baisser les ponts, & ouvrir les portes au vainqueur, c'est l'ordre & le droit de la guerre.

Blanchard étoit trop raisonnable pour ne pas se rendre à mes remontrances, il jura d'oublier l'infidelle, & de sacrifier avec nous ses jours au service de sa Patrie, enfin tout en buvant pour dissiper son chagrin, il but à la santé du Roi & arbora la cocarde, jurant de faire tomber sa colère & son indignation sur les Anglois.

Quoique je fusse bien persuadé que la pauvre Marianne avoit été forcée par son impérieuse Tante, d'épouser Drouillet, je ne laissai pas que de la peindre à Blanchard comme une petite ingrate, une volage, une parjure ; enfin je mis toute mon éloquence en usage pour persuader à notre nouveau camarade qu'il devoit haïr la fille du monde qui m'avoit paru la plus aimable & la moins coupable ; c'étoit-là je le crois le parti le plus sage.

Il me promit d'abord tout ce que
je

je voulus, & bien-tôt il alla plus loin; avant que de quitter Tournay, il vouloit, disoit-il, reprocher en face son inconstance à la perfide, l'accabler de reproches, d'injures, la braver & partir.

Moi qui ne suis point la dupe du cœur de l'homme, & qui connois à merveille tous ses détours, je vis bien que cet excès d'indifférence & de haine étoit un reste d'amour; mais comme il ne pouvoit plus avoir d'objet sérieux, je ne m'amufai pas davantage à le combattre.

Je n'eûs pas même été fâché que le Seigneur Drouillet en eût eu pour son compte, pour lui apprendre à vouloir épouser une fille malgré elle; & entre nous à en juger par les apparences, je croi qu'il ne tarda pas à être de la Confrairie.

Quoique Blanchard ne m'ait rien voulu dire, car il est discret, je ne fais que penser de certain rendez-vous nocturne qu'on se donna pour cause d'explication; en donne-t-on jamais d'autres? Quoiqu'il en soit, je n'entre point dans les affaires de mon prochain, j'en ai assez des miennes: je dirai seulement, que Blanchard ayant perdu l'envie de se

se venger de Marianne, s'est apparemment vengé du sieur Drouillet, & que Marianne, comme partie intéressée, se fera prêtée à l'amiable à la vengeance commune.

Cela s'exécuta pendant les premiers jours de la huitaine de la suspension d'armes qu'avoit demandée, comme on le fait, la Citadelle de Tournay.

Sur la fin de cette treve, je fus envoyé à Lille pour visiter les blessés de notre Compagnie, & voir s'il s'en trouveroit dans peu quelques-uns en état de reprendre le Harnois; je mis Blanchard de ce voyage, & nous partîmes ensemble.

C H A P I T R E X.

L'Hôpital de Lille, après la Bataille.

A Rrivés à Lille, nous nous rendîmes à l'Hôpital Général, & la première personne de connoissance que j'apperçus, fut Picard, qui se promenoit en robe de chambre; notez que quoique le Roi eût ordonné qu'on traitât nos Ennemis tout comme nous, les nôtres cependant avoient les robes de cham-

chambres par préférence, car il en eût diablement falu pour tout le monde.

Je courus auffi-tôt à mon ami pour l'embrasser & le feliciter fur fa convalefcence ; flaté de ma vifite, de mes attentions, il m'en témoigna fa reconnoiffance ; je lui présentai enfuite le jeune Blanchard à qui il fit amitié, nous fimes tous enfemble le tour de la grande Sale, en parlant de la journée de Fontenoy, & des funeftes fuites de la guerre.

C'étoit un autre champ de bataille que cet Hôpital-là, où la mort triomphoit, & promenoit encore fes fureurs ; fes Lieutenants Généraux, fes Maréchaux de Camps étoient des Médecins, des Chirurgiens, qui, incapables de crainte, donnoient leurs ordres en Souverains ; leurs Soldats, des Fraters, qui, le fer en main & d'un front intrépide, couroient de lit en lit ; le fang coule, tout ce trifte lieu retentit de mille cris affreux ; la mort fuit les Barbares, leur applaudit, & l'on jette fur fes pas, au lieu de fleurs, des bras, des jambes & des cadavres fanglans, Anglois, François, tout eft confondu ; les plus braves, qui, dans Fontenoy, ont vendu cher la plus legere bleffure,

re,

re, se voyent taillés en pieces sans défense.

Nous avançons en détournant les yeux pour ne point voir un si triste spectacle, mais, ô prodige étonnant! arrêtés par la foule au cinquieme pillier nous voyons un Anglois, qui, sur son séant, refuse de donner sa jambe à un Chirurgien François, disant qu'il étoit bien assez honteux pour lui d'avoir laissé un bras à Fontenoy, sans laisser encore une jambe à Lille, sans compter le désespoir de se la voir couper par un François, sans pouvoir lui rendre la pareille.

Ce brave Soldat aimoit mieux mourir, ou demandoit son sabre pour se faire lui-même l'opération, mais le Chirurgien, qui, quoique familier avec la mort, n'aimoit que celle de son prochain, peu accoutumé à se battre à armes égales, défendit bien qu'on en donnât au malade, qui, tout Anglois qu'il étoit, fut obligé de céder aux ordres de la Faculté Française, & forcé de présenter sa jambe; il la tint lui-même sans être liée, & la vit couper avec une grandeur d'ame héroïque.

Enfin nous arrivâmes au lit de Picard, où nous trouvâmes couchés tant

au chevet qu'aux pieds Bourguignon , le Normand & le Breton , qui commençoient heureusement tous à être convalescens ; avec quelle joie ne me revirent-ils pas ? Je donnai à leur courage les éloges qu'il méritoit.

On parla fort de la bataille , de notre victoire , du désespoir des Ennemis , du siège de Tournay , & l'on en vint ensuite à l'Académie , on plaignit le sort du pauvre Champenois qui avoit été immolé à la gloire ; on proposa de lui donner un digne successeur , je présentai le jeune Blanchart qui m'accompagnait , dont je dis tout le bien imaginable ; chacun lui jeta un coup d'œil favorable , & je convoquai une assemblée générale.

Tous les Membres étant présens , l'Académie se tint devant le lit des malades au neuvième pillier du grand Hôpital , Bourguignon & le Breton se levèrent , le seul Normand demeura couché ; on approcha un petit banc , un placet de paille & une chaise percée sur laquelle Bourguignon , qui avoit pris médecine ce jour-là , eut droit de se mettre , ce qui faisoit une espèce de demi cercle.

J'étois au centre sur le banc & en face

face du lit. Blanchart jeune Candidat étoit à ma gauche d'un air timide & modeste, Picard à ma droite, & le Breton sur le placet appuyé sur les pieds du lit; notez que nos Académiciens convalescens en robes de chambres & en bonnets de nuit, donnoient un air sans façon, & cependant respectable à notre assemblée.

Quand chacun eut pris séance, Picard sans se découvrir, car je l'en priaï, nous harangua & nous prononça peut-être le discours le plus pathétique qu'il ait fait de sa vie, quoique sans préparation; comme il n'en avoit pas de copie, je ne peux pas ici en faire part à mes Lecteurs, qui perdent assurément un morceau d'Eloquence rare, & que la postérité n'eût pas dédaigné; mais il faudroit écrire tout ce qui sort de la bouche des grands hommes, & cela n'est pas possible.

Toute l'Assemblée applaudit, & cette Assemblée-là étoit vraiment distinguée; car il s'étoit ramassé autour de nous pour nous entendre un triple rang de François, d'Anglois, d'Hollandois, d'Autrichiens, d'Hanovriens, d'Insurgens, d'Hessois, de Tolpachs, de Pandoures & de Molachs, qui, tous con-

fondus pêle-mêle, la bouche béante & suspendus sur la pointe de leurs pieds, prétoient une attention des plus favorables.

Quand Picard eut fini de parler, je me levai, je fis l'oraison funebre de très-brave & très-lettré Champenois, Dragon du Régiment de *** né & natif de Reims, en son vivant fils de très-digne champion, Balouard ancien Procureur Fiscal d'Ally, mais pourquoi encore ici *infandum renovare dolorem*? Passons à son successeur dont je n'eus pas plutôt fait l'éloge, qu'il se leva pour remercier l'Académie de l'honneur qu'on lui faisoit, & prêta serment de fidélité entre mes mains.

Ici nous fûmes interrompus par les Médecins qui faisoient leur ronde, & qui vinrent nous tâter le poulx à tous; comme j'étois en rang avec les autres, un de ces Messieurs me prit la main en passant, me croyant du nombre des infirmes, il me trouva une fièvre de cheval, & d'un air grave ordonne une saignée & des remèdes.

Il sembloit encore en me quittant, tant ce Docteur m'examinait de la tête aux pieds avec attention, qu'il regrettoit de me laisser mes quatre membres;
sans

fans le soin que je pris de les agiter de façon à lui faire voir qu'ils étoient bien portans , que fait-on si par Ordonnance de la Faculté un Chirurgien officieux ne me fût pas venu prier de me défaire d'un bras ou d'une jambe ?

Le noir Escadron passé, me trouvant fort bon appétit & en parfaite santé , j'envoyai la saignée au diable , & gardai mon sang pour le répandre au service du Roi , en cas de besoin.

J'appris un moment après que le même Médecin , qui avoit apparemment déjeuné , venoit à quelques lits plus bas de trouver aussi de la fièvre à un Anglois mort depuis environ une heure , & qu'il lui avoit ordonné de même une saignée , l'émetique , & des remèdes.

Enfin , remis à nos Places , je lus à l'assemblée un Poème tout des plus beaux que j'avois reçu de Paris , au sujet de la bataille de Fontenoy , il étoit d'un Poète célèbre & connu ; la foule s'augmente autour de nous , & chacun prête une attention favorable ; les Anglois seuls ne paroissent pas contents ; à ce vers qui les regardoit , & que je prononçai avec enthousiasme ,

Plus farouches que nous, & moins vaillans
peut-être.

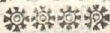
je reçus un coup de poing par derriere
qui faillit me renverser ; je ne laissai
pas que de continuer, & la piece finie,
tous nos François applaudirent par des
battemens de mains redoublés, tandis
que nos Ennemis se regardant, en
branlant la tête, sembloient encore di-
re trop en avouant que cela étoit joli ;
qu'est-ce que c'est que de ne pas sentir
le prix des choses ?

Pour moi, je ne pus mieux faire con-
noître le cas que je faisois de ce Poë-
me qu'en convenant que je l'avois trou-
vé si beau, que, pressé par le tems,
j'en avois pris plusieurs vers inimitables
pour en faire l'ornement d'un Poëme
que j'avois aussi fait à la hâte sur la
bataille de Fontenoy & à la gloire de
nos Héros subalternes.

On pense bien que chacun me pria
aussi-tôt de lire cette Piece, je ne me
fis pas prier ; je la lus donc, & per-
suadé que mes Lecteurs ne seront peut-
être pas fâchés de l'avoir, je vai l'in-
scrire ici. Mais comme à l'exemple du
Geai

Geai je ne veux pas me parer des plumes du Paon, j'avertis que j'ai fait écrire en caractères italiques avec une scrupuleuse exactitude tout ce qui n'est pas de moi dans ce Poëme; si tous les Auteurs avoient la même bonne foi, que de caractères Italiques dans nos Ouvrages modernes?

Pour les notes qu'on trouvera au bas de chaque page, c'est pour la commodité du Lecteur, & épargner la peine d'en faire d'inutiles & de fausses dans deux ou trois siècles d'ici aux Editeurs curieux de multiplier les volumes sans nécessité; d'ailleurs elles deviennent à la mode.



CHAPITRE XI.

La Bataille de Fontenoy.

P O È M E.

QUoi! marchant sur les pas du fameux
satyrique,

(1) Voltaire entonnera la Trompette bé-
roïque,

Chantera de l'Escout *les bords ensanglantés,*

Les farouches Anglois fuyans épouvantés;

Et nous quand notre Roi renverse des mu-
railles,

Quand vainqueur à nos yeux, il gagne des
batailles,

Lorsque son digne fils méprisant le trépas

Nous conduit, nous anime, & suit par tout
nos pas,

Admirateurs, témoins de leur noble *vail-*
lance,

Pourrions-nous bien garder *un indigne silence?*

Aux champs de Fontenoy, volez, accourez
tous,

Camarades, Soldats! je ne chante que *vous.*

Combien sont descendus sur *l'inférieure rive?*

(2) Lionnois rappelant *son ame fugitive,*
Blessé

(1) Poète fameux du regne de Louis XV.
d'heureuse mémoire; il s'appelle aussi Arouet,
& fait de très belles Tragédies.

(2) Lionnois étoit de Lion.

Blessé devant Tournay sent croître sa valeur,
Et volant à l'Anglois veut mourir son vain-
queur.

(3) S. Pierre, Limoufin, le Breton, (4) l'Es-
pérance,

La Rose, Jolicœur, la Tulippe, la France,
Pezenas qui perdit un œil devant Menin,
Bourguignon, Francœur, moi, tous nos Hé-
ros enfin

Dans l'ombre de la nuit, & celle du silence
Demandons que l'Aurore & le péril commence:
Le signal est donné par dix mille tambours.
Des nôtres repoussés, nous volons au se-
cours,

C'est de tous les côtés un carnage du (5)
diable,

Et Fontenoy devient un enfer effroiable;
Chefs, Officiers, Soldats l'un sur l'autre en-
tassés

Sous le fer expirans par le plomb renversés
Appellent des vengeurs, comptent pour rien
la vie,

Glorieux

(3) S. Pierre, de Chaumont en Bassigny,
Paroisse S. Jean; il eut le secret d'enrôler son
pere & son oncle avant que de partir pour
en tirer de l'argent.

(4) Ce l'Espérance-là, est le quatrième du
même nom, de la même Ville, de la même
Famille qui a servi dans la même guerre, dans
le même Régiment, & qui s'est très-bien battu
de même que tous ses Parens. Dieu veuille qu'il
ne meure pas de même.

(5) C'est comme qui diroit de démon, de
possédé.

Glorieux de verser leur sang pour la patrie.
Le foudre part, ah Ciel ! quel horrible fracas !
Que de pieds, que de bras, que de têtes à
bas ;

Le Régiment du Roi, celui de la Couronne,
Que le trépas poursuit, que la flâme environne,
Perdent mille Héros, autant de demi-Dieux,
Devant tout à leur bras, & rien à leurs ayeux.
Tu meurs brave (6) Bertrand ! digne du nom
d'Alcide,

C'en est fait de tes jours, une bale homicide
Vient au milieu de nous te couper le filet ;
Alexandre eût péri d'un seul coup de mous-
quet,

On meurt par droit Canon à la guerre à tout
âge,

Contre un coup de fusil, à quoi sert le cou-
rage ?

L'intrépide (7) Dubois, natif de S. Quentin,
Et la (8) Brie & son frere ont trouvé là leur
fin :

Henry,

(6) Bertrand fils d'un gros Marchand d'eau-
de-vie de Cognac, fût peut-être bien devenu
un grand homme, s'il ne fût pas mort.

(7) Dubois de la Rochelle fût sans doute
encore revenu de cette bataille, sans un coup
de canon qui lui emporta la tête ; il laisse une
assez jolie femme Vivandiere, si le Roi force
ses ennemis à la Paix, Fanchon, c'est le nom
de la veuve, pourra bien épouser cet Hyver
Jolicœur, en seconde nœces ; nous en aver-
tirons le Public.

(8) La Brie, de Brie Comte Robert ; des-
cendoit en droite ligne de Roberlade Petit,

Henry, Dumont, (9) Beauchamp *roulent sur la poussière,*

(A) Bel-humeur emporté, par son humeur guerrière

Voit leur malheur, accourt, & le fabre à la main

Renverse quatre Anglois qu'il trouve en son chemin ;

Il tombe enfin - lui-même en se mettant en garde

Et perd le doux espoir d'avoir la hallebarde ;

*Rangs, Titres, Dignités, dont on est si jaloux,
La mort dans nos tombeaux vous dévore avec nous.*

Qui ne trembleroit pas dans ce péril extrême?
Et

sous-petit cousin des cousins issus de germains en ligne collatérale, des anciens Cochers des Comtes de Brie; son petit frere qui étudie à Troyes en Champagne, se distingue en cinquième, se rend redoutable parmi ses camarades, & fait déjà, dit-on, le coup de poing à merveille.

(9) Trois très-honnêtes garçons Marchands de la rue S. Denis, qui avoient du cœur comme quatre.

(A) Jacques Balouar, sur-nommé Bel-humeur, de Limoges, fils d'un maître Tailleur de Pierre; il fut sur-nommé Bel-humeur, à cause de son air jovial, qu'il ne quitta pas même à la mort, comme il expiroit, il dit à un de ses camarades, qu'il étoit charmé de mourir, pour voir quelle chienne de figure faisoient les Anglois qu'on venoit d'envoyer à l'autre monde.

Et la vie après tout mérite bien qu'on l'aime.
Gardiens de Paris, que j'e plains votre sort.

Hélas ! vous ne pouvez vous garder de la mort;
Vos intrépides Chefs, plus Soldats que vous-
mêmes,

Succombent à vos yeux chargés d'honneurs
suprêmes;

Vous tombez tous, comme eux, frappés des
mêmes coups !

Mais que vois-je ? arrêtez, vengez-les, ven-
gez-nous,

*Vous qui gardez mon Roi, vous qui gardez
la France,*

*Vous Peuple de Héros dont la foule s'avance,
Le voici ce moment de fixer les destins ;*

LOUIS, son Fils, l'Etat, l'Europe est en
vos mains ;

*Maison du Roi, marchez, assurez la victoire
De nos Héros, Soldats, l'éclat, l'appui la gloire,
Renversez ces Anglois, écrasez sous vos coups
Ces Combattans si fiers, & si dignes de vous.
Secondez leur valeur, brave Gendarmerie,
Vengeurs de votre Roi, l'espérance de la Patrie ;
Plus vite que l'éclair, & bravant le Canon,
Je vois voler au feu ce brillant Escadron,
L'honneur de nos Guerriers, fameux par cent
batailles,*

Tel qu'il marchoit jadis dans les Champs de
Marfaillies,

Intrépide le (B) Clerc ! d'un coup de pistolet,
Vous

(B) Le Clerc, ayant été Clerc de Procureur
furnuméraire dans la meilleure boutique du
Palais, en prit le furnom, & s'appelle Claude-
André-Policarpe-Eustache-Antoine-Mames Ale-

Vous défarmez votre homme, il tombe, c'en
est fait,
Soudain pour le venger un autre se présente,
Les yeux brillans de rage & la bouche écu-
mante,
Son Courfier indompté s'échape de ses rangs,
Il s'élance sur vous, vous lui percez les flancs,
Le cheval, son Heros immolés à la gloire
Vous cedent en tombant une entiere victoire.
Est-ce vous que je vois, illustre (C) Chamberi!
Généreux Citoyen, bon Dragon, bon ami,
Vous qu'on vit sur le Mein, Soldat & Capitaine
D'ennemis furieux sabrer une vingtaine,
Quelle ardeur vous emporte au milieu des An-
glois,
Quel spectacle effrayant, oüi je vous reconnois,
C'est vous, c'est vous en vain, la poussiere
vous cache,
Des ombres de l'oubli la valeur vous arrache,
Dieux! j'en fremis d'horreur, (D) Francœur
pâle & mourant

Par

xandre le Clerc, fils d'Etienne-Sebastien-Nico-
las-Jérôme-Blaise-Michel-Alexandre, & de Mar-
go-Fanchonnette-Agnès-Guillemette-Louison
des Lauriers. Le jeune le Clerc, dont il est ici
question, est de Caën; il a tué en sa part trois
hommes & quatre chevaux, sans compter les
blessés. S'il en a tué ou blessé davantage, nous
le mettrons en marge dans la premiere édition.

(C) Ce Chamberi-là n'est pas de Chamberi,
mais comme le pere de Chamberi étoit lui de
Chamberi, le fils de Chamberi a pris le nom
de Chamberi que portoit son pere Chamberi.

(D) Francœur étoit Franc-maçon, il venoit
d'être fait chef de Loge, & recevoit pour la pie-

Par son cheval fougueux traîné de rang en rang
De son glorieux front, bat, fillonne la Terre,
Vous nous le payerez cher trop hautaine An-
gleterre !

C'en est fait, vous pliez; les courageux
Graffins (E)

Rompent vos Escadrons & fixent nos destins;
Déjà des vieux Guerriers le grand cœur les
anime,

Du Roi victorieux ils emportent l'estime,
Fils de la liberté la valeur les conduit,
Ils volent au combat, la victoire les suit.
O Mars! qui l'auroit crû qu'une troupe nou-
velle

Fit voir à son berceau tant d'ardeur, tant de
zele,

Tous enfans des plaisirs, élevés dans Paris,
Au milieu des Caffés, & des Jeux & des Ris,
Ils partent, les voilà, Régiment intrépide;
*Que les François sont grands quand leur Maître
les guide!*

LOUIS les animoit, l'Anglois est abatu,
Et la ferocité le cede à la vertu.

*Comment cet jeunes gens, doux, enjoués,
aimables,*

*Sont-ils dans les Combats des Lions indompta-
bles?*

Quel assemblage heureux, de grace, de valeur!
L'au-

ce de vingt-quatre sols en faveur des Curieux in-
digens; c'est une perte pour les aspirans, com-
me ce n'étoit pas cher, j'allois me faire rece-
voir à credit.

(E) Cela s'entend tout seul, les Graffins
sont assez connus.

L'auroit-on pû penser , jeune & brave la (F)
Fleur !

Que fait pour les amours , dans ta vingtième
année ,

Antoin eût vû si-tôt finir ta destinée ?

*Que nos Lauriers sanglans doivent coûter de
pleurs !*

Que deviendra Rosette en proie à ses malheurs ?
D'un Guerrier tel que toi veuve avant l'hy-
menée ,

A faire un autre choix la voilà condamnée ;

Tu meurs , cher (G) Leonard ! mais deux pe-
tits marmots

Héritiers de ton nom deviendront des Heros ,
C'est des braves François la plus chere espé-
rance ,

Ils feront comme toi Protecteurs de la France ,
Ces jeunes mirmidons portent déjà tes traits ,
Ils te remplaceront , tu peux mourir en paix
Puif-

(F) Fils naturel , mais légitimé , d'un fa-
meux Fleuriste de Provins , il hérita à la mort
de son pere de près de deux mille pieds de Ro-
siers qui rapportoient au moins chacun une li-
vre de conserve de Roses ; mais la succession
mangée en six mois , le jeune la Fleur embras-
sa le parti des armes en 1740. il a fait avec
honneur les Campagnes de Boheme.

(G) Leonard avoit été Comédien de Campa-
gne , il venoit débiter à Paris à l'Opera Comi-
que , quand il fut enrôlé à Charenton par deux
Suisses ; l'Opera Comique alloit contribuer pour
le ravoir , mais ce spectacle vient , dit-on , de
mourir aussi par Arrêt du Conseil. *Requiescat
in pace* , quel dommage !

Puisque tu meurs , pleuré du Prince *le plus tendre* ,

Il honore de pleurs le sang qu'il fait répandre.

Que de l'Elbe à la Seine on entende en tous lieux ,

Le plus cheri des Rois , est le plus glorieux.

Par Mrs. DE VOLTAIRE & PARISIEN.

CHAPITRE XII.

Suite du précédent.

Quand j'eus fait la lecture de ce Poème divin , je reçus les applaudissemens que je méritois , de toute l'assemblée ; chacun fit ses remarques judicieuses , & convint de bonne foi , en me rendant justice , que j'étois un homme incomparable ; je reçus modestement cet éloge , qui m'étoit dû à juste titre , & demandai à mes camarades si leur zele pour la Patrie s'étoit borné à se bien battre ? Picard répondit aussi-tôt , que quoiqu'estropié il avoit la tête bonne , & qu'il n'avoit garde de laisser échaper une si belle occasion de signaler son zele Académique ; en même-tems il nous récita de mémoire des vers sur la bataille de Fontenoy , mais ils étoient alors

alors encore imparfaits ; ceux qu'on va lire font au moins la cinquième Edition , revûe , corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur. Nous donnons tout de suite au Public ce que nous avons de mieux ; les Editions précédentes n'ont été que Manuscrites ; nous ne voulons être achetés qu'une fois , & Dieu veuille encore que nous le soyons.



VERS



V E R S

SUR LA BATAILLE

DE FONTENOY.

QUOI ! je serai silencieux
 Comme une huitre dans son écaille
 Lorsque la fameuse Bataille
 Met en train jusqu'aux vielleux ,
 Et que chacun rime ou rimaille !
 Ai-je donc peur qu'on ne me raille
 D'oser faire une strophe ou deux
 Après ce Chantre si fameux
 Qui célèbre depuis Noailles
 Jusqu'au moindre petit morveux ,
 Portant talon rouge à Versailles ?
 Sans parler la langue des Dieux ,
 Et faire de ces Vers pompeux
 Qu'en écoutant souvent on bâille ,
 Ne puis-je au moins, vaille que vaille ,
 Célébrer mon R O I glorieux ?
 Souvent le cœur ingénieux
 Vaut bien un esprit qui travaille.
 Le Rossignol mélodieux
 N'empêche pas qu'en mêmes lieux ,
 Un peuple d'oiseaux ne piaille ,
 Et l'on entend jusqu'à la caille
 Chanter l'amour , chanter ses feux.

Le

Le transport vif, tumultueux,
Et le *vivat* de la canaille,
Sont plus expressifs, valent mieux
Que le style fastidieux
D'un Orateur pédant qui braille;
Je puis donc crier avec eux
Vive LOUIS victorieux!
Qui dès qu'il entend qu'on tire,
Et que l'Anglois présomptueux
S'avance & contre nous feraille,
De Tournay quittant la muraille,
Part & va d'un pas courageux
Dans l'endroit le plus périlleux,
Et frappant d'estoc & de taille,
Vous chasse, comme truendaille,
Ces ennemis ambitieux,
A qui nous sommes odieux
Plus que le Pape & la Prêtraille,
Plus farouches que valeureux
Malgré le *peut-être*, orgueilleux
De Sir Ros Biff de Cournouaille,
Ces ennemis toujours hargneux,
Qui d'un air fier & dédaigneux
Nous regardoient comme marmaille;
La peur qu'eut notre valetaille
Fit qu'un instant devint douteux;
Mais quand ce Saxon belliqueux
Qui de mars a l'air & la taille
Eut rallié nos piétons bleus,
Nos gens devenus furieux
Dissipèrent cette racaille
Comme un renard fait la volaille;
Et nos soldats audacieux
Bravant le tonnerre & les feux
De leurs canons pleins de mitraille
Sembloient de fiers chevaux fougueux,
Qui

Qui franchissent un feux de paille :
 Et toi, digne présent des Cieux !
 A ton âge crois-tu qu'il faille
 Egaler déjà tes ayeux ?
 Et lorsqu'on est si périlleux ,
 A seize ans faut-il que l'on aille
 Affronter des perils affreux ?
 Mais écartons loin de nos yeux
 Ces objets dont mon cœur tressaille ,
 Et de nos ennemis honteux ,
 Sans craindre aucune repesaille ,
 Rions , dansons , faisons ripaille :
 Et que l'écho d'un ton joyeux
 D'après ce peuple trop heureux
 Sans cesse repète & criaïlle ,
 Vive LOUIS victorieux ;
 Et pour les sourds , qu'une medaille
 Redise , ainsi qu'à nos Neveux ,
 Vive LOUIS victorieux.

P I C A R D.

Voilà ce qui s'appelle un chef-d'œuvre
 des mieux conditionnés ; & qui vaut
 bien tout le pompeux galimathias de
 nos Poètes modernes, qui , à beaucoup
 près , ne chantent pas aussi bien que
 nous nous battons ; je rendis à Picard
 avec usure les complimens qu'il m'avoit
 faits , pour m'en attirer de nouveaux se-
 lon l'usage établi parmi Messieurs les
 Auteurs ; mais je ne fus pas ensuite à
 leur exemple décrier mon ami en secret
 à l'oreille d'un chacun , comme cela se
 pra-

pratique encore dans ce charitable corps.
Je ne dis jamais que ce que je pense.

Le Normand, qui pendant tous ces complimens réciproques, sembloit chercher un air, nous fit croire qu'il venoit de faire en impromptu aussi quelque chose, & il ne tarda pas à nous chanter le Pont-neuf suivant.

CH A N S O N

Sur l'air, *Reçois dans ton galetas.*

J'Avons vû le Poëm fringant
Fait par Mr. de Voltaire,
Quoi qu'il ait de l'esprit tant,
Est-ce que je devons nous taire ?
Pour briller tout comme lui,
Je n'avons qu'à chanter LOUIS... *bis.*



Aux plaines de Fontenoy,
Si t'avois vû ce Monarque,
Son air inspirant l'effroi
Sembloit commander la Parque.
Les ennemis crioient tous;
Le voilà, morbleu, sauvons-nous... *bis.*



On voyoit aussi par-tout
L'Mari d'Madam la Dauphine,
De son Pere il a le goût;
La beauté, le cœur & la mine,
C'est plaisir d'être Papa,
Quand on a des enfans com ça... *bis.*

Et toi brave Maréchal,
 Toi de Saxe le grand Comte,
 Si l'on trouvoit ton égal,
 Je dirois bon, queu chien de conte,
 Car je ne vois que le Roi
 Qui puisse l'emporter sur toi... *bis.*

Vous qu'on peut nommer Guerriers,
 Colonels & Capitaines,
 Et vous autres Officiers
 Cueilleurs de Lauriers par centaines,
 Je dirai ce qui vous convient,
 Mais un petit moment, voilà qu'ça vient... *bis.*

Les Anglois à leurs dépens
 Connoissent votre courage
 A tous vos coups fordroyans,
 Envain ils oppoient leur rage,
 Ils expiroient glorieux
 D'être terrassés par des Dieux... *bis.*

LE NORMAND.

A tous les *bis* de cette chanson toi-
 te l'Assemblée avec l'Académie faisoit
chorus; en un moment elle passa de sale
 en sale, & de lit en lit; voilà ce que
 c'est que de faire de belles choses.

Enfin l'Académie se sépara; Picard
 promit de nous joindre dans peu de
 jours; les autres quand ils pourroient;
 & je retournai à Tournay avec Blan-
 chart;

chart ; l'on commençoit à canoner la Citadelle , elle fit une défense de tous les diables , tint ferme , mais finit enfin par où finissent tous nos Ennemis , par céder & se rendre au Roi.





LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Préface pour ceux qui les aiment, &
autre chose pour ceux qui ne prennent
pas la peine de les lire.*

QUe les trois Livres précédens que
j'ai donné au Public, il y a envi-
ron un mois, ayent réussi ou non, ce
n'est pas ce que j'examine ici; il me suf-
fit qu'ils se soient assez bien vendus pour
en donner la suite, je ne prétends pas
même conclurre de là qu'ils sont bons;
tout se vend au siècle où nous sommes,
l'honneur d'un débit honnête m'est com-
mun

mun avec trop de miseres pour en tirer vanité ; que de milliers de mauvais Vers ont été achetés sans en être meilleurs ?

Il y a , je ne fai combien de gens oisifs , dont l'unique emploi est de n'avoir rien à faire , à qui le tems ne coute rien à perdre , dont toute la vie n'est qu'un vuide affreux , qu'ils remplissent indifféremment de mille bagatelles , lisant pour cet effet , tout ce que le hazard & l'abondance de nos stériles Auteurs leur présentent : Sans les brochures nouvelles , que feroient nos Beautés subalternes , dont les amans sont à l'armée , nos petits Maîtres de robe , nos Abbés , nos jeunes Veuves , nos Fillettes enfin , qui , loin des yeux de leurs cheres mamans , vont dévorer en secret des Romans dans quelque coin solitaire ?

Ira-t-on au spectacle , & quoi voir ? *Le sage Etourdi* , ou plutôt l'*Etourdi sage* , à ce qu'on m'écrit ; *La folie du jour* ; *les Ennuis de Thalie* ; *Amour second* ; plaisantes pieces , dit-on , suppose encore que c'en soient ; le Roman le plus chétif n'est-il pas dix fois plus amusant ? Que je lise par exemple *l'honnête-homme* , si ses longues moralités m'en-

K

nuient ,

nuyent, je saute dix pages pour courir au fait, & je puis en moins d'un quart-d'heure lire tout ce qui mérite d'être lû dans deux volumes entiers.

A-t-on cet avantage à la Comédie? point du tout, la toile levée, malgré qu'on en ait, il faut tout entendre, & effuyer dix mauvaises scènes avant que de parvenir à une médiocre, encore faut-il tout l'Art, toute la finesse du jeu de Grand-Val, & la noble simplicité de son aimable épouse, pour la rendre passable: Ma foi, vive les Romans, c'est toujours quelque chose que de trouver trois bonnes pages dans un volume, avec la commodité de n'en lire pas davantage, & d'envoyer le Livre & son Auteur au diable, quand ils nous ennuyent. Mais quelque mal que l'on dise de nos beaux Esprits modernes, de nos confreres, qu'il me soit permis de remarquer en passant, par forme de dissertation, puisque l'occasion s'en présente, qu'ils n'ont pas de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, ce sont autant de tigres qui se déchirent charitablement les uns les autres.

Il faut avouer que la République des Lettres est un Gouvernement bien tumultueux, il semble que condamnée à
nourir

nourir dans son sein une guerre éternelle, elle ait renoncé aux douceurs de la paix; qu'elle vend bien cher les stériles lauriers que produit sa terre ingrate! ceux que Mars nous présente sont quelque fois mêlés des palmes de la paix qu'ils annoncent; mais pour ceux que le talent distribué, ils sont toujours à coup sûr le signal d'une guerre nouvelle. Mille jaloux les changent en épines, & vous déchirent cruellement en voulant vous les enlever.

Le Pais Littéraire est pour le moins divisé en autant de cantons que la République des Suisses, mais il n'y a pas tant d'ordre, à beaucoup près; l'Eloquence, la Poésie, l'Histoire, &c. ont chacun leur district, & sont Corps à part, outre une guerre générale, qui occupe toutes les différentes parties de cet Etat, au sujet de la pré-éminence qu'elles se disputent, & que toutes prétendent avoir, chaque canton en son particulier en nourrit encore une intestine dans son sein; on y voit en un mot autant de partis différens qu'il y a d'hommes.

L'amour propre est si puissant en ce Pais libre, qu'un Tersite s'y croit un Achille, & en état de le disputer à qui-

conque; le Soldat le plus vil ose porter ses vûes à la couronne, & sans se ranger sous d'autres étendarts que les siens, combat pour l'obtenir lui-même, persuadé qu'il en est seul digne.

Tous ces fiers Républicains veulent donner des loix, des préceptes, & n'en recevoir de personne; de là naît une confusion & une licence, qui ferme l'entrée de cette République à ceux, qui, nés avec des talens supérieurs pour y occuper un poste honorable, ensevelissent dans la poussière d'un cabinet des chefs d'œuvres dignes de servir de modeles; ils voyent à regret que la mort seule bannissant la jalousie les rendra respectables, peu sont curieux d'acheter si cher le rayon de gloire qu'on réserve à leur ombre.

Que la Police de cette Anarchie est injuste, & que l'on doit savoir de gré aux personnes d'un mérite distingué, qui ont assez de courage pour se déclarer les Citoyens d'une semblable République! c'est cependant ce que moi & mes camarades avons fait: Oui, nous voulons bien passer pour Auteurs, & en porter le nom, quelque décrié qu'il soit; Quel excès de générosité dans le siècle où nous sommes!

CHA

CHAPITRE II.

*Lettre écrite de Gand à Jaquelin mon
Editeur, Resident à Paris.*

„ **B** Eau-frere, je viens de voir les
„ trois premieres parties de notre
„ *Academie Militaire*, portées sur les
„ ailes de la Renommée; en vérité je
„ ne puis trop me faire de complimens,
„ sur toutes les belles choses qu'on
„ y trouve; quelle varieté de choses,
„ de pensées, de prose, de vers, de
„ nouvelles, d'histoires! ouï, je suis
„ un homme incomparable, je dois en
„ convenir de bonne foi, il y a de la
„ fatuité à se refuser les éloges qu'on
„ mérite, c'est courir après & les gueu-
„ ser de ses amis.

„ Je vous avouerai, avec la même
„ franchise que vous voyez que je me
„ loué, que vous n'avez pas le sens
„ commun, mais pas le sens commun,
„ vous pouvez m'en croire, je suis sin-
„ cere, il faut que tout l'esprit de vo-
„ tre Famille ait passé dans la tête de
„ votre gentille sœur, de Javotte, ma
„ petite femme, Madame Parisien.

K 3

„ Savez-

„ Savez-vous, Beau-frere, qu'un
„ Editeur de votre trempe est capable
„ de gâter les plus beaux Ouvrages ?
„ Tout fourmille de fautes dans l'Edi-
„ tion que vous venez de faire de mes
„ Oeuvres, un volume d'Errata suf-
„ firoit à peine pour réparer vos sot-
„ tises; n'en ai-je pas assez des mien-
„ nes? Je vous passe celles auxquelles
„ un Lecteur intelligent peut aisément
„ suppléer, mais il en est de si lourdes
„ que ma gloire en pourroit souffrir;
„ je n'ose vous les rappeler ici, reso-
„ lu de laisser dans l'oubli celles dont
„ on pourroit m'avoir fait grace; que
„ j'aurois été bien avisé, mon cher
„ petit ami, de vous avoir fait faire
„ deux ou trois Campagnes seulement
„ pour apprendre les termes de l'art,
„ & ce qu'il n'y a qu'un sot qui puis-
„ se ignorer !
„ J'ai agité ces jours derniers en plei-
„ ne Académie, s'il falloit vous casser
„ aux gages, mais tout bien examiné,
„ cependant on vous tolere, ne fut-ce
„ que pour la commodité de rejeter sur
„ vous toutes les fautes que nous pour-
„ rons faire; un Editeur n'est que pour
„ cela, il doit avoir bon dos, prépa-
„ rez-vous à voir le votre impitoyable-
„ ment

„ ment chargé de toutes nos imperti-
 „ nences & des vôtres ; pour la gloire
 „ ne se partage point , elle est le lot
 „ des Auteurs , qui seroient souvent fort
 „ embarrassés de répondre à la critique
 „ sans l'avantage de pouvoir rejeter
 „ leurs bévûes sur l'Editeur , les Copis-
 „ tes & l'Imprimeur.

„ Parlons un peu nouvelles , encore
 „ en faut-il envoyer de fraîches à ses
 „ amis , quand on est à la source ; vous
 „ êtes surpris de voir ma lettre datée
 „ de Gand , vous , qui , non plus que le
 „ Public , n'avez pas seulement oui dire
 „ que nous pensions en faire le Siege,
 „ vous saurez donc que pour varier
 „ nos plaisirs , nous ne nous amusons
 „ pas toujours à gagner des batailles ,
 „ & à attaquer des Villes en forme ;
 „ pour faire voir à nos Ennemis que
 „ nous en savons plus d'une nichée ,
 „ n'ayant dernièrement rien de mieux
 „ à faire , nous fîmes la partie d'aller
 „ voir la Ville de Gand , pendant qu'on
 „ se préparoit à assieger Oudenarde.

„ Ce voyage-là fut une vraie par-
 „ tie de plaisir , les Grassins en étoient ;
 „ où ne se trouvent-ils pas ? Ce sont
 „ les Marechaux des Logis de l'Ar-
 „ mée.

„ Ma foi, ce jour-là, Beaufrere,
 „ sans l'heureuse influence de la céleste
 „ Etoile qui préside à la marche de ces
 „ braves garçons, c'étoit fait des Grassins, il n'en étoit plus parlé, ils
 „ marchaient en assurance sous leur
 „ Chef intrépide, sans voir l'orage prêt
 „ à fondre sur eux; il parut enfin &
 „ sa vûe ne les déconcerta pas, six
 „ mille Anglois après tout ne sont pas
 „ faits pour épouvanter fort cinq à six
 „ cens François.

„ Les Anglois, dit-on, méprisent
 „ la vie, cela est fort bien, je les en
 „ félicite, mais tout bien examiné cependant, quoi qu'on en dise, le
 „ mépris qu'ils en font ne peut que
 „ nuire à leur courage, on défend mal
 „ ce qu'on méprise; nous qui pensons
 „ que la vie ne laisse pas que d'être une
 „ fort jolie chose, nous la défendons
 „ en diables, & ne la laissons aller que
 „ quand nous ne pouvons la retenir;
 „ l'honneur & la gloire lui sont seuls
 „ préférables à nos yeux.

„ C'est en conséquence de ces principes raisonnables & bien raisonnés,
 „ que les Grassins, autant au moins
 „ pour conserver de braves Soldats au
 „ Roi que leur vie, se trouvant de
 „ beau-

„ beaucoup inférieurs à un parti d'En-
 „ nemis, se retrancherent; voici le ré-
 „ cit fidelle de cette action mémorable,
 „ tel que me l'a contée un des Héros
 „ qui s'y trouverent, & dont il fera
 „ parlé plus amplement dans la suite,
 „ ce sont ses propres termes, je n'ai
 „ fait qu'y jeter les graces du discours,
 „ & y mettre le vernis; encore est-il
 „ bon que chacun parle à son tour;
 „ d'ailleurs cela touchera plus de la bou-
 „ che d'un des Acteurs. M. Jacquelin
 „ aura la bonté d'insérer tout au long
 „ cette relation dans nos feuilles pé-
 „ riodiques, tout fait nombre.

*Relation très-curieuse faite par Joli-
 cœur Grassin, revue, corrigée & aug-
 mentée par Parisien, Membre & Chef de
 l'Académie Militaire.*

„ Il étoit environ cinq heures du
 „ soir, quand nous nous retranchâ-
 „ mes dans la petite Cense de Nassein,
 „ entre Aloft, & Gand; cette Ferme
 „ est composée d'une maison de Pay-
 „ san, de deux écuries, d'une grande
 „ cour, d'un jardin & d'un colombier;
 „ ceux qui occupoient alors cette cam-
 „ pagne étoient un bon Fermier, sa
 „ ménagère, une grande décontenan-
 „ cée de fille, qui, fiere de sa croix
 „ d'or,

„ d'or, du paquet de clefs pendu à sa
 „ ceinture, & de ses trois bagues, se
 „ croyoit quelque chose; d'une grosse
 „ servante à tetons à la Flamande &
 „ assez ragoutante; de deux valets,
 „ d'un pâtre, de cinq chevaux, de six
 „ vaches, de quatre veaux, de dix-
 „ huit moutons, de trois chiens, &
 „ d'un chat; on voit que je suis fort
 „ pour les détails, c'est là où brillent
 „ les Historiens qui se piquent d'exac-
 „ titude; dans les grandes affaires les
 „ plus petites circonstances sont inté-
 „ ressantes.

„ A notre arrivée tumultueuse, les
 „ pigeons s'envolèrent, les hommes vin-
 „ rent à nous chapeaux bas, les fem-
 „ mes pleurèrent, les chevaux hanni-
 „ rent, les vaches meuglerent, les mou-
 „ tons bêlerent, les chiens japerent,
 „ & le chat miaulant gagna les gou-
 „ tieres; en un moment, cour, mai-
 „ son, jardin, écuries, tout fut rem-
 „ pli; les portes fermées, baricadées
 „ sur nous, chacun prit son poste, &
 „ eut sa porte, sa fenêtre, ou son ar-
 „ bre à garder, & le garda bien.

„ Moi dixième j'eus la Citadelle à
 „ défendre, c'est-à-dire le colombier,
 „ on y porta des échelles par mon ordre,

„ &

» & bien-tôt les tuilles enfoncées à coups
 » de croffes, font autant de creneaux
 » que de Soldats.

110 » Le peril est extrême ; mais, ô
 » prodige de valeur, que la postérité
 » aura peine à croire ! quinze de nos
 » camarades les plus braves se dévouent
 » au bien public, forment le géné-
 » reux deffein de percer seuls les fix
 » mille Anglois nos affaillans, pour al-
 » ler nous chercher du secours ; ils par-
 » tent, la gloire les inspire, la valeur
 » les anime, & bravant la mort, ils
 » paffent fierement au milieu de nos
 » Ennemis furieux, qui font fur ces
 » Héros un feu des plus vifs ; & de
 » quinze, quatre arrivent heureuse-
 » ment.

» En quoi, aveugles admirateurs de
 » l'antiquité ! en quoi cette action le
 » cede-t-elle aux plus fameufes dont se
 » glorifie la superbe Rome, & que
 » vous admirez encore tous les jours ?
 » Sourds au bruit des merveilles qui
 » s'operent fous vous yeux, par vos
 » compatriotes, vos parens, vos amis,
 » convenez qu'il ne manque à ces faits
 » éclatans que cinq à fix fiécles pour
 » avoir un air respectable.

» Déja les Anglois environnoient la

K 6

Cenfe,

„ Cense , & faisoient de toutes parts
„ sur nous un feu terrible ; prompts à
„ leur répondre , notre fureur fut au
„ moins égale à la leur , après en avoir
„ renversé plus de cent , deux de mes
„ camarades tomberent à mes côtés ,
„ mais ne furent heureusement que le-
„ gerement blessés.

„ Du haut de ma Citadelle je dé-
„ couvrois tout , au péril près que nous
„ courions , c'étoit un coup d'œil fort
„ singulier que de voir les arbres du
„ jardin couverts de Soldats , toutes les
„ fenêtres de la maison hérissées de fu-
„ sils , & les toits à demi découverts
„ vomir feux & flâmes.

„ Enfin nos Ennemis rebutés de trou-
„ ver tant de résistance prirent leur
„ parti , continuerent leur route vers
„ Gand , qu'ils ne pûrent secourir à
„ tems , & perdirent par leur faute une
„ belle , riche & grande Ville , pour
„ s'être amusés à brûler quelques ger-
„ bes de paille à la Cense de Nassein ,
„ c'est entendre au mieux ses intérêts ;
„ ce n'est pas assez de savoir se défen-
„ dre , nous savons aussi attaquer ; à
„ peine les Anglois nous eurent quit-
„ tés , que nous voilà à leurs trouf-
„ fes. ”

Ici

Ici finit la relation de très-pathétique Jolicœur, le meilleur de mes amis; les Ennemis continuant leur marche se sont trouvés sur le corps que commandoit M. du Chayla vers les sept heures du soir, à portée de l'Abbaye de Mesle, dans le moment qu'il établissoit-là son camp; cette espece de surprise n'a pas empêché que Messieurs de Graville & de Souvré, Maréchaux de Camp ne se soient portés assez diligemment vers les Brigades de Crillon & de Normandie qui se trouvent par tout, pour qu'elles fussent en état de recevoir l'Ennemi de bonne grace, celle de Crillon a soutenu à son ordinaire le premier choc avec beaucoup de valeur, & celle de Normandie est arrivée à portée de la secourir, dans le tems que l'Ennemi se trouvoit en état de l'attaquer vers le flanc.

Les Anglois poursuivis par ces deux courageuses Brigades, la bayonnette au bout du fusil, se retirèrent en desordre, plians de tous côtés, leurs morts ont été en assez grand nombre, & bientôt nous ne saurons plus que faire de leurs prisonniers.

Rien ne s'opposant plus à notre entrée triomphante à Gand nous fûmes
le

le lendemain en prendre possession ,
 comme de toutes les munitions , armes
 & argent des Anglois. Il ne m'est rien
 arrivé de considérable en cette Ville ,
 si ce n'est qu'en la traversant pour al-
 ler ouvrir la porte Impériale aux trou-
 pes de M. du Chayla , une bale venue
 de je ne sai où , faillit me renverser
 de cheval , je ne sai comment , mais
 j'en fus quitte pour une légère blessure
 qui ne m'empêcha pas de continuer mon
 chemin. Je suis né malheureux , j'ai
 beau faire , jamais , je crois , je n'aurai
 l'honneur & le glorieux avantage de
 perdre une jambe ou un bras au ser-
 vice du meilleur & du plus grand des
 Rois : Quelle chienne de fatalité ! si je
 pouvois au moins cet hyver porter dans
 Paris un bras en écharpe , je reverrois
 satisfait le lieu de ma naissance ; un
 morceau de taffetas noir , est la Croix
 de S. Louis des Héros subalternes.



CHAPITRE III.

*Le grand chemin de l'immortalité dans
la brillante carrière des Lettres en
faveur des Aspirans.*

C E fut à quelques jours de là que je reçus une lettre de M. Jaquelin mon beau-frère, & mon Editeur; elle est assez singulièrement écrite pour que j'en fasse part au Public, qui me saura sans doute gré d'un semblable présent.

Pour mieux être à portée d'entendre le stile de l'Auteur, voici en deux mots son portrait: Etienne Jaquelin n'est ni vieux ni jeune, ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni lâche ni brave, ni vif ni lent, ni gras ni maigre, ni gueux ni riche, ni bête ni homme d'esprit, médiocre en tout, il est pourvû de ce sens commun, mais très-commun qui court les rues, ainsi qu'on en peut juger par sa Lettre que voici, & que les fots peuvent passer.

LET.

L E T T R E.

*Jaquelin à Parisien son beau-frere , &
son Correspondant à l'Armée du Roi
en Flandre.*

„ **V** Raiment , beau-frere , cela ne
„ va pas mal , nos Livres se ven-
„ dent tout doucement ; le métier d'Au-
„ teur est un fort joli commerce ; com-
„ ment donc ! savez-vous qu'à vûe de
„ pais on peut gagner ses vingts sols
„ par jour ? Et qui les gagne ne les
„ perd pas ; on dit déjà que nous som-
„ mes de fort bons ouvriers , & que
„ notre Académie se soutiendra tout
„ aussi bien qu'une autre.

„ Employé à la correction de vos
„ épreuves , je m'applique à l'Ortogra-
„ phe , que c'est une bénédiction ;
„ vous croyez peut-être que ce n'est
„ rien ? Oh que si ; cela n'est pas si aisé.
„ Ah ! que c'est une belle chose de sa-
„ voir comment s'écrit un mot ; je ne
„ l'aurois jamais cru ; il faut que ceux
„ qui on inventé les sciences ayent été
„ terriblement savans ; la belle décou-
„ verte qu'ils ont fait là !

„ Chargé encore du débit de vos Li-

„ Vres,

„ vres, je me suis bien informé de ce
 „ qui étoit nécessaire, pour qu'un Ou-
 „ vrage rapporte de l'argent, car voi-
 „ la gloire, de par moi, que je pense
 „ la plus solide; vous vous imaginez
 „ qu'il ne s'agit que de faire de belles
 „ choses? Point du tout, vous n'y êtes
 „ vraiment pas. Il y a, je ne fai com-
 „ bien d'Auteurs roulans dans Paris qui
 „ ne valent pas mieux que nous, &
 „ dont on parle bien autrement: Ils
 „ connoissent quantité de grandes Da-
 „ mes & de gros Monfieurs, qui les
 „ vantent par-tout, & vendent souvent
 „ eux-mêmes la marchandise de leurs
 „ mignons. Qui peut refuser d'ache-
 „ ter de semblables Marchands? Mais
 „ quelle chienne de différence, Jaquelin
 „ seul parle pour vous, & qui est Ja-
 „ quelin?

„ Je soutiens moi, qu'il faut pour le
 „ moins tout autant de talens pour
 „ vendre un Livre que pour le faire,
 „ si plus ne passe: Bon, bon, allez,
 „ il n'y a que façon de s'y prendre.
 „ Je connois un très-habile homme,
 „ c'est le Portier de la célèbre Uranie,
 „ chez qui se rassemblent les plus hupés
 „ de nos camarades, les Faiseurs de
 „ Livres; que ce drôle en fait long!

„ *Econte*

„ Ecoute Jaquelin, me disoit-il, com-
 „ me çà l'autre jour, tout en buyant
 „ bouteille avec moi, paire à paire à
 „ compagnon : Te voilà de notre Con-
 „ frairie, il faut que je t'instruise exacte-
 „ ment de ce qui se passe chez-nous à
 „ l'accouchement d'un Auteur de nos amis;
 „ le nouveau né n'est pas plutôt au jour,
 „ que notre bonne Maitresse assemble ses
 „ bêtes, c'est ainsi qu'elle appelle tes sem-
 „ blables ; on complimente le Pere, &
 „ son enfant fût-il borgne, bossu, boi-
 „ teux, il est aussi-tôt réputé joli garçon,
 „ & reconnu pour tel par toute la bes-
 „ tiale assemblée. Uranie, qui elle seule
 „ vaut mieux que nos beaux Esprits, se
 „ fait un jeu de ce qui les occupe uni-
 „ quement, s'amuse à entendre leurs sen-
 „ timens divers, sourit, leur applaudit
 „ par complaisance, & suppliée de dire
 „ du bien d'un Ouvrage, d'un mot fait
 „ sa fortune dans le monde. Malheur au
 „ Livre qui n'a pas le bonheur d'avoir
 „ pour Pere un de ces animaux fortunés
 „ qui paissent chez nous. Ainsi, mon
 „ cher Jaquelin, fai-toi débarbouiller,
 „ achete un habit neuf, & je te présen-
 „ terai ; je te réponds du succès de tes
 „ Livres, si tu peux devenir une de nos
 „ bêtes, sans quoi il faut vous résoudre
 „ à

„ à mourir comme tant d'autres à la pre-
 „ miere Brochure nouvelle qui sortira de
 „ la plume de ces Messieurs, & leur
 „ ceder le pas dans le grand monde qui
 „ ne connoit pas-plus vos Héros du se-
 „ cond ordre, que ces petits Auteurs su-
 „ balternes qui battent le pavé de Paris,
 „ pilliers des Caffés où ils s'enyvrent du
 „ plaisir de parler d'eux-mêmes & de
 „ leurs Ouvrages pour se venger du si-
 „ lence du public à leur sujet. Nous
 „ seuls faisons les grands Hommes. Pour
 „ l'être, il faut venir manger notre sou-
 „ pe, la porte que je garde est celle de
 „ l'immortalité.

„ Oui-da, cet avis-là n'est pas mau-
 „ vais, beau-frere, & Jaquelin feroit
 „ bonne chere tout aussi-bien qu'un
 „ autre; il faut que l'Académie m'a-
 „ vance un habit, ne fût-ce que de
 „ friperie; pour jaser j'ai, grace à Dieu,
 „ la langue bien pendue; depuis que
 „ je vends vos Livres, que je les plie,
 „ que je les cole, que je les broche,
 „ je sens que l'esprit me vient comme
 „ un diable: Qu'est-ce ce que c'est que
 „ de travailler à de grandes choses!

„ Cela applique aussi terriblement;
 „ on a vraiment bien raison de dire
 „ que les ouvrages d'esprit fatiguent
 „ plus

„ plus que ceux du corps , quelque-
 „ fois j'en suë à grosses gouttes , mais
 „ comme on dit fort bien , on n'a rien
 „ pour rien , & la gloire n'est pas , à ce
 „ que je vois , ce qui coûte le moins
 „ à acquérir , quoique ce ne soit pas
 „ grande chose selon moi.

„ Je puis en parler mieux que vous
 „ qui ne la voyez pas comme moi ,
 „ car cette gloire n'étant autre chose
 „ que ce qu'on dit de vos Ouvrages ,
 „ c'est moi qui suis le plus à portée de
 „ faire le juste calcul de ce que vous
 „ valez : Ici on dit du bien de vous ,
 „ là du mal , plus loin rien du tout ,
 „ & quelquefois en un jour je vous
 „ entends donner tous les noms en
 „ *ibles* & en *ables*.

„ Je vous vends cependant affés bien,
 „ mais j'espere que cela ira encore beau-
 „ coup mieux quand je serai fauflé
 „ dans la bonne Compagnie. Vous
 „ croyez peut-être que je ne fai rien
 „ faire , & que je ne pourrai pas *tirer*
 „ *mon épingle du jeu comme un autre* ?
 „ Vraiment si ; on ne diroit pas à me
 „ voir que je suis bel esprit , mais
 „ comme l'on dit , *l'habit ne fait pas le*
 „ *Moine* , & *la phisionomie est trompeuse*.
 „ Jugez de mon savoir-faire par ce
 „ cou-

„ couplet qui parut à la tête de trente
 „ autres dans le recueil des Chançons
 „ de l'année, c'est au fujet du départ
 „ du Roi.

Louis XV. est parti
 De la Cour de Versailles
 Pour faire Siege & Batailles
 Contre ses Ennemis ;
 Ce puissant Rejetton
 De Louis Quatorzième
 Appellé Louis Quinzième
 Est du Sang des Bourbons.

„ Vous pouvez voir le reste dans
 „ l'original *in* 8°. Edition de la Hu-
 „ chette, chez la Veuve Valleyre.

„ Je vous dirai pour nouvelle que
 „ votre femme est accouchée d'un beau
 „ garçon qui ressemble à son pere com-
 „ me deux gouttes d'eau ; quoiqu'il n'y
 „ ait pas encore six mois que vous
 „ foyez marié, il ne faut pas que cela
 „ vous étonne, notre famille est com-
 „ me ça, ma grand-grand'mere accou-
 „ cha huit jours après ses nêces, ma
 „ grand'mere eut mon pere à quatre
 „ mois & demi, & ma bonne mere,
 „ à qui Dieu fasse paix, me mit au
 „ monde à cinq.

„ Ici je clos ma Lettre, je n'en ai
 „ jamais

„ jamais de ma vie écrit de si longues
 „ & de mieux tournées ; adieu , portez-
 „ vous bien ; Javotte vous embrasse ;
 „ elle m'a choisi pour Parain , & j'ai
 „ pris pour Commere Mademoiselle
 „ Louison Paquier fille aînée de l'Epi-
 „ cier du cōin ; sa petite sœur Fanchon-
 „ nette vous salue , & nous allons
 „ boire à votre santé.
 „ Je suis , &c.

JERÔME JAQUELIN.

CHAPITRE IV.

*Le plus petit de tous , mais qui ne laisse
pas que de contenir de gran-
des choses.*

JE savois bien , comme le remarque
 très-judicieusement le beau-frere ,
 qu'il faloit pour le moins tout autant
 de talens pour vendre un Livre que
 pour le composer ; qu'il étoit d'une
 nécessité indispensable d'être prôné par
 des Dames pour faire fortune , qui ne
 fait pas tout cela ? Mais ce que je ne
 savois pas , c'est que dans la famille
 des Jaquelins les femmes accouchaient
 avant

avant le fixième mois , la remarque n'est pas mauvaise ; preuve en main, me voilà donc de la Confrairie.

Mais l'exemple console, Annibal fut * vaincu.

La belle découverte que j'ai fait là ! je suis donc Pere de famille , ou du moins le Public me va faire l'honneur de le croire. Pauvre Parisien , qui l'auroit jamais dit ? Hélas ! qui se met en mer doit s'attendre aux tempêtes , & qui va à la guerre ne doit pas s'étourdir au bruit du canon.

Occupé à présent du seul soin d'acquiescer de la gloire , tâchons de couvrir & de cacher sous mille nouveaux lauriers , ce qu'un mari , quelque commode qu'il soit , ne porte qu'avec peine ; féconde famille des Jaquelins que ton alliance m'est funeste ! Mais après tout , l'honneur d'un galant homme dépend-il du caprice , du tempéramment d'une prude ou d'une coquette ? Toutes fautes sont personnelles , & les cocus , quoiqu'on en dise , peuvent être de très-

* Il fut aussi cocu , selon Marcus Hachenberg.

très-honnêtes gens. Suis-je donc le seul de notre Régiment, sans compter ceux que je ne connois pas ? N'ai-je pas pour confrere mon Capitaine, vaillant s'il en fut jamais ?

Venez, braves Guerriers, venez mourir en Flandre, & vous couvrir de gloire sur l'Escaut : Vos Epouses chargées du soin de vous donner de dignes successeurs s'en acquittent au mieux sur la Seine, &, sensibles à vos peines, vous épargnent celles d'être Pères vous-mêmes. Soyez, foyez tranquilles, & battez-vous bien, il est d'honnêtes gens à Paris, qui, chargés du soin de rendre la justice, regardent comme un devoir sacré de leur état celui de consoler les pauvres affligées dont les maris sont au service, & vos femmes se prêtent sans peine à ces arrangemens politiques pour le bien de l'Etat. De pacifiques Amans les suivent à la campagne, aux spectacles ; les plaisirs & le jeu succèdent à la table : Oh ! la police est charmante à Paris, les postes des maris sont par-tout occupés.

Quittons ces réflexions chagrinantes qui ne servent après tout qu'à m'affliger sans rien changer à mon fort ; ne suis-je pas assez dédommagé des petites injusti-

injustices de la fortune , par le bonheur que j'ai d'être Chef & Fondateur d'une illustre Académie déjà connue par toute l'Europe , & qui ne fera pas moins d'honneur à la France , que tant d'autres dont le mérite déjà vieux commence à baïsser.

CHAPITRE V.

*Séance Académique tenuë à Gand au
Corps-de-garde de la porte Saint
Pierre.*

DEpuis la dernière Assemblée tenuë à l'Hôpital de Lille où Blanchart fut reçu en survivance de Champenois, nous ne nous étions point assemblés, ayant été occupés à expédier quelques milliers d'Anglois pour l'autre monde ; mais nous ne fîmes pas plutôt établis un peu tranquillement à Gand , que je convoquai une Diette générale qui se tint ces jours derniers au Corps-de-garde enfumé de la Porte S. Pierre.

Comme Officier & Protecteur de l'Académie, je tenois la place d'honneur ; je remarquai que c'étoit la première fois depuis notre établissement que je me

L

trou-

trouvois assis sur une chaise, & une chaise de paille; peu à peu le luxe & la mollesse s'introduisent dans les Sociétés les plus sévères.

Le Breton qui se trouvoit raisonnablement gris, fut prié de sortir, mais il s'obstina à vouloir demeurer, ce qui donna sujet à un très-beau discours impromptu que je prononçai sur le champ contre l'ivrognerie; notre camarade qui a le vin assez gai, & à qui une petite pointe donne de l'esprit, prétendit prouver la these contraire, il se leva donc en jurant, & son corps, tremblant sur ses pieds incertains, fut frapper au moins dix fois les quatre murs du Corps-de-garde, tandis que sa bouche fredonnoit ce refrain usé :

Amis quand j'ai bien bû, Je croi
Que toute la terre est à moi,
Que toute la terre est à moi.

Nous n'avions garde de lui en contester l'Empire, c'étoit au sommeil à lui rappeler sa misère.

A la vûe de l'air satisfait de mon ami plein de la plus vive allegresse, je ne pûs m'empêcher de convenir de bonne foi que l'état d'un yvrogne étoit heu-

heureux, puisque seul il pouvoit élever au rang des Rois & des Dieux de foibles mortels ; le Normand qui goûta ma réflexion fit venir pinte, on but, & le vin se vengea des figures de Rhétorique que j'avois lancé contre lui avec tant d'enthousiasme.

Je fus le premier à qui il monta à la tête, il falut bien-tôt céder à ce fier vainqueur qui nous terrassa tous les uns après les autres ; mais abbatu de sa façon on ne se relève que plus vigoureux ; les culbutes que Bacchus & l'Amour font faire ont cet avantage qu'on n'en meurt jamais.

Cette défaite n'eut rien d'affligeant pour nous, on en fut quitte pour remettre la partie au lendemain.

Ce n'est-là qu'un petit malheur, à le comparer à celui qui nous arriva la nuit même qui suivit ce triomphe de Bacchus, les grands événemens sont toujours précédés par quelque phénomène extraordinaire qui les annonce ; l'Académie en corps tombée sous la table qui lui servoit de Bureau devoit s'attendre à tout.

CHAPITRE VI.

L'entendra qui pourra.

Que les Hommes sont ingrats , & qu'il est difficile de se les attacher, même à force de bienfaits ! non , la postérité aura peine à le croire ; qui auroit pû penser que Picard le Coriphée de notre Académie , que nous regardions tous comme notre cher Maître , qui venoit encore de s'enyvrer avec nous , lui à qui nous rendions mille fois plus d'honneurs qu'il n'en méritoit, eût lâchement deserté , & nous eût fait banqueroute , séduit par les vaines promesses de je ne sai quelle Académie que des grivois Etrangers ont formé depuis peu à notre exemple ?

Ce fut sans doute à l'Hôpital de Lille que nos Ennemis confondus pêle-mêle avec nos malades commencèrent à nous débaucher ce brave camarade , qui , peu content de briller dans ce qu'on appelle Belles-Lettres , avoit encore fait depuis peu des découvertes admirables dans le ciel , digne fruit de son cours de Philosophie qu'il avoit fort bien

bien fait ; quel dommage que nous n'ayons pas été en situation de lui fournir de quoi faire le tour du monde avec un couple de millions ! Il nous eût prouvé clair comme le jour que tous les Astrologues , passés & présens , ne sont que des fots. Il nous eût sans doute fait toucher au doigt que la Terre n'est pas ronde , & que nous nous battons sur un œuf ; mais comme c'eût été acheter un peu cher cette sterile connoissance , & qu'il nous suffit de savoir la disposition du Camp des Ennemis , pour les trouver , les surprendre & les battre , plus curieux de connoître leurs marches que celles des étoiles , nous admirions souvent notre ami sans l'entendre , tant les curieuses dissertations qu'il nous lisoit étoient savantes ; cette complaisance de notre part n'a rien produit.

Malgré toutes nos attentions , il nous abandonne , parce qu'on offre ailleurs de le défrayer pendant toute la Campagne de pipe , de tabac & de rogome ; Dieu veuille qu'on lui tienne parole ! quitter le service d'un si bon Maître pour un si frivole avantage , prouve au moins dans Picard un savoir bien intéressé ; car enfin il n'étoit pas notre

Confrere pour rien , nous lui faisons régulièrement & bien payés deux sols par jour , à prendre sur les fonds provenus de la vente de nos ouvrages Académiques , & qui fait encore si la Paix faite , le Roi , qui est si bon , ne lui eût pas fait une pension considérable ? Il pouvoit au moins compter sur les Invalides.

Mais c'en est fait , je l'ai rayé moi-même de notre catalogue , & il est défendu désormais de prononcer son nom parmi nous ; même le nom de Picard sera pros crit , & tant que notre Académie subsistera , ce nom donnera exclusion pour y entrer à quiconque le portera. Je finis par ces Vers que l'indignation publique m'arrache.

E P I G R A M M E

Malgré tes longs calculs , & ta décision ,
 Nous doutons encor que la terre
 Soit comme tu la prétens faire ;
 Mais ce dont nous avons pleine conviction ,
 Ce qu'au mieux prouve ta folie ,
 Sans que l'algebre y soit pour rien ,
 C'est que mauvais Confrere & mauvais Citoyen
 Ton intérêt fait seul tes amis , ta Patrie.

CHA-

CHAPITRE VII.

Il y a heureusement remède à tout.

LA defertion de Picard bien averée, il ne fut plus question que de lui trouver un successeur ; la France est heureusement une pépiniere de beaux génies , & il n'y a point de grand homme qu'on ne puisse aussi-tôt remplacer ; quel poste demeure vacant faute de Sujets ? toutes les Académies du Royaume sont complètes , le plus petit benefice à son Prestolet ; le Roi manque-t-il de Soldats , la Doüane de Commis , Paris d'Auteurs , la Comédie de Héros à la Romaine , & l'Opera de Danseurs ? en falut-il dix fois autant qu'il y en a , on les trouveroit de reste , bien ou mal , toute place est remplie.

Il y avoit long-tems que je méditois de faire entrer un Grassin dans notre auguste corps , pour être instruit de mille petits faits intéressans qui se passent dans les endroits que ces Messieurs vont faire contribuer ; car comme l'Abbeille , je prétens composer mon miel de toutes les fleurs qui naissent en Flan-

dre sous nos pas ; je saisis donc l'occasion qui se présentoit.

Il y avoit pour-lors à Gand plusieurs Grassins qui legerement blessés ne pouvoient tenir la Campagne , je me faufilai adroitement parmi eux , on parla beaucoup , on but bouteille , & à la troisième pinte , mon choix tomba sur Jolicœur , jeune homme de bonne mine , Peintre de Profession , & dont l'esprit répondoit à la mine ; c'est le même , qui , quelques jours auparavant , m'avoit fait la relation de la vigoureuse défense de son redoutable corps dans la Cense de Nassein contre six mille Anglois ; j'ai rapporté ci-dessus ses propres paroles , ainsi l'on peut juger de son stile ; oui , Jolicœur , j'ose l'assurer , fera quelque jour un grand Historien , & nous fera honneur.

Je ne lui eus pas plutôt fait part du poste brillant que je lui destinois qu'il but à la santé de l'Académie , se répandit en eloges sur tous les Membres , & comme l'heure de l'Assemblée approchoit , je l'y conduisis tout de suite. J'aurois bien pû , pour garder le décorum usité en semblable rencontre , prier Jolicœur de visiter chacun de nos Confreres en particulier , & de leur demander

mander humblement leur suffrage pour occuper cette Place ; il l'auroit fait ; mais faisant réflexion que dans le compliment de reception il devoit se reconnoître indigne d'un poste si brillant, je crus qu'il eût été du dernier ridicule de le lui faire demander, & que ce seroit commencer par une sottise ; briguer un poste salaire du mérite, c'est cesser de le mériter & exiger ces brigues, c'est diminuer le bien-fait, en avilissant le plus beau & le plus flatteur des préfens.

Ainsi donc sans tant de façons, je présentai Joli-Cœur, j'assurai que c'étoit un bon diable ; il nous frapa à tous dans la main, fit son serment de fidélité par F. & par B. & prit enfin séance. Champenois mort & Picard deserté, nous étions toujours six que voici, de crainte qu'on n'en ignore ; encore faut-il avoit un tableau, c'est l'usage.



TABLEAU

*Des Illustres Membres de l'Académie des
Héros subalternes, établie en Flandre
en 1744.*

<i>Noms.</i>	<i>Âges.</i>	<i>Patrie.</i>
Parisien.	26	Paris.
Le Breton.	30	Nantes.
Le Normand.	29	Rouen.
Bourguignon.	34	Dijon.
Blanchart.	21	Paris.
Joli-Cœur.	27	Bourdeaux.

Joli - Cœur, pour signaler son zèle Académique, & nous prouver son savoir-faire, nous lut une piece de Vers qu'un de ses petits freres Rhétoricien de Bourdeaux venoit de lui envoyer, & qu'il avoit fait au sujet de l'arrivée de l'inimitable Actrice* Parisienne, qui a bien voulu aller faire une Campagne en ce pais-là; comme tout le monde la connoît, l'aime & l'estime, que d'ailleurs ces Vers parlent guerre, & qu'ils sont de la famille de Joli-Cœur, je vai les rapporter tout au long.

* Mademoiselle Gauffin.

P O Ë

P O È M E , E P I T R E ,
*Vers ou Discours, tout ce qu'on
voudra.*

L'Amour, ces jours derniers, au Conseil
de Cythere
Adressa ce discours à Madame sa mere :
Ah ! ma chere maman, ne me plaindrez-vous
pas ?
Du redoutable Mars on suit par tout les pas ,
Mon Empire est détruit sur les bords de la
Seine ,
Non , je n'ai pas pour moi le moindre Ca-
pitaine ,
On ne parle en tous lieux que d'affauts , de
combats ,
On ne distingue plus Chefs , Officiers , Sol-
dats ;
Tout François est Héros amoureux de la
gloire ,
Chacun veut s'afficher au Temple de mé-
moire ;
J'ai vu , le croirez-vous ? tous ces petits Mar-
quis
Dans le sein des plaisirs élevés à Paris ,
Partisans du spectacle & de la double queue ,
Qui n'auroient pas à pied fait le quart d'une
lieue ,
Qui frisés , pomadés , parfumés , galonés ,
A me servir toujours paroïssent destinés ,
Qu'on voyoit chaque jour , aux pieds de quel-
ques Belles ,

Combattre pour l'amour , vrais Héros de
ruelles ,

Je les ai vû Soldats , & Héros en effet ,
Eux qu'on n'eût jamais crû du bois dont on les
fait !

Ce n'est pas tout encor , tout François est
Poète ,

Prétend être fameux pour rimer la Gazette ,
Et le moindre pied-plat qui chante ces Guer-
riers ,

S'imaginer avec eux partager leurs Lauriers ;
Tous nos faiseurs de Vers , de bouquets à
Climène ,

Et qui nous fournissoient des chansons par dou-
zaine ,

D'Odes , de bouts - rimés , de Madrigaux ,
enfin ,

Ne savent plus chanter qu'Ypres , Tournay ,
Ménin ;

Telle est , belle maman , ma triste destinée ,
Je l'ai bien calculé , nous perdons cette année ,
Quoi qu'abondante en Vers , plus de trois
millions

De poulets à Cloris , de déclarations ;

Où , conte fait , d'hier , du mois les éloges
Ne passent pas dix mille ; & nos jeunes Syl-
vies ,

Par un Ambassadeur , se sont plaintes à moi ,
Qu'elles ne recevoient que Vers sur Fontenoy ;
Il est vrai qu'Apollon à mes vœux favorable
Ne fait depuis un an que Chantres à la diable ,
Et qu'ôté de leurs Vers le plus charmant des
Rois ,

Je n'en donnerois pas le nœud de mon car-
quois ;

Mais ce n'est pas assez je veux une vengeance
Dont

Dont on puisse long-tems se souvenir en
France ;

Le dessein en est pris , je réponds du succès ,
C'est par trop m'ennuyer en attendant la paix ;
De cent mille Beautés je compose une armée ,
J'atteindrai des Héros dans peu la Renommée ,
Les Vaincus , les Vainqueurs , les Sujets &
les Rois ,

Mars même le premier , tout subira mes loix.



Mon fils , répond Venus , ce projet est
louable ;

Aux François , j'y consens , rendez-vous re-
doutable ;

Mais pourquoi tant d'apprêts ? Pour triompher
chez eux ,

Et mettre s'il le faut tout leur Pays en feux ,
Deux beaux yeux suffiront ; partez , c'est à
Zaire

Que je remets le soin , l'éclat de notre Empire ;
De ma riche ceinture ornez ses doux appas ,
Les Graces avec vous vont marcher sur ses
pas ,

Tandis que le Dieu Mars armé de son Ton-
nerre

Sur les bords de l'Escaut épouvante la Terre ,
Aux Peuples opposés faites chérir l'Amour ,
Qu'en Guienne à Bourdeaux éclate votre Cour ;
Abandonnez la Flandre à l'affreuse Bellone ,
Paris aux Auteurs froids , réglez sur la Ga-
ronne ,

Embrasez de vos feux cette terre charmante ;
Zaire va combattre & bien-tôt triomphante ,
Vous verrez à ses pieds autant de Bourdelois ,
Que LOUIS voit aux siens d'Autrichiens &
d'Anglois.

Ainsi



Ainsi parla Venus , & l'Enfant de Cythere ,
 Toujours obéissant aux ordres de sa Mere
 Fut enlever Zaire , & niché dans ses yeux ,
 Fit bien voir qu'il étoit le plus puissant des
 Dieux.

F I N.

Par Joli-Cœur le Cadet de Bourdeaux.

Après la lecture de ces Vers qu'on trouva comme ils sont , & que je promis de mettre dans nos Recueils, Blanchard nous en montra une quantité qui lui avoient été envoyés de Paris; comme on ne fait très-souvent que faire dans une assemblée Académique , où tout l'esprit du monde ne garantit pas toujours de l'ennui, nous nous amusâmes à lire ces nouveautés.

La Requête du Curé de Fontenoy nous parut assez drôle , & nous conclûmes qu'il falloit lui payer ses enterremens , encore n'est-il pas juste qu'un pauvre diable à portion congrue enterre huit mille hommes *gratis* , il faut de l'équité par tout ; pour le dédommager en quelque sorte & autant qu'il est en notre pouvoir , nous le déclarons Aumônier de notre Académie , & lui faisons

faisons pour cet effet huit francs de pension à prendre sur le revenu de nos Ouvrages, en l'honneur des huit mille morts ; le sieur Rabot son Maître d'Ecole a du mérite , & n'est vraiment pas si sot pour un *Magister* de Village, mais le reste de la Paroisse ne vaut pas le diable ; le Marguillier, Gros-Jean , Javotte , l'Enfant de chœur , &c. sont des Poètes à la douzaine ; au reste, Fontenoy doit être assez honoré d'avoir deux grands hommes , Paris n'en a pas tant, quoique Ville passablement grande , & je doute que le Professeur de Rhétorique , avec son grand Poème de la Victoire de Fontenoy, vaille le Maître d'Ecole & sa petite Epître.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Anecdotes curieuses, intéressantes, amusantes & secrettes de la Vie de Joli-Cœur, Peintre de profession, Auteur par hazard, & Grassin par amusement.

Pour remplir l'engagement que j'ai formé avec le Public, en qualité de petit *Pelisson* de notre Académie, je dois faire l'histoire de notre nouveau camarade; c'est l'ordre; j'entre en matière sans autre préambule.

Joli-Cœur donc, puisque Joli-Cœur y a, est de Bourdeaux, fils de Maître Barbouillard, Peintre, Doreur & Vernisseur, demeurant rue du Chapeau Rouge. M. Barbouillard le pere, qui a encore l'honneur d'être du nombre des vivans, & à qui j'en fai mon compliment, excelle sur-tout dans la peinture en huile, fait des enseignes, peint des carosses, barbouille très-joliment des écussons pour les enterremens, enfin son mérite s'étend jusqu'aux portes cochères, sur lesquelles il fait de tems en tems briller la légereté de son pinceau,

ceau, c'est ce qu'on appelle un hom-
mz universel; de sorte qu'on peut dire
qu'il y a peu de maisons à Bourdeaux
où l'on ne trouve de ses ouvrages, soit
sur les boutiques des Artisans, ou sous
les remises des curieux.

Les Peintres de la Garonne vont as-
sez de pair avec les Auteurs de la Seine,
ils font de tout, & ne font rien. Mon
Héros, fils aîné de cet habile Bourde-
lois n'en est pas plus riche pour être
fils de Peintre, il est trop galant hom-
me pour faire mentir le proverbe. Jo-
li-Cœur fit cependant ses études avec
honneur au College, tout en broyant
les couleurs chez Mr. son Pere; & son
cours de Philosophie fini, il commença
celui de Peinture, ne voulant pas être
Moine, comme on l'avoit espéré dans
sa famille.

Après deux ans d'une étude assidue,
son talent se fit connoître; le jeune
homme se décida pour les enseignes;
il excelloit sur-tout dans celles des Per-
ruquiers, & attrapoit au mieux la per-
ruque naissante. Son chef-d'œuvre fut
la planche qu'il fit pour le nommé
Claude Papillote de Barbezieux, Syn-
dic de sa Communauté; cette enseigne
admirable représentoit un Absalon sus-
pendu

pendu par ses cheveux à un chêne, son cheval fuyoit seul, & un Perruquier présentoit une perruque à cet infortuné Prince, en lui disant, par le moyen d'un rouleau : *Ah ! Seigneur, si vous eussiez eu une perruque.* Cette action étoit si bien représentée, à la peinture près, que la perruque étoit parlante.

Le jeune Barbouillard se fit une telle réputation, qu'un Marchand Hollandois nommé Pecque, arrivé à Bourdeaux avec sa fille, voulant la faire peindre à bon prix, s'adressa à notre camarade. Cette jeune Hollandoise s'appelloit Janeta Pecque, ses yeux étoient vifs, animés, sa taille fine, ses couleurs charmantes, sa gorge divine, & sa jambe mignone prévenoit favorablement pour le reste; en elle tout étoit aimable, jusqu'à son accent Hollandois; c'étoit là plus jolie petite mignature du monde à faire, aussi Joli-Cœur ne réussit-il jamais mieux.

Janeta mise à son avantage, alloit régulièrement tous les matins voir son Peintre. Toutes les graces de cette Belle passaient en revue devant le jeune Barbouillard, il se promit bien de faire un chef-d'œuvre, & y réussit bien

tôt.

tôt. Abandonnant l'Art pour la nature, son pinceau s'anima de façon qu'il fit une figure parlante; le Sieur Pecque s'en apperçut, & forcé de laisser l'original à l'ouvrier, il falut se contenter de la copie; le troc n'étoit pas si chien, jamais mauvais tableau ne fut si bien payé; c'est peut-être l'unique fois que le Peintre, usant des droits du Procureur, est devenu maître du fond pour avoir travaillé sur la forme. Que faire en pareille occasion? Après tout, le bon homme prit le parti le plus sage.

Voilà donc Joli - Cœur marié, son beau-pere intéressé comme un Hollandois, instruit du proverbe, *gueux comme un Peintre*, mit son gendre de son négoce, & l'emmena avec lui à Cadix, laissant la nouvelle mariée chez son beau pere M. Barbouillard.

Je ne fai si les nouveaux Associés eussent fait fortune, mais ils jouerent d'abord de malheur; une tempête culbuta d'abord le navire qu'ils montoient, & les voilà Sujets du Royaume de Neptune; tout l'équipage périt à la pointe d'une Isle déserte, à l'exception de notre Héros, que la fortune qui le réservoir à de grandes choses sauva.

Il faut croire que quelque Dieu , Protecteur des Arts, présenta au jeune Barbouillard la planche favorable qui le porta à terre ; moderne Robinson, il falut attendre que le hazard conduisît là un vaisseau , & le hazard est souvent long dans ses opérations , sans compter que capricieux en diable , il manque souvent d'aller où il est attendu. Il vint cependant au bout de six mois , & Joli-cœur las de manger pour tout potage , des pommes cuites au Soleil , s'embarque sur un vaisseau François qui faisoit voile pour Cadix ; là se trouvant sans argent il peignit tout ce qu'on voulut , & ce ne fut qu'environ un an après son arrivée dans cette Ville qu'il put se remettre en mer pour retourner à Bourdeaux.

Quand on a été deux ans passés à faire un voyage de trois mois au plus, on court risque de trouver bien du changement à son retour. Sur la nouvelle qu'un vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur la route de Cadix , après une attente assez longue , on ne douta pas à Bourdeaux que le jeune Barbouillard n'eût été enseveli dans les ondes ; toute la Ville en porta le deuil. La petite Pecque se croyant veuve après plus

plus d'un an & demi de constance , prit congé de son beau-pere qui la traitoit assez mal , & disparut un beau matin sans rien dire.

Il n'y avoit que deux mois qu'elle étoit partie quand Joli-Cœur arriva : Plus de femme , quel désespoir ! sa vertu avoit-elle fait naufrage ? Où étoit Janeta ? C'est ce que personne ne put lui dire. Persuadé que Paris est la retraite ordinaire & la plus fertile en ressources pour une jeune Provinciale infortunée , il se rendit en cette capitale , où il passa l'hyver dernier à faire inutilement toutes les recherches imaginables , tout en dessinant pour nos Graveurs subalternes , les feux d'artifices de la Greve & les sales publiques.

Enfin se flatant qu'en parcourant la Flandre au Printems prochain avec le Roi , il pourroit avoir des nouvelles de sa chere moitié , qui auroit bien pû aller rejoindre ses parens , il profita de la commodité des Grassins pour faire ce voyage ; se promettant un heureux succès de son entreprise dans un Corps aussi ambulante que celui-là , ne désespérant pas de parcourir en une campagne une bonne partie des frontieres de la Hollande. Il partit donc sous le nom
de

de Joli-Cœur, & après avoir fait des prodiges de valeur à Fontenoy, on a vû comme il vient encore récemment de défendre courageusement le colombier de la Cense de Nassein, dont la garde lui étoit échûe.

N'est-il pas bien dédommagé de la perte de sa femme, supposé que le sort la lui ait ravie pour toujours, par l'honneur qu'il a d'avoir été fait membre de notre Académie? Dailleurs, puisque le bonheur lui en veut, il ne sera pas heureux à demi, j'ai tout lieu de croire qu'il retrouvera sa belle Janeta, il la faut pour finir mon histoire, je compte là-dessus, & ne me trompe gueres.

En attendant la conclusion de cette aventure, je vai transporter mes Lecteurs dans les Faux-bourgs de Bruxelles, avec les Hulans du Comte de Saxe.

C H A P I T R E I X.

Les Hulans à Bruxelles.

Cette Troupe Pandourienne & pour le moins aussi Grassine que l'autre, ne laisse pas que de faire aussi de
tems

tems en tems des coups très-hardis , & dignes de passer à la posterité ; cependant faute de tems je ne me donnerai pas la peine de les écrire , il m'en coûtera moins de rappoter en original la lettre qui m'a été écrite au sujet de cette expédition par un de nos Héros Hulanois , qui ne laisse pas que de conter très-joliment , comme on va le voir.

CAMARADES ET AMIS.

„ Sacrebleu ! nous voulons faire parler de nous , il ne fera pas dit que les diables de Graffins feront tout, nous sommes des B. qui les valons bien , témoin l'action que nous venons de faire ; les Fauxbourgs de Bruxelles n'ont pas été à l'abri de nos incursions , leurs Baillifs enlevés nous ont procuré de quoi boire à leur santé , & ont forcé les Etats de Brabant à demander la permission d'envoyer au Roy une députation pour faire cesser nos contributions.

„ Par ce que j'ai ouï dire des feuilles périodiques de votre Académie que je n'ai pas encore eu le loisir de lire , & cela est bien pardonna-
„ ble

„ ble à des gens comme nous , qui
 „ nous piquons plus d'être bons Sol-
 „ dats que beaux Esprits , nos graves
 „ prisonniers ne font pas de votre ressort
 „ ainsi je ne vous en parlerai pas , je
 „ les renvoye à la Gazette , j'aime
 „ mieux vous conter une histoire plus
 „ intéressante , & dont je fus moi le
 „ Héros. Je vous l'abandonne ; avec
 „ de l'esprit , vous pouvez en faire
 „ quelque chose.

„ Ce fut chez le Bailly Helchin que
 „ se passa la scene suivante. Trois de
 „ nos camarades venoient d'enlever ce
 „ bon homme pour ôtage de la con-
 „ tribution demandée , quand m'avi-
 „ fant de parcourir la maison , seule-
 „ ment pour voir si je ne trouverois
 „ rien à ma bienfaisance , encore ne
 „ faut-il pas être dupe , j'ouvris une
 „ porte , surpris de découvrir au fond
 „ d'un petit jardin une Chartreuse , j'i-
 „ maginai que c'étoit - là la retraite de
 „ quelque bonne ame amie de la soli-
 „ tude.

„ Le fabre nud & toujours sur mes
 „ gardes , j'avance , j'entre dans un
 „ petit vestibule plus propre que ma-
 „ gnifique , & j'entens une voix femi-
 „ mine qui demande languissamment , *qui*

est

„ est là ? c'est moi morbleu , répondis-
 „ je , François ; voyons de par le Roi ,
 „ mon Maître & le vôtre , ce que ce
 „ Cabinet renferme de précieux.

„ On ouvre , & je vois une jeune
 „ femme pâle , tremblante , mise avec
 „ une simplicité si bien ordonnée , qu'il
 „ n'y manquoit rien pour plaire ; l'art
 „ qu'on sembloit négliger , s'échapoit
 „ & se montroit par tout , malgré qu'on
 „ en eût : à ce portrait on reconnoît
 „ aisément une dévote ; c'en est une :
 „ où n'en est-il pas ? Toutes les Reli-
 „ gions en sont amplement pourvûes.
 „ Mahomet a les siennes qui ont leurs
 „ minauderies tout aussi bien que les
 „ nôtres.

„ Cette bonne Dame me dit qu'elle
 „ étoit Madame Helchin , & que pen-
 „ dant que nous mettions sa maison à
 „ contribution , elle venoit prier Luther
 „ de lui rendre promptement son mari
 „ que nous enlevions ; en effet , ce
 „ grand Prophète , ce divin personna-
 „ ge paroissoit dans un cadre doré sur
 „ un Prie-Dieu des mieux frotés.

„ Vous ne vous adressez , par-bleu ,
 „ pas mal , lui dis - je ; pensez - vous
 „ donc , ma belle Dame , que Luther
 „ ait grand credit chez nous ? Moi qui

M

„ vous

„ vous parle, je puis faire votre affaire
„ mieux & plus promptement que lui,
„ ne vous en déplaîse; une jolie fem-
„ me à mes pieds peut tout sur mon
„ cœur: voyons, que promettiez-vous
„ au bon Apôtre que vous invoquiez
„ là? Je pourrai peut-être bien au mê-
„ me prix vous rendre votre cher époux;
„ je ne vous demande que la préfe-
„ rence.

„ Ah! Monsieur, me répondit pieu-
„ sement la Bruxelloise, avec un saint
„ zele, je voi bien que vous êtes Pa-
„ piste, & que vous n'avez pas de foi
„ au divin Luther.

„ Non parbleu, lui répondis-je,
„ car votre Luther est damné comme
„ un diable.

„ La bonne Madame Helchin faillit
„ se trouver mal à cet horrible blas-
„ phème; & me priant au Nom de
„ Dieu de respecter davantage l'image
„ d'un de ses Ambassadeurs sur terre,
„ peu s'en falut que je ne le baisasse pour
„ lui faire plaisir. Tout bien examiné
„ cependant, j'aurois mieux aimé bai-
„ ser Madame Helchin, dont les peti-
„ tes façons & les devotes minauderies
„ commençoient à faire breche sur mon
„ cœur, qui, sous l'habit que je por-

„ te,

„ te, ne laisse pas que d'être aussi sen-
„ sible qu'un autre.

„ La gorge de la belle, bondissant
„ modestement sous un grand mouchoir
„ de mouffeline, attaché à quatre épin-
„ gles, laissoit entrevoir deux demi-lu-
„ nes mouvantes, d'un difficile accès à
„ la verité, mais qui n'étoient pas im-
„ prenables; il n'étoit question que de
„ gagner le chemin couvert; l'entrepri-
„ se étoit téméraire; après tout, les
„ Hulans sont faits pour l'être; résolu
„ d'emporter les ouvrages avancés avant
„ que d'attaquer le corps de la Place,
„ je dressai mes batteries; je commen-
„ çai par détacher le portrait de Lu-
„ ther & à le mettre sous mon bras, per-
„ suadé qu'on demanderoit à le rache-
„ ter, ce qui ne manqua pas d'arri-
„ ver.

Ah! généreux François, me dit-on
„ les larmes aux yeux, porteriez-vous
„ l'impiété jusques à profaner les cho-
„ ses les plus saintes?

„ Je suis peu dévot, répondis-je fie-
„ rement, & je ne me souviens pas,
„ que je sache, d'avoir jamais fait de
„ neuvaine à Luther; mais si vous vou-
„ lez le ravoir, il faut capituler; cette
„ Image n'est pas à mes yeux d'un

„ prix que vous ne puissiez racheter.

„ Mais mon Epoux, me dit - elle ,
„ vous a donné tout notre argent , il
„ ne m'en reste plus ; voyons autre cho-
„ se , lui dis-je , je m'accomode de tout ,
„ par exemple , voilà un mouchoir de
„ mouffeline qui me paroît fort beau ,
„ donnez-le-moi déjà à compte , & prom-
„ ptement.

„ On me representa que ce petit ap-
„ partement séparé du reste de la mai-
„ son n'étant qu'un Oratoire , on n'a-
„ voit là ni linge ni hardes , & que ,
„ faute d'avoir dequoi recouvrir ce que
„ la pudeur & la bienséance défendoient
„ d'exposer aux yeux des hommes , on
„ ne pouvoit me donner dans le mo-
„ ment ce que je demandois , mais que
„ je n'avois qu'à passer à l'Hôtel , &
„ qu'on m'offroit une douzaine de mou-
„ choirs pour un.

„ Ma réponse à la pudeur & à la
„ bienséance qu'on alleguoit , fut que
„ j'allois couper les moustaches à Lu-
„ ther , si l'on ne me contenoit sur le
„ champ ; & sans sortir , je me mis mêm-
„ me en devoir de tenir ma parole pour
„ rendre la scène plus touchante ; on
„ jetta un grand cri ; j'arrêtai , & réi-
„ terant ma demande , la pieuse Hel-
„ chin

„ chin détacha dévotement , les yeux
 „ baissés , ses quatre épingles l'une après
 „ l'autre , & tirant doucement le mou-
 „ choir par une des cornes , on s'ar-
 „ rêta quand il fut près de découvrir
 „ ce que je brûlois de voir ; mais pre-
 „ nant moi-même ce voile importun ,
 „ je l'enlevai , & Dieu fait ce que je
 „ vis !

„ La tentation n'en devint que plus
 „ forte ; en ces fortes de rencontres
 „ on n'est jamais content , le plus hon-
 „ nête homme n'est souvent qu'un co-
 „ quin. La vertu est sans contredit une
 „ belle chose , mais certains pechés ,
 „ quoiqu'on en dise , ne laissent pas
 „ que d'avoir aussi leurs agrémens ; le
 „ diable n'est pas sot , s'il nous tente ,
 „ c'est un diable qui fait son métier ,
 „ le piège est toujours séduisant.

CHAPITRE X.

*Suite du précédent. A quel prix Luther
 est mis , vendu & livré.*

„ JE suis cependant honnête hom-
 „ me , l'honneur me ferma la bou-
 „ che , & promenant en silence mes

„ yeux radoucis , du mouchoir que je
„ tenois à ce qu'il avoit couvert , je
„ ne favois plus quelle figure faire , je
„ voulois & ne voulois pas ; que la
„ vertu est embarrassante , & que le peu
„ que j'en ai me fut à charge en ce
„ moment critique ! Un vrai scelerat
„ est heureux en ces sortes d'occasions ;
„ il est constant que je ne m'aurois ja-
„ mais cru tant de retenue , je me trou-
„ vai de la moitié plus honnête hom-
„ me que je ne croyois ; tant il est
„ vrai qu'on ne fait pas toujours ce
„ qu'on vaut.

„ Il falut cependant mettre fin à cet-
„ te aventure , & ne pas sortir de là
„ comme un sot ; mon silence , mes
„ yeux & mes gestes avoient fait de-
„ viner à la Dame Baillie une partie de
„ mes prétentions ; son front se fillo-
„ noit d'effroi , & la bonne Madame
„ Helchin trembloit en regardant la
„ porte. Elle finit cependant par me
„ fixer avec quelque attention de la tête
„ aux pieds , comme si elle eût vou-
„ lu entrer en quelque accommodement ,
„ & soit qu'elle me trouvât pas-
„ sable , car je suis assez joli garçon ,
„ & parbleu de figure à tenter une
„ Devote , ou soit qu'elle se trouvât
„ réelle-

„ réellement fatiguée, elle s'affit sur
 „ une chaise longue en poussant un
 „ profond soupir, tantôt levant les
 „ yeux au ciel, tantôt les baissant vers
 „ la terre; mais comme j'étois moi en-
 „ tre le ciel & la terre, les yeux de
 „ la Belle, tout en passant, ne laissoient
 „ pas que de s'arrêter un peu sur moi,
 „ & sembloient me dire: si vous le
 „ voulez absolument, il faudra bien s'y
 „ résoudre.

„ Son attitude étoit charmante, en
 „ deshabillé de toille d'Hollande d'une
 „ blancheur éblouissante; une de ses
 „ mains étoit posée négligemment sur
 „ ses genoux croisés, tandis que de
 „ l'autre elle couvroit son sein décou-
 „ vert, du mieux qu'elle pouvoit, pour
 „ moi, droit comme un pieu devant
 „ Madame Helchin; je contemplois &
 „ parcourois ses graces, dans la posture
 „ d'un homme qui n'a pas l'air de con-
 „ templer long-tems.

„ Vous avez trop d'esprit, lui dis-
 „ je enfin, pour ne pas savoir que ce
 „ mouchoir que vous me cedez n'est
 „ pas d'une valeur qui puisse racheter
 „ Luther; j'estime trop ce grand per-
 „ sonnage pour le mettre à si bas prix;
 „ oui, Madame, pardonnez le terme

M 4 „ un

„ un peu cavalier , mais il faut . . .
 „ j'achevai la phrase , ou je coupe les
 „ oreilles au Prophète ; choisissez à le
 „ voir martyriser , ou à souffrir le mar-
 „ tyre vous-même pour l'amour de lui.

„ Je ne finirois pas , si je rappor-
 „ tois ici , tout ce qu'on m'offrit en
 „ échange de ce que je demandois , &
 „ les mille & une cérémonies d'usage
 „ chez les Dévotes de tous les pays
 „ du monde en pareille occasion ; bref,
 „ je vendis Luther , & le livrai à bons
 „ deniers comptans , sans cependant user
 „ de violence.

„ Il n'y a que façon de s'y pren-
 „ dre , je fis aux genoux de la Belle
 „ tous les rôles imaginables ; je donnai
 „ même dans la fadeur , & empruntai,
 „ sous mon habit militaire , le langage
 „ des Robins , mais

Dolus aut virtus quid in hoste requirat.

„ Que ne fait-on pas pour une jo-
 „ lie femme ? Je pouffai la complaisan-
 „ ce jusqu'à baiser Luther , à lui de-
 „ mander excuse de l'avoir traité si
 „ cavalierement , & après l'avoir ratta-
 „ ché à un crochet sur le petit Prie-
 „ Dieu de la pieuse Bruxelloise , je pris
 „ congé

„ congé de Madame la Baillie , en lui
 „ baissant la main , & rejoignis nos ca-
 „ marades.

„ Si vous trouvez , Messieurs , cette
 „ aventure digne d'être inserée dans vos
 „ feuilles , je vous en fai présent ; te-
 „ nez-vous pour avertis que je brigue
 „ une place dans votre illustre Acadé-
 „ mie , & que le premier d'entre vous
 „ envoyé chez les morts , je suis prêt
 „ à le remplacer.

L' E S P E R A N C E.

Monfieur de l'Espérance peut com-
 pter sur l'honneur de ma protection en
 cas qu'il arrive malheur à l'Academie ,
 & Dieu veuille qu'il foit plutôt mon
 Confrere que mon Successeur!

C H A P I T R E X I.

P Our revenir à Joli-Cœur , fâchant
 que feu fon beau-pere M. Pecque
 avoit fait fa réfidence à un Bourg affez
 confidérable des environs de Bruxelles,
 dont le nom ne me revient pas , car
 j'ai très-mauvaife mémoire , & s'imagi-
 nant que Janeta y pouvoit bien être

M s re-

retournée, fut charmé à la nouvelle que sa troupe alloit mettre ce Village à contribution. C'est lui qui parle, le reste de ce Chapitre est de sa façon.

„ C'étoit un Dimanche ; tous les
„ Habitans du lieu étoient à Vêpres,
„ cette Paroisse est Catholique, il ne
„ fut question que d'entourer l'Eglise,
„ ce qui fut fait en un moment. On
„ fut en aussi peu de tems le sujet de
„ notre visite. Le Curé, homme d'es-
„ prit, dans l'attente de quelques se-
„ cours, ne se pressa pas de finir ses
„ Vêpres, persuadé que bons Catholi-
„ ques nous-mêmes nous n'interrom-
„ prions pas l'Office Divin.

„ Il avoit raison, ce n'étoit pas aux
„ Vêpres que nous en voulions, nous
„ les entendimes cependant en passant;
„ Vêpres finies ce fut un Salut, & au
„ Salut succéda une Procession généra-
„ le autour de l'Eglise en dedans tout
„ en chantant les Litanies des Saints.

„ Nous espérions que la Procession
„ finie on fortiroit, mais point du
„ tout ; M. le Curé monta en chaire,
„ & alloit sans doute faire encore le
„ panégyrique de tous les Saints qu'il
„ venoit de chanter, quand la patien-
„ ce nous manquant nous fîmes mine

„ d'en-

„ d'entrer dans les maisons ; bien-tôt
 „ la nouvelle en fut portée au Ser-
 „ mon ; le Curé changeant alors de
 „ texte , dit qu'il voyoit bien qu'il nous
 „ faloit de l'argent , & ordonna à cha-
 „ cun d'apporter au Presbytere , selon
 „ ses facultés , de quoi nous renvoyer
 „ contens.

„ Ainsi Monsieur le Curé se rendit
 „ chez lui , où il trouva fort bonne
 „ compagnie ; nous le reçûmes très-
 „ respectueusement rangés en haye.
 „ Comme entre honnêtes gens on s'en-
 „ tend d'un mot , il nous dit obligeam-
 „ ment qu'on alloit nous apporter de
 „ quoi boire ; il nous vanta beaucoup
 „ la pauvreté de sa Paroisse , & nous
 „ pria d'y avoir quelques égards ; deux
 „ muids furent mis sur bout en l'hon-
 „ neur de la Fête.

„ On ne pilla point , deux de nos
 „ camarades tenoient poliment leurs
 „ chapeaux bas , & chaque Payfan ,
 „ dénouant le coin de son mouchoir ,
 „ se défaisoit de ses grosses pieces.

„ Pendant que cela se passoit avec
 „ un ordre infini , je m'adressai à M.
 „ le Curé pour savoir des nouvelles de
 „ ma femme née sur sa Paroisse ; en-
 „ core faut-il penser à soi : au nom de

„ Janeta Pecque que je prononçai, il
 „ treffaillit de joie, sauta à mon col,
 „ en me disant qu'il étoit son oncle;
 „ vous êtes donc le mien, lui dis-je,
 „ car celle dont je vous parle est ma
 „ femme, je l'ai épousée à Bourdeaux.

„ A Bourdeaux! s'écria l'oncle avec
 „ surprise, quoi! vous seriez ce M.
 „ Barbouillard qu'on disoit être mort
 „ avec M. Pecque dans un naufrage
 „ en allant à Cadix? C'est moi-même,
 „ lui répondis-je en le ferrant bras des-
 „ sus bras dessous, j'ai échapé du nau-
 „ frage le plus heureusement du mon-
 „ de; & me voici.

„ Cela fit une reconnoissance des
 „ plus touchantes; à ces embrassades
 „ réitérées, on fit foule autour de nous,
 „ & je reçûs mille complimens, tant
 „ de l'oncle que de mes camarades;
 „ c'étoit une vraie comédie; enfin je
 „ voulus savoir où étoit ma femme.

„ Comme à toutes mes questions à
 „ ce sujet, M. le Curé battoit la cam-
 „ pagne, je commençai à craindre quel-
 „ que scène tragique. Est-elle donc
 „ morte, m'écriai-je tout d'un coup?
 „ Hélas non, neveux, me répondit-on,
 „ elle n'est que remariée, c'est moi-
 „ même.

„ M.

„ même qui ai fait cette cérémonie l'hy-
 „ ver dernier.

„ Quel coup de foudre pour un
 „ galant homme ! J'appris par la fuite
 „ de la conversation que ma femme a-
 „ voit épousé un Limonadier d'Oude-
 „ narde , & qu'elle y étoit actuellement
 „ pendant que nous en faisons le siege;
 „ heureusement , me dis-je en moi-mê-
 „ me , pour toute réponse , que nos
 „ sieges ne durent pas long - tems , &
 „ que le Roi avance bien nos affaires.

„ Je quittai M. le Curé avec pro-
 „ messe de revenir le voir , & il me
 „ pria de ne pas amener si bonne com-
 „ pagnie , ajoutant qu'il seroit charmé
 „ de boire seul avec moi.

CHAPITRE XII.

Prise d'Oudenarde & d'autre chose.

„ **T** Rois jours après Oudenarde fut
 „ pris ; je m'y rendis avec mon
 „ ami Parisien , à qui je fis part de
 „ la découverte que je venois de faire,
 „ il m'en fit compliment , & nous voi-
 „ là à courir tous les Caffés de la Vil-
 „ le ; j'entre enfin dans le Caffé Hol-
 „ lan-

„ landois, nous demandons un pot de
„ biere, nous étions seuls à servir, un
„ garçon l'apporte promptement.

„ Je commençois à interroger ce drô-
„ le, quand j'apperçus ma Déesse, qui,
„ enrubantée & mouchetée, venoit éta-
„ ler ses graces pour attirer des cha-
„ lans; elle n'eut garde de me recon-
„ noître d'abord, sous mon habit de
„ Pandoure, je ne méritai pas même
„ un de ses regards; jolie Caffetiere
„ n'est pas gibier à Grassins, il faut au
„ moins être Cornette pour mériter l'at-
„ tention de ces Princesses subalternes.
„ Parisien en cette qualité eut un coup
„ d'œil en passant.

„ Ma reconnoissance n'étoit pas loin;
„ impatient d'embrasser ma chere Jane-
„ ta, je quitte ma table, vole à elle,
„ & me précipite à son col sans lui
„ donner le tems de me reconnoître;
„ elle jette un grand cri, son nouveau
„ mari Monsieur Mathews qui étoit
„ dans la chambre voisine, accourt; au-
„ tre coup de théâtre.

„ Il veut arracher Janeta de mes
„ bras, Parisien le prend par la main,
„ lui fait faire la pirouette, en lui de-
„ mandant de quoi il se mêle; enfin
„ je quitte ma femme que je tenois ser-
„ rée,

„rée, & me regardant fièrement avec
 „indignation elle commença à démêler
 „mes traits. Quel changement subit
 „se fit tout à coup dans son cœur &
 „sur son visage! sans avoir la force
 „de parler elle se précipite elle-même
 „à son tour à mon col en me prodigant
 „les plus tendres caresses. Notez, que pendant tout ce tems Parisien tenoit le Sieur Mathews, qui, comme un furieux vouloit jeter à la tête de sa femme tout ce qui tomboit sous sa main.

„Enfin lui portant la parole, Monsieur, lui dis-je, il est bien permis à un homme qui n'a pas vu son épouse depuis trois ans, de lui témoigner toute son amitié au moment qu'il la retrouve.

„A ce discours les larmes couvrent les joues de la sensible Janeta, elle baissa les yeux, Mathews pétrifié demeure immobile, & Parisien éclate de rire; quoi! elle est votre femme? s'écria enfin Mathews; oui, repris-je, sa confusion vous prouve assez ce que j'avance.

„Hélas! il est bien vrai, reprit Janeta, oui, voilà mon cher Barbouillard, qu'on m'avoit dit mort & avoir été

„ été enſéveli avec mon Pere dans les
 „ mers de Cadix ; qui, c'eſt moi-même ,
 „ répondis-je à ces douces paroles , &
 „ je ſuis plus vivant que jamais.

„ Ici je conte en deux mots mon
 „ hiſtoire, comme je m'étois fait Graf-
 „ ſin exprès pour venir chercher ma
 „ femme en Flandre , & faire le voya-
 „ ge aux fraix du Roy.

„ Cette affaire-la méritoit bien d'être
 „ examinée plus au long & plus com-
 „ modément que dans un Caffé ; Ma-
 „ thews nous pria donc d'entrer dans
 „ la chambre voiſine ; où nous ſerions
 „ plus à notre aïſe ; là je le convain-
 „ quis à n'en pas douter , & par mille
 „ bonnes raiſons , que je n'étois point
 „ mort , & que j'avois épouſé à Bour-
 „ deaux Janeta Pecque.

„ Le Hollandois étoit un bon homme,
 „ & de ces Marchands intéreſſés , qui,
 „ uniquement occupés de leur commer-
 „ ce , ne ſont bien attachés qu'à leur
 „ argent & à leur fortune ; il prit ſon
 „ parti en galant homme , & me tou-
 „ chant dans la main , il me fit pro-
 „ mettre de demeurer toujours les meil-
 „ leurs amis du monde ; je le lui pro-
 „ mis.

„ Janeta interdite & conſuſe , paroif-
 „ ſoit

„ soit la plus embarrassée , & tortillant
 „ le coin de son mouchoir , n'osoit le-
 „ ver les yeux ; elle convint de bonne
 „ foi qu'elle s'étoit remariée trop tôt,
 „ & que les morts arrivées par naufra-
 „ ge méritoient toujours confirmation,
 „ attendu qu'une planche pouvoit ga-
 „ rantir du veuvage la femme la plus
 „ mécontente de son mari.

„ Comme il étoit heure de souper,
 „ Mathews nous retint Parisien & moi ;
 „ l'on servit ; le repas fini , je signifiai
 „ à notre Hôte que j'allois coucher avec
 „ sa femme , ou plutôt avec la mienne ;
 „ il me répondit que cela étoit juste,
 „ & après nous avoir souhaité le bon-
 „ soir , il se retira dans son cabinet
 „ pour faire ses comptes ; Parisien prit
 „ aussi congé de la compagnie , & je
 „ demeurai seul avec ma chere Jane-
 „ ta. Je n'ai point de compte à ren-
 „ dre au Public sur les événemens de
 „ cette charmante nuit ; ce sont là mes
 „ belles & bonnes affaires.

„ Les Garçons Caffetiers , qui de la
 „ boutique avoient tout vû sans rien
 „ entendre , ne savoient trop que pen-
 „ ser du procédé de leur Maître & de
 „ leur Maîtresse ; heureusement qu'un
 „ d'eux avoit servi à Paris , & qu'inf-
 „

„ truit

„ truit de la marotte de certains ma-
 „ ris, il dit sans doute à ses camara-
 „ des que Mathews nouvellement su-
 „ jet de la France devenoit François ;
 „ & que rien n'étoit si commun sur
 „ les bords de la Seine, que de voir
 „ d'honnêtes Epoux céder à l'amiable
 „ leur chere moitié.

„ Le lendemain matin je priai M.
 „ Mathews de me rendre tout ce qu'il
 „ avoit à ma femme, que je logai sur
 „ le champ en chambre garnie ; tout
 „ cela se fit de la meilleure façon du
 „ monde, & l'on convint de rester
 „ amis : Je n'avois pas d'argent, mais
 „ trois montres Angloises & six bagues
 „ d'or frappées au coin de Fontenoy,
 „ m'en procurerent en moins d'une
 „ heure une assez bonne somme.

„ On trouve toujours à la suite de
 „ l'Armée d'honnêtes Fripiers qui s'ac-
 „ comodent de tout ce qui peut nous
 „ embarrasser, moyennant un prix rai-
 „ sonnable & très-raisonnable ; Mon-
 „ sieur Mathews qui fait l'utilité d'u-
 „ ne jolie femme dans un Caffé, s'est
 „ remarié trois jours après ; ma fem-
 „ me & moi avons dansé à ses noces.

„ Je compte fort retourner cet hyver
 „ à Paris avec Madame Barbouillard

„ pour

„ pour y suivre ma profession : mais
 „ il faut finir avec honneur cette Cam-
 „ pagne. Je pars demain pour une
 „ nouvelle expédition, où je vais sans
 „ doute me couvrir de gloire & de
 „ lauriers. J'espere cet hyver chanter
 „ & peindre mes exploits.





LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Pandoures en Campagne , comme ils sou-
pent , & où ils couchent , avec un
état de leur cuisine ambulante.*

JE n'ai peut être jamais si bien ima-
giné que d'incorporer un Grassin
dans notre illustre Académie ; j'ai fait
là un coup de maître ; il faut avouer
que Joli-Cœur est incomparable ; mais
si cela continué , je pourrois bien l'as-
socier à mes ouvrages , & me décharger
sur lui d'une partie de mes pénibles &
laborieuses occupations littéraires ; je
l'ai

l'ai déjà fait mon premier Secrétaire ;
 c'est parbleu enfiler le grand chemin
 pour devenir un grand homme ; l'his-
 toire suivante est un plat de son métier ;
 je puis maintenant mourir sans crainte,
 mon successeur est tout trouvé ; c'est
 Joli-Cœur qui parle.

„ On distingue deux sortes de Graf-
 „ fins , Grassins à cheval , Grassins à
 „ pied ; c'est dans l'un & l'autre corps,
 „ même courage , même esprit , même
 „ feu , même ardeur ; un cheval fait la
 „ seule différence de notre mérite ; sans
 „ m'enorgueillir de celui qui me por-
 „ te , je croi les Grassins à pied tout
 „ aussi gros Seigneurs que moi ; c'est
 „ pourquoi , quand l'occasion se pré-
 „ sente , je ne fai aucune difficulté de
 „ les traiter de Camarades , & de boire
 „ avec eux sans façon.

„ Pendant qu'une partie de notre Ré-
 „ giment s'emparoit de Bruges avec
 „ quatre Compagnies de Grenadiers ,
 „ pareil nombre de Piquets , & quatre
 „ cens Dragons , nos Chefs informés
 „ d'un Convoi Ennemi qui devoit pas-
 „ ser au coin d'un certain bois , dont
 „ j'ai mieux retenu la situation que le
 „ nom , envoyèrent plusieurs petits dé-
 „ tachemens sur son passage à dessein
 „ de

„ de l'enlever, s'il étoit possible ; c'est
„ toujours autant, on ne perd pas ce
„ qu'on prend ; on s'imagine bien que
„ nous fumes de la partie, & s'en fait-
„ il une sans nous ? Qui ne fait pas que
„ nous sommes les chiens courans de
„ l'armée ?

„ Nous allions donc en avant, sé-
„ parés en différens pelotons, pour
„ donner la chasse aux Anglois, lors-
„ qu'arrivés à l'endroit de notre desti-
„ nation, j'entendis sur le soir tirail-
„ ler au coin d'un bois ; suivi de ma
„ petite troupe dont j'étois un des plus
„ considérables & des plus considérés,
„ j'avance & reconnois un détache-
„ ment de notre Infanterie Grassine
„ envoyée comme nous à la découper-
„ te ; je double le pas, & Lionnois
„ un de mes anciens amis, nous voy-
„ ant déboucher, m'appelle par mon
„ nom ; après les premiers complimens
„ qui sont ordinairement laconiques en-
„ tre militaires, il me dit qu'ils n'a-
„ voient à combattre qu'une vingtaine
„ de Hussars Ennemis, qui disparurent
„ à la vûe de notre jonction qui alloit
„ se faire.

„ Comme la nuit commençoit à tom-
„ ber, nous cherchâmes à nous loger
„ dans

„ dans le bois voisin ; ce sont là nos
 „ auberges ordinaires ; la belle Etoile
 „ est notre Enseigne ; nous trouvâmes
 „ là des lits , c'est-à-dire du foin nou-
 „ vellement fauché pour nous & nos
 „ chevaux ; d'abord on pensa à sou-
 „ per , peut-être ne sera-t-on pas fâ-
 „ ché d'avoir la description d'un sou-
 „ per à la Pandoure ; il n'en coutera
 „ rien de la faire en passant.

„ Nos chevaux attachés à un arbre
 „ autour de nous , nous nous deman-
 „ dâmes , pleins d'appétit , quelles é-
 „ toient nos provisions ? chacun comp-
 „ tant sur ce que son voisin pouvoit
 „ avoir dans son havresac ; il se trou-
 „ va quand on voulut se mettre à ta-
 „ ble que nous n'avions rien ; l'ordi-
 „ naire étoit modique ; nous parlâmes
 „ beaucoup de nos belles actions ; mais
 „ ma foi , les fumées de la gloire sont
 „ peu capables de rassasier des Grivois
 „ de bon appétit ; il étoit cependant
 „ question de souper , bien ou mal ,
 „ c'est un devoir indispensable ; avec
 „ rien cependant c'est la chose impossi-
 „ ble ; les Graffins couchent bien à l'air
 „ du tems , mais n'en vivent pas. Com-
 „ ment faire ?

„ Nous faisons silence pour écouter

„ si

„ si le hazard notre Maître d'Hôtel
„ ordinaire ne nous feroit pas trouver
„ près de quelque bonne Cuisine ; après
„ plus d'un quart-d'heure d'attente inu-
„ tile , un chien de basse-cour s'avisant
„ de japer après la Lune qui commen-
„ çoit sa brillante carrière , nous fit
„ savoir que nous étions près tout au
„ moins de quelque Ferme ; l'espéran-
„ ce , renaît dans tous les cœurs ; pour
„ l'appétit arrivé à son dernier période ne
„ pouvoit plus croître : nous voilà donc
„ une douzaine en Campagne , mais le
„ diable de matin , sans s'informer si
„ nous étions à jeun ou non , s'avise
„ tout à coup de se taire ; jamais chien
„ de Payfan ne cessa peut-être d'aboyer
„ si mal à propos.
„ Perdus dans les routes du Bois ,
„ nous marchions au hazard sans savoir
„ où nous allions ; notre souper com-
„ mençoit à être bien avanturé ; il dé-
„ pendoit du caprice d'un doguin ,
„ qui , renfermé dans sa niche , ne
„ pensoit guere à nous , non plus que
„ son maître ; non , le Parterre de l'O-
„ pera n'attend pas avec plus d'impa-
„ tience , la bouche béante , & suspen-
„ du sur la pointe de ses pieds , que
„ la le Maure , Jeliot ou Poirier fas-
„ sent

„ sent entendre leurs voix charmantes,
 „ que nous attendions le bien-heureux
 „ aboyement du chien le plus silen-
 „ tieux que j'aye jamais connu : enfin
 „ comme en marchant toujours nous
 „ commencions à tourner le dos à no-
 „ tre souper , quelques Passans peut-être
 „ Anglois , pour ce que j'en fai , aga-
 „ çans sans doute le chien en question,
 „ le firent chanter sur un ton qui nous
 „ fit faire aussi-tôt volte-face , & nous
 „ voilà tous à battre des mains : arri-
 „ vés à sa voix , il aboya plus que
 „ nous ne voulûmes.

„ Ce bienheureux matin étoit le
 „ gardien d'une Ferme que nous n'eû-
 „ mes pas de peine à mettre à contri-
 „ bution ; à la premiere demande on
 „ nous délivra trois Moutons , douze
 „ Dindons , quelques paires de Pou-
 „ lets , tout ce qu'il y avoit de pains
 „ & de broches à la maison. Il nous
 „ fut aisé de retrouver nos Camarades
 „ à la lueur du feu qu'ils avoient al-
 „ lumé dans le Bois , & qui nous fut
 „ d'un grand secours pour cuire nos
 „ viandes.

„ Enfin , le tout tant froid , crud ,
 „ cuit que brûlé , nous allions nous
 „ en donner à belles dents , lorsque

N

„ quel-

„ quelques coups de fusils tirés à tra-
„ vers les feuillages , nous annoncerent
„ que ce souper que nous avions déjà
„ à demi dévoré des yeux tout en dé-
„ visant , tandis qu'il cuisoit , n'étoit
„ peut-être pas encore pour nous , &
„ qu'il faudroit encore pour le moins
„ nous battre avant que de le man-
„ ger ; c'est le diable qu'à la Guerre ,
„ on ne peut répondre de son souper ,
„ que quand on l'a dans le ventre ;
„ c'étoient les Hussars Anglois qui re-
„ venoient à la charge : voilà ce qui
„ s'appelle bien prendre son tems.

„ Nos Camarades courent aux ar-
„ mes ; pour moi , qui tournois la bro-
„ che , je n'ose la quitter , crainte d'ac-
„ cident , persuadé que les Pandoures
„ Ennemis en vouloient pour le moins ,
„ autant à notre souper qu'à nous ; le
„ combat fut violent , & malgré la ri-
„ goureuse défense des nôtres , les An-
„ glois parvinrent jusques à moi ; ar-
„ mé de ma broche , je me mets en
„ défense , & appuyé contre un Chêne ,
„ je défie les plus braves.

„ Cependant le nombre des Enne-
„ mis augmente autour de moi , cha-
„ cun des nôtres étant occupé ailleurs ;
„ forcé de céder au nombre , je suis
„ défar-

„ désarmé ; l'Ennemi victorieux , plus
 „ fier d'avoir notre souper que notre
 „ Drapeau , portoit la broche en triom-
 „ phe : à cette vûe , nos Camarades
 „ volent où le peril est le plus grand ,
 „ & le combat recommence.

„ Les Anglois en Bataillon quarré dé-
 „ fendent leur proye en diables qui
 „ n'ont pas soupé ; heureusement qu'a-
 „ yant pour le moins aussi-bon appé-
 „ tit qu'eux , nous avons bien autant
 „ de courage : forcés de ceder à leur
 „ tour , le bienheureux souper repasse
 „ de notre côté ; il change encore vingt
 „ fois de maîtres.

„ Enfin ne sachant plus pour qui
 „ le fort le destinoit , je le suivois seu-
 „ lement des yeux , lorsqu'un coup de
 „ sabre abattant la tête d'un Pandou-
 „ re qui l'emportoit , la broche tombe
 „ à mes pieds ; je m'en saisis , j'enfile
 „ à droite à gauche , & en un moment
 „ je vois dans ma broche , deux Din-
 „ dons , un Gigot , une paire de Pou-
 „ lets , & deux Anglois.

„ Le Champ de Bataille nous reste ,
 „ & l'Ennemi en déroute , va chercher
 „ un souper ailleurs ; le notre n'étoit
 „ pas bien cuit mais encore vaut-il
 „ mieux un peu le tirer aux dents que

„ risquer de le voir encore passer en-
 „ tre des mains étrangères ; car , en
 „ vérité , cela n'est point amusant :
 „ nous perdîmes cinq hommes en cet-
 „ te occasion , du nombre desquels
 „ étoit le célèbre , le fameux Poite-
 „ vin , qui a fait cette Campagne &
 „ la précédente des prodiges de va-
 „ leur.

„ Le souper fini , nous commençames
 „ à respirer & à préparer nos lits ; je
 „ ne fache rien de si-tôt fait que no-
 „ tre toilette du soir , si ce n'est celle
 „ du matin ; n'ayant rien ôté nous
 „ n'avons rien à mettre , à peine for-
 „ tons-nous des bras du sommeil , que,
 „ couverts de notre demi - manteau ,
 „ nous voilà à Cheval.

C H A P I T R E II.

*Grandes Actions faites dans la petite
 Guerre.*

„ **N**ous venions de passer la nuit
 „ le plus fraîchement du monde,
 „ quand sortant du bois pour faire
 „ notre ronde , nous apperçûmes de
 „ l'autre côté d'un petit ruisseau , une
 „ qua-

„ quarantaine de Hulans du Comte
 „ de Saxe, qui arrivoient là pour le
 „ même sujet que nous; on se salua
 „ de part & d'autre, & chacun s'ap-
 „ prochant du rivage, nous fîmes la
 „ belle conversation, le ruisseau entre-
 „ deux, tout en fumant la pipe.

„ Je ne sai à qui je parlois de je ne
 „ sai quoi, lorsque détournant la tête
 „ au bruit des F... & des B... j'ap-
 „ perçus Lionnois, un des Sergents
 „ de notre Infanterie, qui, montrant
 „ le poing à un Officier subalterne des
 „ Hulans, faisoit mine de sauter le
 „ ruisseau pour couper les oreilles à ce
 „ grivois.

„ De l'autre côté on n'étoit pas
 „ moins ardent, le Hulan une main
 „ sur la garde de son sabre & relevant
 „ sa moustache de l'autre, paroissoit dire
 „ de gros mots; à côté de lui la Vivan-
 „ diere du Régiment, les bras aux côtés
 „ & montée sur ses ergots en secouant la
 „ tête apostrophoit encore Lionnois,
 „ c'étoit pour moi, qui me trouvois
 „ un peu loin, une véritable Panto-
 „ mime des plus divertissantes, & qui
 „ pouvoit au moins aller de pair avec
 „ celle du célèbre Mathews, successeur
 „ du défunt Opera Comique.

„ J'avance , & sans savoir de quoi
 „ il est question , j'appuye Lionnois
 „ qui avoit affaire à forte partie ; car
 „ Madame la Ramée l'héroïne dont il
 „ est ici question , & la femme la plus
 „ forte en gueule que je connoisse ,
 „ clabaudoit comme un démon ; l'ac-
 „ tion étoit trop vive pour pouvoir
 „ d'abord entendre quelque chose aux
 „ plaintes qu'on faisoit de part & d'au-
 „ tre.

„ Enfin , après un fort long mono-
 „ logue , qui fut sans doute aussi fort
 „ beau , Madame la Ramée finit son
 „ apostrophe à Lionnois par ces mots
 „ qu'elle prononça avec tant de force
 „ & d'énergie , que je n'en perdis pas
 „ une syllabe : *Oui , sacrebleu , tu m'é-*
 „ *pousseras , chien que tu es , ou le diable*
 „ *t'emportera , c'est mon frere le Hulan*
 „ *que tu vois ici prendre mon parti , il*
 „ *ne souffrira pas que sa sœur ait été des-*
 „ *honorée par un misérable comme toi ,*
 „ *ah honneur , honneur !*

„ Je ne pus m'empêcher de rire à
 „ cette apostrophe ; car quoi de plus
 „ risible que l'honneur d'une Vivan-
 „ diere ! Je regardai Lionnois qui me
 „ dit : *entends-tu cette C. . . qui a fait*
 „ *deux enfans au Fauxbourg saint Mar-*

„ *ceau ,*

„ ceau , qui en porte un de la façon
 „ de je ne sai qui , & qui veut que je
 „ l'épouse ?

„ On rispoſte ſur un ton pathéti-
 „ que , la ſcene s'échauffe , l'aſſemblée
 „ augmente , & chacun prenant parti
 „ pour ſon Camarade , ſans le ruiſſeau
 „ on ſe fût écharpé ; l'affaire n'en reſte
 „ cependant pas là , on fait des me-
 „ naces terribles , & chacun rentrant
 „ dans ſon Camp pour aſſembler le
 „ Conſeil , la Guerre y fut déclarée.

„ Lionnois nous repréſenta que les
 „ Affaires du Roi n'empêchoient pas
 „ qu'on ne faſſe les ſiennes , & qu'à
 „ la veille de ſe battre pour lui du
 „ plus grand cœur du monde , on
 „ pouvoit bien ſe battre pour ſoi-mê-
 „ me. Lionnois eſt perſuaſif , il nous
 „ gagna tous ; on court aux armes ,
 „ l'Ennemi en fait autant ; Madame la
 „ Ramée à l'approche de la petite ar-
 „ mée de Lionnois , ſentit au trouble
 „ de ſon cœur qu'elle alloit combattre
 „ ſon vainqueur , & ne put s'empêcher
 „ d'en répandre des larmes.

„ Cette intrépide Amazone l'atten-
 „ dit cependant de pied ferme , ſortit
 „ même de ſes lignes en bon ordre ,
 „ avec ſon frere Alexandre , pour nous

„ présenter la bataille ; la belle Hélène
„ ordonna aux plus braves des siens
„ de tâcher de se saisir de Lionnois , &
„ promit pendant trois jours le Rogo-
„ me *gratis* à ceux qui le lui amene-
„ roient vivant ; Lionnois de son côté,
„ pria d'épargner cette pauvre dia-
„ bleffe.

„ Les deux Armées étoient séparées
„ par la petite riviere dont j'ai parlé,
„ de sorte que cette guerre ne paroissoit
„ qu'un véritable jeu.

„ Sur ces entrefaites , un Cerf fort
„ mal avisé , sorti du bois , parut dans
„ la plaine ; perdant la tête à la vûë
„ d'une si belle Compagnie à laquelle
„ il ne s'attendoit pas , poussé de tout
„ côté ne sachant où aller , il se jette
„ à l'eau & se trouve au milieu du
„ ruisseau au moment que Lionnois &
„ la Ramée étoient sur les deux riva-
„ ges opposés ; on tire de part & d'au-
„ tre , bref , la pauvre bête fut ren-
„ versée.

„ Lionnois crie à la sœur d'Alexan-
„ dre , qu'il lui en fait de bon cœur un
„ présent ; la Ramée , polie s'il en fut
„ jamais , le prie à son tour de l'ac-
„ cepter ; notre ami s'en défend sur ce
„ que ce n'est pas lui qui l'a renversé,
„ enfin

„ enfin cette Amante passionnée le pre-
 „ nant sur le grand ton, lui proposa
 „ d'en venir manger sa part; Lionnois
 „ bon diable & sans rancune, ne put
 „ poliment le lui refuser.

„ Cette entrevue parut plaisante &
 „ singulière, le repas assigné pour le
 „ soir, on convint que la table seroit
 „ de vingt couverts.

„ Tout le monde pensoit qu'un heu-
 „ reux hymen alloit établir la paix en-
 „ tre les deux partis; on eût dit que
 „ les différentes Troupes ne compo-
 „ soient qu'une Armée victorieuse,
 „ qui se divertissoit à l'ombre de ses
 „ Lauriers. Sur le soir il se fit de part
 „ & d'autre plusieurs décharges géné-
 „ rales de fusils, qui n'étoient inter-
 „ rompues que par des concerts de fi-
 „ res & de tambours.

„ Il faisoit le plus beau tems du
 „ monde, tout annonçoit un événe-
 „ ment également favorable pour les
 „ deux Armées.



N 1

CH A

CHAPITRE III.

*Portrait de Fanchon la Ramée, & ce qui
suit tout aussi intéressant que ce
qu'on lira dans la suite.*

„ J'Éfus du nombre des élus, & un
„ de ces heureux convives qui de-
„ voient manger leur part du Cerf en
„ question; à la vûe des bonnes fa-
„ çons de Madame la Ramée fort bon-
„ ne diableffe, je persuadai à Lionnois
„ de l'épouser. Pendant que le tems
„ me le permet, je crois que je ne fe-
„ rois pas si mal de faire ici le portrait
„ sans contredit d'une des plus jolies
„ coureuseuses d'Armée que j'aye vuë de la
„ Campagne.

„ Fanchon la Ramée a près de six
„ pieds de haut; de grands cheveux
„ noirs & cardés, épais comme du
„ crin, lui tombent sur le col; elle
„ attend pour relever son chignon qu'il
„ soit bien décidé parmi le beau sexe,
„ si enfin on le relevera ou non; cette
„ question étant encore à résoudre, &
„ chacun suivant son système, elle en
„ demeure

„ demeure à l'ancienne mode jusques
 „ à nouvel ordre ; son teint est bazané ;
 „ son visage homace ; ses yeux enfon-
 „ cés & farouches , quoique doux ; le
 „ nez aquilin ; la bouche grande tou-
 „ jours ornée d'une pipe , & couron-
 „ née de quelques poils par-ci-par-là ;
 „ le menton pointu ; un front cicatri-
 „ fé ; pour sa gorge , on pourroit en
 „ faire au moins trois raisonnables ;
 „ le reste est à proportion.

„ Lionnois naturellement tendre , à
 „ la vue de cet aimable objet commen-
 „ çoit à ressentir plus d'amour que de
 „ colere ; le moyen de tenir contre
 „ tant d'attraits ! Il se reprochoit en
 „ lui-même son insensibilité pour une
 „ jeune personne de quarante ans qui
 „ l'avoit toujours aimé tendrement ; il
 „ ne pouvoit la blâmer de venir re-
 „ clamer les droits qu'elle avoit sur
 „ son cœur les armes à la main ; cela
 „ même la lui rendoit plus chere ; qu'il
 „ est flateur pour un homme , qu'une
 „ jolie femme daigne venir lui faire
 „ violence ! Nous nous rendîmes à
 „ l'heure marquée & bien accompa-
 „ gnés dans le lieu assigné , nous y
 „ trouvâmes belle & bonne compa-
 „ gnie.

» Fanchon n'avoit rien oublié pour
 » paroître avec avantage; à ses char-
 » mes naturels, l'envie de plaire lui
 » avoit fait joindre une gayeté, & un
 » air de fatisfaction qui la rendoient
 » adorable.

» Le passionné Lionnois en fut char-
 » mé auffi-tôt qu'il la vit dans ses beaux
 » atours; la petite Louison Ménétrier,
 » pour laquelle il avoit abandonné la
 » Ramée, n'y étoit plus pour arrêter
 » l'effet des graces de la majeure Fan-
 » chon; celle-ci ne perdoit plus rien
 » ou peu de chose au parallele que le
 » judicieux Lionnois faisoit de ces deux
 » rivales; si Louison revint en sa pen-
 » sée, son imagination n'étoit pas assez
 » forte pour l'emporter sur ce qu'il
 » voyoit; la présence décide presque
 » toujours; Fanchon triompha.

» Elle commençoit à s'applaudir en
 » silence de sa victoire, qu'elle voyoit
 » écrite dans les yeux de son aimable
 » ennemi, lorsque la fierté & la viva-
 » cité d'Alexandre frere de la quidam-
 » te, détruisirent en un moment ces
 » belles espérances d'un heureux ma-
 » riage qui alloit procurer une paix
 » solide.

» Ce Hulan emporté & vindicatif
 » n'avoit

„ n'avoit souhaité une entrevue avec
 „ tant d'ardeur que pour reprocher en
 „ face à Lionnois, l'affront qu'il avoit
 „ fait à Fanchon.

„ *Ami, lui dit-il, en l'abordant avec*
 „ *fierté, c'est à moi de venger l'honneur*
 „ *de ma Sœur, tu l'épouseras, ou j'y*
 „ *perdrai mon nom; j'en ai pour garant*
 „ *ce sabre, & tous les braves Guerriers*
 „ *qui me suivent.*

„ Lionnois né pour donner des Loix,
 „ ne venoit pas en recevoir; l'air im-
 „ périeux d'Alexandre le revolta. *Prêt*
 „ *de tout faire en faveur de l'amour,*
 „ lui repartit-il, *je refuse tout à la vio-*
 „ *lence; de braves Guerriers me suivent*
 „ *aussi; demain au lever de l'Aurore tu*
 „ *me verras à leur tête; à ces mots,*
 „ il tourne le dos à son Ennemi; la ta-
 „ ble est desservie, chacun emporte
 „ son souper, & nous repassons la ri-
 „ viere.

„ Le brutal Alexandre, de son cô-
 „ té, donna, en sacrant, par F... &
 „ par B... la main à sa sœur pour
 „ la conduire à sa boutique ambulan-
 „ te, malgré l'envie qu'elle avoit de
 „ retenir Lionnois; ainsi toutes ces ré-
 „ jouissances & ces belles apparences
 „ de paix s'évanouirent en un moment;

„ on

„ on ne songea plus de part & d'autre
 „ qu'à se préparer au combat.

C H A P I T R E I V.

*Des brouillards, toujours la même
 histoire.*

„ **A** Peine l'Aurore commençoit à
 „ paroître, que les trompettes
 „ sonnerent, & les tambours battirent :
 „ chacun plein de l'espérance de triom-
 „ pher, & charmé de pouvoir se distin-
 „ guer sous les yeux de son Chef, ou
 „ de son Sergent, court à ses armes
 „ avec ardeur ; mais il s'éleva tout à
 „ coup un brouillard si épais, & qui
 „ dura tout le jour, qu'il fut impossi-
 „ ble de penser à combattre ; nous
 „ pouvions à peine nous reconnoître.
 „ Alexandre rangea son armée en
 „ bataille du mieux qu'il put, & des-
 „ cendant à la faveur des brouillards
 „ le long de la rivière sans être ap-
 „ perçû, la fit passer à ses troupes dans
 „ un endroit qu'il trouva propre &
 „ commode ; il ne fut pas plutôt sur
 „ l'autre bord, qu'il s'empara d'une
 „ petite éminence peu éloignée de no-
 „ tre

„ tre Camp , & la nuit commençant
 „ à tomber , il attendit au lendemain
 „ matin pour nous présenter la ba-
 „ taille.

„ Le Soleil se leva encore le plus
 „ beau du monde ; quelques foibles
 „ nuages bienfaifans qui erroient dans
 „ l'air sembloient promettre d'en tem-
 „ perer la chaleur ; enfin le jour sem-
 „ bloit plutôt fait pour quelques fêtes
 „ galantes , que pour éclairer un com-
 „ bat sanglant.

„ Alexandre , Turenne en petit , en
 „ mignature , avoit fait ranger ses trou-
 „ pes derriere la Coline pour nous sur-
 „ prendre ; quel fut son étonnement ,
 „ quand croyant tomber sur notre ar-
 „ mée , il l'apperçut de l'autre côté de
 „ la riviere ! aussi sages que lui , nous
 „ avions aussi profité des brouillards &
 „ de la nuit , pour aller envelopper
 „ l'Ennemi.

„ Jamais surprise ne fut égale à la
 „ nôtre , nous trouvans hors d'état de
 „ combattre , quand le tems commen-
 „ çoit le plus à nous favoriser ; mais
 „ l'amour qui conduisoit les Chefs des
 „ deux armées , se plaisoit à les amu-
 „ ser ainsi ; car cet aimable Dieu , au-

„ teur

„ teur de la propagation du genre hu-
 „ main, n'en aime pas la destruction.
 „ Nous trouvâmes le Camp d'Ale-
 „ xandre aussi mal gardé que nous
 „ avions laissé le nôtre ; nous nous ob-
 „ servâmes un assez long - tems sans
 „ marcher, chacun voulant régler sa
 „ conduite sur celle de son Ennemi ;
 „ la situation étoit embarrassante.

„ La Ramée demeurée auprès des
 „ équipages, avec quelques amies de
 „ son espece, parmi lesquelles il s'en
 „ trouva encore d'assez ragoutantes ,
 „ loin de s'allarmer de notre appro-
 „ che, vint nous recevoir avec une
 „ douzaine de grivoises Flamandes :
 „ Lionnois le Pandoure du monde le
 „ plus poli, fut audevant de ces bel-
 „ les tout en fumant sa pipe, & je
 „ commençai à esperer une heureuse
 „ négociation ; il leur dit avec dou-
 „ ceur qu'il venoit les prier de lui don-
 „ ner gîte, & à ses camarades pour
 „ une nuit seulement ; *si la compagnie*
 „ *que je vous amene, Mesdames, pour-*
 „ *suivit-il, est un peu nombreuse, elle*
 „ *ne doit pas vous allarmer ; ces Mes-*
 „ *sieurs, loin de vous apporter des fers,*
 „ *sont prêts à en recevoir de vous.*

„ Le compliment étoit vraiment joli
 „ &

„ & bien tourné ; fort peu de ces drô-
 „ leffes furent effrayées de notre arri-
 „ vée ; plusieurs reconnurent leurs
 „ amans parmi nos camarades ; les au-
 „ tres entraînées par l'exemple de leurs
 „ commeres , se lierent insensiblement
 „ avec ceux d'entre nous , qu'elles trou-
 „ verent à leur gré ; de sorte qu'en
 „ moins d'une demie-heure , le Camp
 „ se trouva aussi paisible , que si c'eût
 „ été l'armée d'Alexandre qui y fût
 „ rentrée ; tout retentissoit des accla-
 „ mations de joye , ce n'étoit que jeux
 „ & que fetes.

„ On nous servit un souper passa-
 „ ble , la Ramée se mit en frais , la
 „ féance fut fort gaye ; pour rendre
 „ cette aventure encore plus plaisante,
 „ Lionnois proposa un bal à la com-
 „ pagnie , que le vin avoit mis de
 „ trop bonne humeur pour le refuser.
 „ Les hommes devinrent plus témérai-
 „ res , & les femmes meilleures dia-
 „ bleffes , chacun eut sa chacune :
 „ Lionnois yvre se laissa attendrir pour
 „ sa petite mignogne de cinq pieds
 „ huit pouces ; on se leva de table
 „ avec cet heureux augure , & le bal
 „ commença. Que d'exploits amou-
 „ reux pendant cette expédition noc-
 „ turne !

„turne! le beau champ pour un Au-
„teur qui chercheroit à grossir un vo-
„lume!

„Alexandre ayant repassé le ruisseau
„sur ces entrefaites, se trouva le len-
„demain matin en état de nous pré-
„senter la bataille; envain sa sœur le
„conjura-t-elle de n'en rien faire, &
„de vuidér cette querelle à l'amiable;
„il voulut batailler.

„Lionnois fortit en bon ordre, &
„& s'avança fierement à la rencontre
„de l'Ennemi à la tête de sa troupe;
„la noble ardeur qui brilloit dans les
„Chefs, & les cris que pouvoient les
„Soldats, annonçoient un carnage af-
„freux; le Soleil répandant sa lumie-
„re sur les armes de ces généreux
„Guerriers, jettoit un éclat éblouif-
„sant & capable de saisir d'effroi. Fon-
„tenoy alloit reparoître.



CHA-

CHAPITRE V.

Que produisent tant de feux ? de la fumée.

„ **O**N alloit en venir aux mains ,
„ lorsque la belle Fanchon , sui-
„ vie de ses amies , se jetta au milieu
„ des deux armées , & demanda enco-
„ re une entrevue ; Lionnois assez bon
„ diable l'accorda ; mais Alexandre qui
„ ne cherchoit qu'à acquérir de la gloi-
„ re , en fut si outré qu'il jura de ne
„ plus se mêler de cette guerre , qu'il
„ abandonna au caprice du petit Dieu
„ qui la gouvernoit , & qui en étoit
„ l'ame ; Fanchon en suppliante , se ren-
„ dit en notre Camp , tant l'amour
„ fait adoucir l'orgueil des femmes les
„ plus fieres ; après avoir rappelé au
„ tendre objet de sa belle passion , tout
„ ce qu'elle avoit fait pour lui , elle fi-
„ nit ainsi.

„ *Que te demandent ces braves gens ,*
„ *prêts à s'échaper pour moi , & que te*
„ *demandai - je moi - même , mon cher*
„ *Lionnois ? un cœur que je n'ai que trop*
„ *bien acheté , ingrat ; mais qu'étois - je*
„ *capable*

„ capable de refuser à un si brave hom-
„ me , qui me jura cent fois que le dia-
„ ble l'emporte s'il ne m'aimoit ? qui
„ m'eût dit alors que j'aurois besoin quel-
„ que jour d'une armée pour te forcer
„ à m'épouser ? ne te souvient-il plus , pe-
„ tit perfide , que tu me le promis aux
„ Porcherons , en présence de la Tulippe
„ & de l'Hôtesse du Lion d'or ? sans
„ cette promesse authentique , t'aurois - je
„ accordé mes faveurs ? tu oses encore
„ porter la trahison jusques à nier que
„ je sois grosse de tes œuvres ? quel coup
„ pour mon honneur ! Toute Vivandiere
„ que je sois , élevée au milieu des Ar-
„ mées , je n'ai point un cœur de tigres-
„ se : si j'ai aimé Poitevin , Picard , Jo-
„ li-Cœur , l'Espérance , Bourbonnois ,
„ Chamberi , Perigord , Bel-humeur , la
„ Rose & la France ; on fait la diffé-
„ rence que je mettois entr'eux & toi :
„ m'a-t-on jamais vu les aller chercher
„ au Corps-de-Garde , leur porter du feu
„ pour allumer leur pipe , leur donner
„ le rogome gratis , & friser leur mous-
„ tache ? j'ai plus fait , pour te suivre
„ pendant deux ans contre l'Ordonnance ,
„ bravant la rigueur des Loix , qu'il t'en
„ souviennne , j'ai deux fois passé par les
„ baguettes avec toute la constance & la
„ fermeté

„fermeté d'une heroïne : je ne te parle
 „pas du cheval de bois dont mon amour
 „fut payé à Mets ; ce sont - là des fa-
 „veurs dont toi seul peux te vanter ;
 „pour prix de tant de tendresse , ne
 „puis-je donc prétendre à l'honneur d'être
 „ta femme ? je t'en conjure par
 „ce petit Lionnois que je porte , &
 „qui te ressemblera comme deux gouttes
 „d'eau.

„C'est ainsi que l'artificieuse la Ra-
 „mée tâchoit de toucher son grivois ,
 „mais le Ciel ne vouloit pas qu'elle
 „réussit ; au moment que Lionnois
 „commençoit à s'attendrir , & qu'il
 „alloit embrasser son Helene , on vit
 „parôître le convoi Anglois qu'on at-
 „tendoit depuis deux jours ; l'intérêt
 „public l'emporte sur le particulier ;
 „tout autre cesse quand il est question
 „de celui du Roi.

„On court aux armes , on avance
 „à l'Ennemi , on l'envelope , il se re-
 „tranche derriere ses chariots , dont
 „il forme un cercle autour de lui ; le
 „brave Lionnois attaque d'un côté ,
 „l'intrépide Alexandre de l'autre , moi
 „à la tête de la cavalerie legere , je
 „tâche à pénétrer au centre des En-
 „nemis ; nous faisons sur eux un feu
 „du

„ du diable , le leur n'est pas moins
 „ vif ; je vois tomber à mes côtés qua-
 „ tre de mes amis , plus loin , Ale-
 „ xandre mord la poussière à la tête
 „ de sa troupe ; le combat s'anime ,
 „ on en vient aux armes blanches ; la
 „ bayonnette au bout du fusil , l'in-
 „ fanterie pénètre par-dessus par-dessous
 „ les chariots , & l'Ennemi forcé de se
 „ rendre , demande quartier ; tout est
 „ fait prisonnier , le convoi nous reste ,
 „ & victorieux , nous le conduisons à
 „ l'armée , tandis que Fanchon occu-
 „ pée à pleurer son frere , donnoit
 „ quelque treve à son amour : je comp-
 „ te que Lionnois en est débarassé
 „ pour un peu de tems ; au moins
 „ m'a-t-il juré de ne jamais revoir cet-
 „ te dangereuse créature ; puisse-t-il
 „ tenir sa parole ! ”

Je ne puis que complimenter Mon-
 sieur de Joli-Cœur sur son zèle Aca-
 démique ; l'on peut dire que cette his-
 toire , à quelques centaines de fautes
 près , est très-bien écrite ; & que sans
 un peu d'ennui qu'elle m'a causé , &
 qu'il a semé par-ci par-là , sans doute
 pour la faire cadrer avec les miennes ,
 ce seroit un chef-d'œuvre ; mais com-
 me

me le tems d'en faire est passé, il a voulu se mettre à la mode ; heureusement que le public n'est plus monté sur le ton d'en lire.

Charmé du stile de notre ami, je lui destinois un des jolis projets qui me soient encore venus pendant cette Campagne-ci ; mais ma foi aussi occupé que moi au Service du Roi, nous n'avons ni l'un ni l'autre le tems de l'exécuter. Il me prend fantaisie de l'envoyer au pauvre diable d'Abbé *Fesse - cayer* ; depuis quelque tems il debite tant de misères dans ses feuilles, que je le crois au bout de son Latin ; allons, un peu de charité pour notre prochain, faisons quelque chose pour la gloire, nous qui combattons pour elle.



CHA-

CHAPITRE VI.

Le Salon Poétique.

L E T T R E

A Monsieur l'Abbé Desfontaines.

Rien ne feroit si beau, si exemplaire, que l'amitié entre les Gens de Lettres; pour-quoi faut-il malheureusement que rien ne soit si rare? La jalousie en fait des diables dechainés les uns contre les autres, qui, loin de s'entraider de leurs lumieres, arracheroient volontiers les yeux de leurs Confreres pour les empêcher de voir; de là l'honnête mépris que le Public a pour eux & le peu de cas que l'on fait du Poétique, fruit de leurs maussades veilles.

Les uns parasites affamés vont vous noircir dans les Cercles, dans la bonne Compagnie, c'est - à - dire dans les bonnes tables; les autres plus diables encore, à l'affut des moindres productions qui paroissent, vraies sangsues se font un état de vivre des lambeaux qu'ils

qu'ils arrachent par-ci par-là, & fondent leur cuisine sur les sottises périodiques qu'ils débitent à l'aveugle vulgaire, aux dépens des morts ou des vivans : vous vous reconnoissez-là, sans doute, illustre Abbé ; que vous avoit fait, par exemple, le Poëte Pellegrin pour insulter à sa cendre ? que vous en est-il revenu ? cette Epigramme :

Un chacun pauvre Pellégrin,
Est scandalisé des Antiennes
Que sur ta tombe, à son Lutin,
Chante le Prêtre des Fontaines.
Et d'où vient ce piquant amas
D'invectives si peu Chrétiennes ?
De ce que tes Odes hélas !
Sont moins mauvaises que les siennes.

Que le Public ait tort ou raison de vous blâmer, que vous soyez de cette dernière Cathégorie ou non, ce n'est pas ce que je prétens examiner ici ; je veux seulement vous faire présent *gratis* d'un petit projet à votre bienveillance, dont vous pourrez faire votre profit. Il tire à la Satyre, & par conséquent me devient inutile, je ne veux offenser personne ; il ne peut servir qu'à vous, tous vos cadres sont si vieux, votre ironie perpétuelle si usée, vos tours si communs, que votre monotonie

○

nie

nie devient désagréable à vos Lecteurs. Pour varier donc & éguiser l'appetit de vos Partisans, voici de quoi il est question.

Ces jours derniers, mon beaufrere, mon correspondant, Jaquelin, entr'autres bagatelles du tems à notre bien-séance, m'envoya en deux mots la relation de ce qu'on voyoit de curieux au salon de peinture où se trouvent les chefs d'œuvres de l'année: cette lettre me fit venir l'idée d'un Salon poétique; vous m'entendez sans doute, c'est-à-dire d'un Salon imaginaire, où chaque Auteur paroîtroit avec ses Ouvrages de l'année pour recevoir les applaudissemens du Public. Voici quel étoit mon projet que vous rectifierez, diminuerez, augmenterez, dont enfin, vous pourrez faire comme des choux de votre jardin; vous n'êtes pas novice en cette façon aisée de grossir des volumes, voilà où vous brillez.

Rappelez-vous le Salon de Peinture, j'en imaginois un parfaitement semblable; vous savez que celui du Louvre n'est embelli que des Tableaux des Maîtres de l'Art & des Académiciens; ainsi, pour garder le même ordre, je laissois les deux fonds de la Sale vu-
des

des pour placer les chefs-d'œuvres qu'ont fait, font ou feront Messieurs les Académiciens quand bon leur semblera ; peut-être ces places resteront - elles vuides long-tems , mais n'importe ; dût-on y mettre à la fin place à louer , c'est une déférence dûe à nos Seigneurs & Maîtres.

Je ne laissois aux Auteurs subalternes comme vous , nous & nos semblables , que les embrasures des fenêtres, les faux jours , & l'honneur d'orner le grand escalier ; une *note* faisoit savoir que par Auteur subalternes j'entendois tous les non - Académiciens , quelques dignes que je les crusse d'être de cet auguste Corps ; & que je ne reservois les places les plus favorables aux illustres Quarante, que comme le banc d'honneur dans les Eglises est dû aux Marguilliers , quoique souvent les moins considérables de la Paroisse ; soit dit en passant , ce n'est qu'une *note* , vous pourrez l'insérer dans le corps de l'ouvrage si vous le croyez nécessaire ; cette remarque-là m'a fait perdre le fil de ma narration , je ne sai où j'en suis ; m'y voici.

Croiriez-vous M. l'Abbé , que vous étiez le premier grand Personnage qui

orniez le pied de l'escalier de mon Salon ; vous étiez ce vieux Singe Ventru qui vend ses petits livrets pour expliquer aux Curieux les sujets des tableaux qu'ils vont voir , & leur apprendre le nom des Auteurs ; assis dans un fauteuil de bois , habillé en Quinze-vingts , tout aveugle que vous étiez , pour débiter votre marchandise , vous ne laissez pas que de juger des couleurs & du mérite des Tableaux ; vous vous offriez même , pour servir de guide à tous venans ; les Connoisseurs rioient de votre sottise ; mais on ne laissoit pas que de vous suivre.

Cet emploi-là vraiment n'étoit pas si mauvais. Comment donc ! des Auteurs s'imaginant que le Public vous croyoit quelque chose , vous faisoient leur cour pour que vous les montrassiez au doigt ; l'un vous donnoit un morceau de pain ; l'autre un verre de vin , un habit ; enfin , vous viviez à leurs dépens , & viviez si bien que vous viviez mieux qu'eux.

CHAPITRE VII.

Suite du précédent. Le rabat d'un Aveugle des Quinze-Vingts.

Vous n'étiez pas , très-fatyrique Abbé, un de ces Aveugles ordinaires ; je vous distingois ; sur les deux cornes de votre Rabat, car les Quinze-Vingts en portent, étoient très-lisiblement moulées les deux Epigrammes suivantes ; elles sont d'un de vos Amis que bien vous connoissez.

EPIGRAMME

Pour juger la littérature,
L'impudence en original,
La faim, l'envie & l'imposture
Se sont construits un Tribunal ;
De ce petit trône infernal,
Où siegent les quatre Vilaines,
Partent les arrêts du Journal,
De Monsieur l'Abbé Des Fontaines.

Vous reconnoissez-là le stile de P....
que vous avez si mal mené dans vos
feuilles, au sujet de l'essai d'un Chant

O 3 de

de la Louisiade qu'il a donné au Public; c'est sans doute pour vous payer de vos bons services qu'il a encore fait l'Epigramme suivante, pour servir de pendant à l'autre, & orner le côté gauche de votre Rabat; voici comme je l'ai reçu du Caffé de Procope; s'il y a quelques fautes, elles sont du Copiste, c'est l'Auteur lésé qui vous parle.

EPIGRAMME.

Quand saint Antoine au fond de son Desert,
Offroit à Dieu son tribut de louange,
L'Esprit immonde en singerie expert,
Le lutinoit d'une maniere étrange:
Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange?
Rien, qui de rire ait pû lui donner lieu,
Soufflets, nazardes, & cornes pour adieu:
Gentil Abbé, voici cas tout semblable;
Ici, Louis est l'image de Dieu,
Moi de l'Hermite, & vous celle du Diable.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur l'Abbé, que votre Rabat étoit assez joliment orné? Ce fut en reconnaissance de ces deux Epigrammes qui entroient assez bien dans notre plan comme vous voyez, qu'un de nos camarades fit celle-ci qu'il adressa à l'Auteur de la Louisiade

fiade , que vous critiquez souvent avec plus de malice que de bon sens.

EPIGRAMME.

De cet Abbé si fier de sa ferule ,
Dont chaque jour tu traces des portraits ,
Pour son malheur si hideux & si vrais ,
Ami confond l'audace ridicule ,
Contre ce monstre accumule tes traits ,
La mort de l'hydre immortalise Hercule.

Quelle fureur aussi vous fait dé-
chainer contre nos Auteurs les plus ac-
credités ; que de pauvretés n'avez-vous
pas dites à votre honte contre Voltai-
re , qui , malgré tous les défauts que
vous lui trouvez , a plus d'esprit que
vous n'avez de justesse ; il ne daigne
pas vous repondre : c'est le Lion de la
fable qui méprise le coup de pied de
l'âne ; nous avons plaisanté , il est vrai ,
sur son Poëme , c'est notre métier de
rire , mais nous ne l'en admirons pas
moins ; tout Académiciens que nous
sommes , nous ne laissons pas que d'a-
voir du goût ; par exemple , soit dit
en passant pour vous le prouver , nous
avons parfaitement bien senti toutes
vos impertinences au sujet de la Loui-

fiade; vous dites que l'Auteur appelle le chant qu'il donne au public *le premier chant*, vous le mettez même en Lettre Italique, comme si vous rapportiez ses propres paroles, & vous vous plaignez que *l'Ouvrage paroît absolument fini sans aucune pierre d'attente*.

Où avez-vous appris, s'il vous plaît, que c'étoit le premier chant? cela n'est écrit nulle part; je vous dis moi que c'est le second, & je suis aussi bien fondé que vous; ce n'est peut-être même qu'une partie du second auquel il manque encore, pour être fini, ces pierres d'attente que vous demandez; on peut au moins le conjecturer du titre qui n'annonce pas un chant parfait, mais l'essai d'un chant sans désigner lequel.

Voilà votre mauvaise foi ordinaire; vous remarquez dans une de vos notes qu'on apperçoit dans les Poësies de Mr. Piron du feu, de la cendre & de la fumée; comme si tout le monde ne savoit pas qu'il n'y a que de la fuye dans les vôtres, & que le feu prendra quelque jour à votre cheminée, si vous n'y prenez garde; revenons à notre Salon; je sens que je m'écarte de mon sujet; mais que diable aussi, on
ne

ne peut finir quand on en est au chapitre de vos sottises ; c'est une peste qui se communique si aisément , qu'il suffît , je croi , de parler de vous pour en faire.

Si vous exécutez le projet que je vous envoie , ne fût-ce qu'*incognito* , sans doute , que vous vous y donnerez un autre rolle que celui d'aveugle , & que vous jouerez celui de Lustre suspendu au milieu du Salon pour éclairer tout le monde ; il ne conviendrait pas que vous parlassiez mal de vous : si je vous rapporte ce que je comptois faire de votre figure , c'est seulement pour que vous donniez cette place à quelqu'un de vos amis , afin de ne rien perdre ; voilà pour vous , passons à un autre.

Sur le bas de l'Escalier à droite , vous pourrez nicher les soixante & dix-neuf faiseurs d'Odes : vous vous étendrez sur l'abondance des Poètes lyriques , vous chercherez leur nom qu'on ne connoit gueres , quoiqu'imprimés à la tête de leur Ouvrage. Vous ferez voir que ce qu'ils appellent Odes , n'est qu'un froid galimatias , de pompeux riens , de sublimes bagatelles , qui frappent les

O 5 oreil-

oreilles , de grands mots , de vains sons , fans rien presenter à l'esprit.

Dieu fait comme vous allez vous étendre sur ce chapitre ; mais n'allez pas encore faire la sottise de donner pour modele votre *Ode à la Reine* de l'année derniere ; ce seroit tout gâter : car soit dit entre nous , c'est bien une des plus mauvaises qu'on puisse voir ; gardez-vous de la tirer de l'oubli où elle est tombée , donnez plutôt des regles pour en faire , cela est bien plus aisé.

De l'autre côté de l'Escalier à gauche , vous mettrez toutes ces pieces batardees qui ont paru sous le nom de *vers*, de *discours*, de *relation*, d'*Epitre*, sur la bataille de Fontenoy ; le Curé viendra après avec le sieur Rabot , & tous les vers de la Paroisse. J'avois réservé pour mettre à la tête de ces deux colonnes , c'est-à-dire précisément à l'entrée du Salon , les deux chefs-d'œuvres du tems , *le Poëme par excellence*, & *l'essai d'un chant du Poëme de la Louisiade* ; comme je ne suis pas encore décidé , après une mûre délibération , auquel des deux je dois donner la droite , je vous en laisse le choix , faites-vous en un ami , vous en avez besoin.

Je

Je vous dirai seulement, que, pour rendre mes idées, deux statues colossales doivent représenter ces deux grands hommes; je voudrois que l'un fût de bronze, l'autre d'argile, & que celle d'argile, se mouvant avec art & par des ressorts, puisse s'élever, s'abaisser, voler dans les nuës & ramper sur la terre, tandis que l'autre, stable dans son point fixe, demeureroit presque toujours la même.

D'ailleurs ces statues doivent être si bien faites, si ressemblantes, que personne ne puisse s'y méprendre & que le premier venu reconnoisse d'un coup d'œil les Auteurs désignés. A côté du premier, vous mettrez huit tableaux ressemblant & représentant tous la bataille de Fontenoy, en l'honneur des huit éditions; le dernier, qui sera celle du Louvre, doit avoir un cadre doré: mais vous devez avertir en conscience dans la Préface, qu'à quelques nuances près, qui a l'un a l'autre.

Un curieux pourroit bien y être trompé, & acheter huit fois la même chose; ce qui ne seroit pas juste: on est déjà assez las de ce que vous nous revendez dans vos feuilles des lambeaux réchauffés de toutes ces pièces dont les

corniches de nos cheminées sont couvertes; croyez-moi, gardez pour vous seul le privilege exclusif de revendre des drogues au Public.

Vous pourrez mettre dans les embrasures des fenêtres les Ouvrages de ces Poètes obscurs qu'on a bien de la peine à entendre, mis au plus grand jour; pour le reste du Salon demeurera vuide, comme je vous l'ai dit pour placer les chef-d'œuvres de nos Académiciens, quand il leur prendra fantaisie d'en faire.

Dieu fait, Monsieur l'Abbé, comme vous allez vous étendre sur ces vuides à remplir; connoissant votre antipatie pour cet auguste Corps, je m'attends à vous voir dire qu'ils ne le feront jamais, que les chefs-d'œuvres sont rares chez eux; j'exige cependant, Monsieur, que vous les respectiez comme ils le méritent; & je déclare tout haut que si vous tournez ces Messieurs en ridicule, je m'en lave les mains, & n'y veux point avoir de part.

Au reste, n'allez pas nous donner comme neuf des phrases usées, ce qui vous arrive assez souvent; souvenez-vous que dans le *Dialogue entre un Grasfin & un habitant de Charonne*, les quarante

rante Académiciens ont de l'esprit comme quatre. Faites de ce projet un usage honnête , sans nous faire des Ennemis. Je suis, Monsieur, &c.

L'illustre Abbé , dont il est ici question, n'ayant pas jugé à propos d'employer ce canevas que je lui envoyois amicalement, & n'ayant pas le tems de le traiter moi-même, je me contente de donner ici au Public la lettre qui contient mon projet pour qu'il juge s'il étoit à négliger, persuadé d'ailleurs qu'il ne faut rien perdre de ce qui sort de la plume des grands hommes, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être ; le moindre petit esquisse en est à conserver.

CHAPITRE VIII.

Quelques-uns de mes hauts faits Militaires ; encore faut-il parler guerre , fût ce en style Académique.

LE mois d'Août fut un grand mois pour moi , & qui suffiroit seul pour m'immortaliser , n'étoit qu'il faut tant de belles actions pour effacer nos camarades , qu'on peut dire en vérité que
la

la gloire de nos jours ne se donne pas pour rien ; on ne sauroit cracher , comme l'on dit , que ce ne soit sur un demi Dieu. Enfin il y en a encore plus que d'Auteurs ; c'est tout dire.

Le Roi , qui peut bien avoir cette année trois cens mille hommes sur pied , n'a gueres moins de Poètes en Campagne ; de sorte que si ces Messieurs favoient s'entendre , ne pas se donner la peine de chanter d'une voix enrouée le plus grand des Rois , & proportionner leurs forces à leurs foibles génies ; si , se rendans justice , vrais Poètes subalternes , ils daignoient chanter les Héros de leur ordre , & laisser , comme l'on a déjà dit tant de fois , au pinceau , *d'Appelle* à faire le portrait d'Alexandre , j'ose assurer qu'il n'y auroit pas jusqu'au moindre de nos goujats qui n'eût son Poème épique , ou tout au moins son ode.

Mais il n'y a point de police parmi nos beaux Esprits , tous veulent chanter le Roi , & tous le chantent mal , tandis que nous autres pauvres diables , n'avons pas une chienne d'Epitre dans une année si abondante en vers : que les connoisseurs judicieux jugent si nous avons tort de nous plaindre , & si nous
ne

ne méritons pas bien qu'on nous chante. Qu'on écoute nos exploits.

L'Armée du Roi campée à d'Ordagem, ayant marché le trois Août sur six colonnes pour aller camper près de la Ville d'Alost, en deçà de la Dèndre, le Comte d'Etrées fut détaché le même jour du côté de Dendermonde, avec vingt compagnies de Grenadiers, quelques piquets de Cavalerie, & quatre cents Dragons, desquels j'avois l'honneur d'être.

Le lendemain à huit heures du matin, on découvrit près du poste de S. Amand, qui est sur le canal de Dendermonde à Anvers, & qu'occupoit un détachement du Régiment de Grassin, treize balandres chargées de troupes Angloises, Hanoveriennes & Hollandoises, lesquelles remontoient l'Escaut pour se jeter dans Dendermonde: ces balandres furent attaquées, poursuivies jusqu'à Bosserode par les infatigables Grassins, qui, par la vivacité de leur feu, les obligèrent de redescendre la riviere, & l'on s'empara de trois de ces bâtimens, à bord desquels on fit environ deux cents prisonniers.

J'appris en cette occasion que la valeur devoit avoir des bornes, & qu'elle
nous

nous fait bien faire des sottises, quand elle n'est pas secondée par la prudence; suivi de quelques amis aussi braves, ou plutôt aussi fous que moi, m'étant jetté avec trop de vivacité sur une de ces barques, sans avoir été remarqué des nôtres, nous fumes entraînés à Anvers, faits prisonniers de guerre; & Dendermonde fut pris sans nous.

J'ai oublié de dire, ceci est trop nécessaire pour le passer, que pendant que du rivage nous attaquions les Balandres en question, qu'elles répondoient à notre mousquéterie par un feu de tous les diables, un de nos plus braves Officiers qui m'honorait de son estime, de son amitié, le même enfin, qui m'avoit fait Cornette à Paris l'an dernier, à la prière de Madame Parisien, fut tué à mes côtés; instruit du triste destin des Héros qui meurent au champ d'honneur, je me faisis comme étant son ami, de ce qu'il avoit de plus précieux sur lui. Il m'avoit dit plusieurs fois qu'il me donnoit sa dépouille, ses équipages, s'il avoit le malheur d'être tué; ainsi je ne voloie pas, j'héritois.

Entre autres bijoux, tous à ma bienfaisance, il y avoit une Croix de Saint
Louis

Loüis qui ne me fut pas inutile : tombé entre les mains de nos ennemis , je commençai par l'arborer , persuadé que cela me donnant du relief me feroit respecter davantage ; cela ne manqua pas d'arriver comme je l'avois prévu , les Anglois pleins de cœur & de mérite , savent distinguer ceux qui en ont ; la preuve du mien pendoit à ma boutonniere.

J'eus d'abord la Ville d'Anvers pour Prison , & à quelques jours de là , je fus transféré à Ostende pour y être embarqué dans un Vaisseau qui devoit passer en Angleterre.

Arrivé en cette Ville , je vis sur le visage de nos ennemis , qu'ils n'étoient pas si contens de nous que nous l'étions d'eux ; ils commençoient à craindre qu'on n'en voulût à leur Ville ; leur crainte étoit fondée sur ce qu'ayant envoyé un détachement pour couper la digue , deux Compagnies de Grenadiers de Crillon & de Laval l'avoient repoussé vigoureusement & en étoient restés maîtres ; ce qui annonçoit qu'on avoit des vûes sur Ostende : pour moi j'étois bien sûr que si nous l'assiégions je serois bientôt libre.

Ostende est une Ville bien fortifiée ,
fort

fort amusante, un très-beau Port de Mer ; en vain la Garnison publioit que cette Place seroit pour nous les Colonnes d'Hercule, & notre *nec plus ultra*, se flattant que le Roi ne prendroit jamais, le reste de cette Campagne, une Ville, qui, sous le dernier règne, fécond en succès brillans, a soutenu un siege de plus de six mois sans se rendre, qui précédemment en avoit soutenu un de près de trois ans, contre les forces de l'Espagne, sans avoir été forcée de capituler ; sans écouter tous ces raisonnemens, je pariai, même gros jeu, qu'en huit jours l'affaire en seroit faite, si le Roi s'en vouloit donner la peine ; je fus traité de François outré ; on verra si j'avois tort : mais tout le monde ne fait-il déjà pas que six jours nous suffirent ; aussi sans m'inquiéter du succès de cette entreprise, je ne songeois qu'à me divertir.

CHA-

CHAPITRE IX.

*Mes passe-tems à Ostende en attendant
le siege.*

Outre la Croix de S. Louis dont j'avois hérité de mon Capitaine, une bourse de plus de cinquante louis me servoit à en soutenir la dignité avec honneur, & je voyois ce qu'on appelle bonne compagnie, sous le nom du Marquis de ***, mon illustre ami: il n'est pas défendu de prendre un nom respectable pour se faire respecter chez ses ennemis; c'est faire honneur à celui de qui on l'emprunte & lui prouver qu'on le croit digne d'être respecté.

Par tout on ne trouve pas aisément à gagner de l'argent; mille gens de mérite y sont eux-mêmes fort embarrassés: mais où ne trouve-t-on pas la facilité d'en dépenser? Cette marchandise-là est d'un si bon débit, que le plus sot de tous les hommes trouve à s'en défaire; j'en aurois eu dix fois autant, marqué au coin du Roi de France,

que

que les officieux Habitans d'Ostende m'en auroient défait à l'amiable.

Outre les beautés bourgeoises, bien capables par elles-mêmes de mettre moi & ma bourse à sec, il y avoit encore pour lors en cette Ville, une Troupe de Danseurs de corde, Voltigeurs, Pantomimes, qui, pour gagner de l'argent, faisoient jouer sur leur Théâtre jusques à des Marionnettes; cette Troupe étoit conduite par un nommé Mathews homme d'esprit & qui fait se retourner; c'est le frere du célèbre Mathews de la Foire Saint Laurent.

De toutes les Belles, l'ornement & l'honneur de cette Troupe ambulante, Mlle Wandich étoit la seule que je ne connoissois pas, & par une bizarrerie assez naturelle aux hommes, étoit la seule que je souhaitois connoître. Adorée pendant son séjour à Londres par des Milords du premier ordre, la pauvre petite en étoit si vaine, qu'on n'osoit la toucher du bout du doigt; tout Chevalier de S. Louis que je paroissais être, on ne daignoit pas me regarder.

Enfin avec le tems il falut bien s'appriivoiser, & faute de Milords qui étoient tous à l'Armée, se contenter des hommages des Officiers de la Garnison,

nison , avec qui je frayoïis pair à pair à compagnon ; entre Officier & Officier il n'y a que la main ; ma bourse étoit au moins uniforme à la leur ; je ne valois pas mieux qu'eux : voilà les liens de la plus étroite amitié.

Tous également offensés des hauteurs ridicules de cette petite créature, nous résolûmes de concert, de l'attaquer en forme ; sans ce traité d'alliance offensive, je ne serois peut-être pas encore au rang de ceux qu'elle veut bien souffrir à sa toilette, en attendant qu'ayant examiné leurs titres de noblesse elle les admette à ses parties de plaisir.

Wandich peut avoir dix-neuf ans, c'est une brune piquante, taillée pour plaire ; ses grands yeux noirs son faits pour inspirer l'amour, qu'elle ne connoît plus à force de l'avoir trop connu, car plus on aime moins on fait aimer ; sa jambe, ha quelle jambe ! je n'en ai jamais vû de si belle ; pour sa cuisse dont je puis parler comme tout le Public d'Ostende, qui a vû avec admiration cette modeste divinité danser sur la corde, cotillon bas, étoit faite au tour, & c'étoit vrai gibier de Mylord.

La premiere faveur que cette Belle
me

me fit dans la coulisse, fut de me demander négligemment ce que c'étoit que la croix que je portois? Moi aussi-tôt de faire le panégyrique de S. Louis & de sa bienheureuse croix, avec un détail des belles actions qui me l'avoient procurée; on daigna presque m'entendre; enfin la corde & l'échelle étant prêtes, ma Belle y fut monter, & tout en grimpant me jeta un coup d'œil qui m'honora infiniment.

Ses cabrioles me firent un plaisir si grand, que mon amour ou plutôt ma folie augmenta au moins encore d'un tiers; elle avoit si bonne grace suspendue entre le ciel & la terre, & toute en l'air sans jupon incommode qui pût gêner ses jambes ou mes yeux, qu'elle me parut taillée de la main des graces; c'étoit en vérité un vrai bijou, & la première Danseuse de l'Univers.

Me voilà plus pressé que jamais du désir de danser *incognito* un pas de deux avec la belle Angloise qui faisoit de si admirables entrechats; sans Gille qui se présenta au bas de l'échelle pour en tenir le pied, j'étois si occupé de l'incomparable Wandich, qu'au hazard de me faire siffler, rien ne s'en falut que je n'aye été lui donner la main
pour

pour l'aider à descendre ; mais je me contentai de la lui présenter au moment qu'elle entra dans la coulisse d'un pas triomphant , au milieu des applaudissemens du Parterre ; elle me fit la grace de s'appuyer nonchalamment sur mon bras en passant , sans cependant me regarder.

Je n'en fus pas la dupe , je la suivis dans sa Loge , où il y avoit au moins la moitié de la Garnison. On me fut gré de mes attentions ; je fus distingué , un regard vint me démêler dans la foule. Ce jour - là , la presse étoit trop grande , il n'y eut rien à faire , ce fut partie remise.

C H A P I T R E X.

Ceci devient sérieux.

LE lendemain matin toute la Ville fut en rumeur, le Comte de Lowendahl chargé par le Roy du siege d'Ostende , s'étant trouvé maître des Dunes jusques à la Place , par le parti que la Garnison avoit pris d'abandonner divers postes qu'on occupoit au dehors , on avoit commencé cette nuit un boyeau
do

de communication pour arriver à la tête de ces Dunes, ce qui jetta l'allarme dans toute la Ville, & l'espérance avec la joye dans mon cœur.

Le Gouverneur de Nieuport ayant envoyé un détachement de cent soixante hommes, avec ordre de couper la digue du Canal, le Comte de Lowendahl qui en fut averti à tems, fit marcher trois Compagnies de Grenadiers, lesquels chassèrent l'ennemi & prévinrent l'exécution de son dessein; toutes ces nouvelles arrivant coup sur coup, la Garnison déjà épouvantée par la rapidité de nos conquêtes, désespéra de pouvoir tenir longtems, & commença à ajouter quelque foi à mes prophéties.

Comme je n'avois que faire à ces inquiétudes-là, qu'elles ne servoient au contraire qu'à me rendre l'ame, le cœur & l'esprit plus gais, je fus mon train auprès de la belle Wandich, qui moins obsédée des Officiers de la Garnison à qui nos Troupes tailloient de la besogne, ne voyoit plus que moi de Militaire à sa petite Cour.

„ Monsieur le François, me dit-elle „ le „, comme je lui présentois très-respectueusement un ruban à sa toilette,

nous

nous sommes ruinés si le siege dure long-tems ; où en est-on ? „ Nous ve-
 „ nons, lui répondis-je, de faire des
 „ coupures à la rive gauche du Canal,
 „ & l'on a ouvert les Ecluses à dessein
 „ d'attirer les eaux de ce côté-là, pour
 „ les empêcher de se répandre sur la
 „ rive droite & de submerger le che-
 „ min par lequel on conduit les con-
 „ vois à notre Camp ; ainsi j'espere que
 „ vous ferez bien tôt sujette de la Fran-
 „ ce ; ne repetez-vous pas quelques pie-
 „ ces Françoises ?

„ Deux ou trois, reprit-elle, Mon-
 „ sieur Mathews en vient de faire une
 „ qui est admirable.”

Elle alloit m'en faire l'explication,
 mais pressé de mener mon aventure à
 fin, je la priai de n'en rien faire, pour
 avoir, lui dis-je, entierement le plaisir
 de la surprise à la premiere représen-
 tation : en effet, le tems pressoit ; je
 savois que la Ville rendue, quarante
 Officiers François ne manqueroient pas
 de se déclarer mes Rivaux ; sans com-
 pter que contraint de quitter ma croix,
 cela ne serviroit pas à me mettre en
 crédit.

Je pouffai donc mes affaires le plus
 grand train que je pus, & conjurai la

P

belle

belle Wandich en des termes si pressans de ceder à la vivacité de mes desirs, qu'elle me parut un peu diminuer de sa fierté, & me lança un de ces regards, ordinaires avant-coureurs des scènes les plus tendres.

Pour peu qu'on me mette à mon aise du côté du cérémonial, je ne me fais pas prier; pour faire connoître à ma mignone que j'entendois à demi-mot, je pris au moins vingt baisers sur la plus belle bouche du monde: la Wandich desirant autant mon bonheur que moi-même, ne le différa seulement, le tout pour le rendre d'un plus grand prix, qu'autant de tems qu'il en falut pour exciter au profit de l'amour la vivacité de mes desirs.

Elle étoit entièrement parée, je ne sai quel rôle de Déesse elle jouoit dans je ne sai quel Opera comique, mais je la trouvai si belle en Divinité, que je lui manquai bien-tôt de respect; j'employai toute ma Rhétorique pour la déterminer à ne pas reculer plus long-tems mon bonheur; je poussai la fauteur jusqu'à lui dire que de sa complaisance dépendoit ma mort ou ma vie.

Comme je ne lui demandois rien qui

ne

ne tournât autant à ses plaisirs qu'aux miens, en prenant le ton majestueux qu'exigeoit son habit, vivez, vivez, me dit-elle, je ne suis Déesse que pour faire le bonheur des humains.

Tout mortel que j'étois, en ce moment ma félicité fut égale à celle des Dieux, la divine Wandich étoit sur le point de se communiquer à l'humaine nature, lorsqu'un démon ennemi des plaisirs vint annoncer brusquement à ma Belle que le rôle qu'elle jouoit dans la piece exigeoit sa présence sur le Théâtre.

J'envoyai vingt fois la Piece & le Public à tous les diables; l'Angloise soutint cet affreux contre-tems avec la fermeté d'une Déesse; l'habit qu'elle portoit & le rôle qu'elle avoit à jouer ne servoient sans doute pas peu à lui en communiquer les beaux sentimens.

Pour moi, peu accoutumé à ces revers, je demeurai interdit, maudissant le sort des pauvres malheureux destinés à soupirer pour ces Belles à talens, forcées par leur état de ne servir leur amant qu'après le public.

J'étois à peine revenu de ma profonde mélancolie, que la Wandich reparut à mes yeux plus belle que ja-

mais ; mon air pensif , rêveur , mécontent la fit rire ; j'étois encore dans la même attitude où elle m'avoit laissé , c'est - à - dire accoudé sur le coin de sa toilette.

„ Et quoi ! Marquis , me dit - elle ,
„ car je me donnois les airs de porter
„ ce beau nom ; quoi si peu de chose
„ vous consterne ! où est donc ce grand
„ cœur que vous avez fait voir à Fontenoy ? vous n'avez apparemment jamais aimé de mes semblables ?

„ Non assurément , lui dis-je , quoi-
„ que cela fût faux , on fait que Cidalise avoit eu cet honneur ; & je
„ fai gloire , continuai-je , de débiter
„ par vous.

„ J'allois reprendre l'avanture où je
„ l'avois laissée , lorsque de son ton de
„ Déesse , mais qui cependant marquoit
„ de la douceur & de l'humanité ,
„ il faut , me dit - elle , il faut que
„ j'aille me préparer à descendre sur la
„ terre ; les mortels attendent de moi
„ leur bonheur.

„ Je conjurai par toutes les Divinités , tant infernales que célestes de daigner commencer par le mien ;
„ ce seroit , me répondit-elle , différer
„ celui de mille peuples , cependant
„ suivez-

„ suivez-moi au Ciel ; là je délibérerai ,
 „ & si je puis dérober un moment à
 „ leur impatience , j'en disposerai en
 „ votre faveur. ”

CHAPITRE XI.

*Mes aventures dans mon voyage
 du Ciel.*

NOUS montâmes ensemble à l'O-
 limpe , c'est-à-dire au-dessus du
 Théâtre , où l'on dispose les machines
 qui en doivent descendre ; là je tou-
 chai de mes mains profanes le tonner-
 re qui alloit épouvanter la terre , j'en
 lançai même quelques coups en m'amu-
 sant auxquels le peuple applaudit ; nous
 autres Militaires sommes familiers avec
 la foudre.

Je vis former des éclairs , & les nua-
 ges se rassembler autour du char qui
 devoit porter la divine Wandich ; elle
 y monta avec fierté ; j'y montai avec
 elle , averti qu'il y avoit encore près
 d'un quart - d'heure de ce moment à
 celui qu'elle devoit descendre , s'étant
 trop hâtée.

Jamais je ne m'étois trouvé dans les

P 3 airs ,

airs, porté dans un char avec une jolie femme; je trouvai la scène fort plaisante & si plaisante, que reconnoissant aux deux Colombes attelées au char que c'étoit à Venus que j'avois affaire, je me précipitai avec transport entre les bras de la Reine des amours, & crainte de la chiffonner par la tête, arrachant deux ou trois bouts de nuage à dessein de m'en couvrir, je me jettai à ses genoux.

La complaisante Venus me cachant d'un coin de sa robe, donna libre carrière à ma témérité; Dieu fait comme je menois la Déesse grand train; mais au plus bel endroit de mon rôle, & que je rendois avec le plus de vivacité, j'entends tout d'un coup partir le tonnerre, briller les éclairs, & toujours entre les bras de Venus, je me sens descendre sur la terre au bruit des instrumens, sans avoir le tems de quitter l'attitude où je me trouve.

L'adorable Wandich me couvrit heureusement de son long manteau de pourpre, & s'appuyant négligemment sur ma tête qui lui servoit de carreau, une douzaines d'étoiles rangées à propos sur mon visage, me formoient un masque, qui, me cachant au Parterre,
me

me laissoit jouir du plaisir de le voir témoin d'une scène si charmante ; il s'en faisoit bien qu'il applaudit aux plus beaux endroits , tout connoisseur qu'on le dit être.

Venus que je tenois entre mes bras à la faveur des nuages officieux qui nous couvroient , chanta un air si tendre , que je sentis renaître tout mon amour ; convaincu que la Déesse n'auroit pas la sottise d'éclater en si bonne Compagnie , m'égarant sous son vaste manteau , mes caresses la mirent de si bonne humeur , qu'elle en joua le reste de son rôle comme un Ange ; elle s'attendrit si fort pour le pauvre Adonis qui lui parloit de dessus la terre , elle chanta le couplet suivant avec tant de langueur , qu'il n'y eut personne qui n'en fut ému jusqu'au fond de l'ame.

Je te cede , en cet heureux jour ;
 Mon cœur se livre à la tendresse ,
 Adonis dans tes bras reçois une Déesse ,
 Si je pouvois mourir , Venus mourroit d'a-
 mour.

Je lui repondis à demi bas que je ressentais d'aussi vifs transports que les siens ; soit que ce fut de dessein pré-

medité, ou seulement pour rendre la scene plus touchante, elle se laissa aller languissamment dans mes bras, & je fus heureux.

Notre désordre fut si grand, que sans notre prompt retour au Ciel, je croi ma foi qu'on nous eût sifflé sur la terre sans ménagement, tant les mortels de nos jours ont peut de respect pour les Dieux; mais j'en fus heureusement quitte pour la peur; c'est là la premiere fois que j'ai paru en public: de là je fus souper avec mon immortelle, & Venus me fit l'honneur de me défaire d'une bonne partie de mes louis en assez peu de tems.

Cependant le Siege avançoit, & ma captivité étoit sur le point de finir; l'attaque du chemin couvert se fit la nuit du 22. au 23. par l'angle saillant de la gauche; nos Troupes se comporterent avec tant d'ardeur & de courage, qu'elles s'emparerent du chemin couvert, & s'y établirent malgré la vigoureuse résistance des assiégés; ce fut alors que le Gouverneur de la Place demanda deux heures pour faire retirer les morts & les blessés de la garnison; la suspension d'armes finit à neuf heures du matin, & à peine fut-elle

elle expirée que les assiégés arborerent le drapeau blanc.

La capitulation ayant été signée, le Régiment de Crillon prit possession de la porte dite de Gand ; les trois Compagnies de Grenadiers de ce Régiment furent chargées de garder cette Porte, & l'on posta six piquets d'Infanterie, avec un pareil nombre de Compagnies de Grenadiers Royaux, à portée d'assurer la communication avec cette garde.

Alors je fus libre, & fis mes adieux à la belle Wandich ; la garnison composée de cinq bataillons Anglois, d'un bataillon Hollandois, de deux Compagnies du Régiment de *Prie* des troupes de la Reine d'Hongrie, & d'environ deux cens Cavaliers, sortit de la Place pour se rendre à S. Guillain ; je sortis avec elle pour aller rejoindre notre Régiment ; car n'étant plus Chevalier de S. Louis, j'aurois joué à Ostende un fichu rôle : arrivé au Régiment, je remis la bienheureuse Croix à un des cousins de feu M. le Marquis.

Je reçus mille complimens de tous mes camarades, qui, charmés de me revoir, signalerent leur zèle Académique, en faisant sur mon retour autant

P 5

de

de mauvais vers qu'on en a fait sur celui du Roi ; mais n'étant pas plus gros Seigneur que lui, il falut bien m'en contenter ; je convoquai Assemblée générale, à laquelle je fis part de mes exploits à Ostende, tels qu'on vient de les lire ; & ils furent d'une voix unanime trouvés dignes de passer à la postérité.

Il n'est plus question que d'y faire passer mes ouvrages pour y passer avec eux ; voilà le point de la difficulté qui n'est vraiment pas petite ; car le nombre des Livres qui en prennent le chemin de nos jours est si petit, la route est si peu frayée, l'herbe y est tellement crüe, que rien n'est si aisé que de prendre à gauche, & de tomber pour jamais dans le premier fossé.

CHAPITRE XII.

Nieuport emporté.

MAis, si cela va toujours le même train, ma foi je ne sai plus où nous prendrons bien-tôt des Villes en Flandres, pour les assiéger.

Le Comte de Lowendahl, en conséquence

féquence des ordres qu'il avoit reçu du Roi, après le Siege d'Ostende, de former celui de Nieuport, fit d'abord prendre poste par des Grenadiers & des Dragons autour de cette Place, devant laquelle le reste des troupes destinées au Siege arriva les jours suivans; cette Ville n'étant accessible que par la partie des Dunes qui n'étoit point couverte par l'inondation, on se détermina à diriger par-là l'attaque, & à attaquer en même tems le Fort de Wilwort.

La tranchée fut ouverte devant la Place la nuit du 31. du mois d'Août au premier Septembre; & le 5. au matin, à la pointe du jour, après une vigoureuse défense, le Commandant de Nieuport fit battre la chamade & arborer le bienheureux drapeau blanc sur le Fort de l'Ecluse, lorsqu'étant avec nous il en faut venir-là: la capitulation qu'il fit demander lui ayant été refusée, il consentit de se rendre prisonnier de guerre, avec sa garnison.

La Ville prise nous venions d'en prendre possession avec toute la joye qui s'empare des Vainqueurs au moment flateur de leur triomphe, lorsqu'il nous arriva un malheur capable de ternir l'éclat, l'honneur & la gloire des plus illustres.

illustres Sociétés, si heureusement toutes les fautes n'étoient pas personnelles; un corps entier ne répond point des impertinences de ses membres, parbleu les Académies auroient beau faire.

La sottise dont il est ici question n'est cependant pas de ces sottises ordinaires dont on ne fait que rire dans le public, & qui se terminent tout au plus à tourner en ridicule les illustres Corps dont elles sont émanées; il n'y alloit pas moins que d'avoir un roué ou tout au moins un pendu pour confrere; le bel honneur que cela nous eût fait; ventre-bleu, j'eus tous le premier envoyé l'Académie au diable, & foulé aux pieds les lauriers qu'elle m'a prodigué: je n'aime pas les longs préambules. Voici le fait.



LES



LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Pouvoit-on s'attendre à l'Histoire qu'on
va lire ? hélas ! il ne faut répon-
dre de rien dans la vie.*

DE NIEUPORT.

COMME le lendemain de la prise de Nieuport, nous délibérions le verre à la main dans une assemblée générale sur quelques difficultés au sujet du temporel de nos affaires Académiques ; la Maréchaussée par ordonnance du Roi, vint arrêter le Breton au mi-
lieu

lieu de nous, & lui mettre les fers aux pieds & aux mains, comme il alloit nous lire une très-belle Ode sur la Campagne de Sa Majesté.

Etonnés au de-là de ce qu'on peut l'être, nous nous regardons les uns les autres, incertains si nous sommes tous des coquins ou des honnêtes gens; car le Breton nous avoit paru un très-galant homme; tant il est vrai que la physionomie est trompeuse; chacun craignoit de se voir mettre à son tour un colier qui n'étoit pas celui de notre ordre.

Bref on enmene le criminel & l'on fait tous les papiers, tant prose que vers, qui se trouvoient sur le bureau, pour les examiner; ne s'y étant rien trouvé contre l'Etat, traités de bagatelles, ils furent barbarement tous jetés au feu. Perte irréparable pour l'Académie & le Public, hélas! périrent en un moment par la flâme, vingt chef-d'œuvres qui eussent sans doute immortalisé leurs Auteurs; il y avoit entre autres pieces d'éloquence encore douze Odes sur Fontenoy, plus belles les unes que les autres.

J'avoué qu'en ce moment fatal, quel que fut mon zèle Académique & mon
amour

amour pour les chef-d'œuvres si rares de nos jours, je ne pensai qu'au pauvre Breton, que j'avois vû inhumainement chargé de fer; comme j'ignorois ce dont il pouvoit être accusé, je fis si bien en bûvant bouteille avec Messieurs de la Maréchaussée, qu'il me fut permis d'entretenir un quart-heure notre camarade avant que de partir pour sa destination, dont on me fit un mystère.

„ Malheureux, lui dis je, en l'abordant, qu'as-tu donc fait ?

„ Hélas, cher Parisien, me répondit-il, je ne suis qu'un coquin indigne de l'honneur que vous m'avez fait de me recevoir dans votre illustre corps.

Je n'eus pas de peine à l'en croire sur sa parole, dans l'état présent où il se trouvoit; il ne faut pas de caution pour croire qu'un malheureux qu'on va pendre n'est pas un parfait honnête homme; qu'on en soit, je le priai de me dire de quoi il étoit question, & il m'expliqua le fait d'un ton très-poétique, levant les yeux au Ciel.

Je rapporterois bien ici ses propres paroles, elles seroient sans doute plus de poids que les miennes; mais com-

me

me elles n'étoient pas d'un stile fort amusant , vû la situation présente de ses affaires , j'aime mieux conter moi-même cette Histoire , qui mérite bien d'être écrite de main de Maître. Je commence par un petit trait de morale , c'est l'usage.

CHAPITRE II.

*Reccette pour être toujours en argent
comptant , à l'usage de ceux qui
sont las de vivre.*

QU'il est difficile de vaincre sa destinée ! l'on combat vainement contre le sort , il faut tôt ou tard que ses décrets s'accomplissent : tel doit être pendu le fera , fût-il associé à toutes les Académies du Royaume.

Le Breton , quoiqu'avec les meilleures dispositions du monde pour être un parfait honnête homme , n'a pû triompher de sa mauvaise étoile ; il avoit à peine dix-huit ans , qu'aussi généreux que monsieur son pere étoit avare , il exerça son esprit & son industrie à suppléer à la disette d'argent où il se trouvoit

voit sans cesse : les mauvais peres font les mauvais enfans.

Que peut-on sans ce métal précieux, la source de tous les plaisirs ? L'or ouvre l'esprit, les cabarets, le cœur des Belles & les jeux. Sans l'or, les plaisirs languissent, un pauvre jeune homme n'est qu'un corps sans ame ; quelle chienne de figure fait-il ?

C'étoit cette figure-là qui ne plaisoit point du tout à le Breton, qui lui fit chercher les moyens d'en faire une autre ; il n'est pas difficile de trouver de jeunes gens qui n'ont pas d'argent, il est assez de peres ridicules dans le monde sur cet article, & qui voudroient dans leur fils une prudence, qu'ils étoient eux-mêmes bien loin d'avoir à leur âge ; autre chose est d'être sage soi-même, ou de souhaiter qu'on le soit : si le dernier se trouve plus communément, c'est qu'il est plus facile.

Le Breton trouva donc plus d'un camarade d'infortune ; mais il fut choisir son monde, & quoiqu'il ne se destinât qu'à être un coquin, il ne voulut faire société qu'avec de très-honnêtes gens ; c'est pourquoi il s'associa au fils d'un Procureur de Caën, où il faisoit pour lors ses études.

Cet

Cet ami s'appelloit . . . mais chut , il est encore vivant , donnons - lui un nom étranger ; le rôle qu'il doit faire dans cette scene tragi-comique , mérite qu'on ait pour lui quelques égards ; il me plaît donc d'appeller cet honnête homme , Monsieur . . . voyons . . . parbleu , Monsieur *Vivien de la Chaponardiere* ; le Breton n'avoit pas si mal choisi.

Ces deux amis s'embarquent donc sans biscuit , sur le vaisseau de l'espérance , dans les mers du hazard : sans industrie on fait peu de chemin en ces pays-là ; les écueils y sont si fréquens que peu de voyageurs arrivent à bien ; la Justice en robe longue fait sentinelle sur les côtes , & tel jette l'ancre , se croyant dans un Port assuré , trouve un gibet au bout de sa carrière ; rien de si commun.

Le Breton plus déterminé que Vivien , rassurant la tremblante vertu de son ami , lui peignant une perspective charmante , au bout de la pénible carrière qu'ils avoient à courir , ces peintures-là sont toujours flatteuses , celle de le Breton fit son effet sur l'esprit du timide Vivien.

Nos deux camarades armés de pied en cap , établissent leur boutique au coin
du

du bois de *** sur la route de *** pour commencer là leur petite fortune ; bien résolus d'être honnêtes gens aussitôt qu'ayant réparés eux-mêmes les injustices du sort , ils se feroient mis en état de faire une dépense honnête aux dépens de qui il appartiendrait.

Un pauvre chien de Fermier , je dis pauvre par pitié pour lui , car sa bourse étoit des mieux fournies , conduit un jour par sa mauvaise fortune , sans doute inspiré par le Diable , fut porter une vingtaine de mille francs à son Seigneur au Village voisin ; payer ses dettes porte-malheur ; s'écartant du grand chemin , pour voir si les vignes étoient belles , il s'approcha un peu trop près du bois ; à son air endimanché , étoffé , le Breton le prenant pour un coq de Village , le pria poliment le pistolet sur la gorge de se défaire de sa bourse en sa faveur ; que répondre à ces douces paroles ?

Le Fermier chargé d'or , tremblant de tout ses membres , dit qu'il n'avoit rien , de façon à persuader du contraire , bref en deux mots il fut dévalisé ; l'histoire dit que son Maître , bien en état de perdre , dédommagea ce pauvre diable de cette perte , je le souhaite ;
quoi-

quoiqu'il en soit, les vingt mille francs furent partagés.

C'étoit vraiment - là commencer en maîtres, & en gens du métier; après ce beau coup nos amis bien résolus de tenir leur parole, c'est-à-dire, d'être sages, rendent grâces au Ciel, de les avoir mis en si peu de tems en état d'être honnêtes gens; bien des coquins le deviendroient à ce prix: mais ne pouvant s'accorder entre-eux, sur le lieu de leur résidence, ils se firent un adieu solennel dans les termes les plus tendres, & prenans, l'un à droite, l'autre à gauche, ils se promettent bien de boire bouteille quand le hazard les rassemblera; que ce hazard leur préparoit une étrange entrevue!

Vivien se retire dans une petite Ville de Province, nous verrons ce qu'il devint; pour le Breton, il tourne vers Paris, le centre du beau monde & la source des belles fortunes.

Rien de si aisé que de trouver la fin de dix mille francs en cette Ville; si les plaisirs y sont grands, ils s'y payent au poids de l'or; d'ailleurs ce qui coûte peu à acquérir, d'ordinaire coûte peu à dépenser.

La bourse vuide on regagne la Province,

vince, & dédaignant ses Villes, on butine sur les routes toujours heureusement; on s'associe par-ci par-là des coquins, beaucoup moins honnêtes gens que Vivien, & Paris est toujours le séjour que l'on choisit pour ses quartiers d'hiver au retour de ses heureuses & lucratives Campagnes.

Il y avoit plusieurs années que le Breton menoit cette petite vie, lorsqu'un de ses camarades condamné à être pendu, lui fit craindre d'être déclaré; ce fut donc pour éviter un sort semblable qu'il prit le parti de servir le Roi, & après plusieurs campagnes en Bohême le voilà en Flandre.

Qu'il se soit toujours comporté en parfait honnête homme, c'est ce que je n'ose assurer; je craindrois d'être démenti; je ne sai à présent si je voudrois être ma caution, tant il y a de coquins dans le monde; il me suffit de dire que je l'ai toujours reconnu pour un assez bon Diable, & que ce fut en cette qualité qu'il obtint une place dans notre Académie, dont l'honneur est la baze; aussi peut-être devint-il honnête homme dès le jour de sa réception; tant le bon exemple en impose aux plus déterminés.

Enfin

Enfin Messieurs de la Maréchaussée prièrent poliment le Breton de les suivre, & les voilà en campagne; on pense bien que cette entrevue fut pour moi la source de mille réflexions morales, plus belles les unes que les autres; quelques jours je pourrai les donner au Public, je lui fai grace pour aujourd'hui.

CHAPITRE III.

*Combien le chemin du Ciel est étroit,
on en va trouver la juste
mesure.*

LE Breton parti, la guerre ne laissa pas d'aller son train, qu'est-ce qu'un coquin de moins dans une soixantaine de mille hommes?

L'Armée du Roi qui étoit restée, depuis le départ de Sa Majesté pour retourner à Paris, dans le Camp qu'elle occupoit près du Château de Melis, ayant consommé tous les fourrages qui étoient aux environs, se mit en marche sur six colonnes, pour repasser la Dendre & se rapprocher d'Alost, où le Comte de Saxe, établit son quartier;
&

& la petite Guerre continua du côté de Mons & de Charleroy.

Quelques brillans que fussent mes exploits, je n'étois point tranquille, toujours occupé de notre camarade; je ne pouvois m'accoutumer à penser de sens froid au mortel deshonneur qui alloit réjaillir sur toute l'Académie, en cas de pendaïson; on avoit beau me dire pour me consoler, que les fautes étoient personnelles, cela ne me consolait point; j'imaginois toujours que peut-être au moment que j'y rêvois, on branchoit quelque part notre ami, notre confrere & notre camarade.

Instruit de la Ville où il avoit été conduit, j'écrivis plusieurs fois pour en recevoir des nouvelles; mais point de réponse. Enfin, après un très-long tems d'attente inutile, quand, occupé d'autres soins, je commençois à ne plus penser au Breton, je reçus de lui la Lettre suivante.

Mon cher Parisien.

„ Je ne suis pas pendu, comme tu
 „ pourrais peut-être le soupçonner; la
 „ Providence me destinoit un autre
 „ fort :

„ fort : Ainsi , j'espere que , conser-
 „ vant toujours pour moi des en-
 „ traïles de confrere , tu ne me nom-
 „ meras point de successeur ; tout ab-
 „ sent que je sois , je fournirai mon
 „ contingent comme les autres.

„ C'est en qualité de confrere zélé ,
 „ que je t'envoie l'histoire fidèle de
 „ ce qui m'est arrivé depuis que j'ai
 „ quitté le Régiment.

„ Rappelle-toi ce Monsieur Vivien ,
 „ dont je te parlai dans notre dernière
 „ entrevue , & avec qui j'eus l'honneur
 „ de faire ma première campagne sur la
 „ route de . . . Tu fais qu'après nos
 „ dignes exploits , l'un prit à droite &
 „ l'autre à gauche ; que moi je conti-
 „ nuai encore pendant quelques années
 „ mon petit métier ; j'eus des camara-
 „ des de toutes especes. Et c'est un de
 „ de ces Messieurs pendu à *** qui
 „ m'a déclaré.

„ Le pauvre Vivien ne l'eut jamais
 „ fait , hélas ! que n'ai-je imité son
 „ exemple ; satisfait de sa première ex-
 „ pédition , il ne m'eut pas plutôt quit-
 „ té , que vivant en honnête homme ,
 „ il fit si bien profiter son argent dans
 „ la Ville de *** qu'en moins de trois
 „ ou quatre ans , il se trouva en état
 „ d'ache-

„ d'acheter une petite Charge ; une plus
 „ considérable venant ensuite à vaquer,
 „ le voilà Juge du Pais , & du Pais
 „ où je devois recevoir le prix de mes
 „ hauts faits , comme ayant été le lieu
 „ de la scene de la plus grande partie
 „ de mes rares exploits.

„ Jugez de ma surprise , quand pa-
 „ roissant sur la sellette , les yeux baif-
 „ sés , j'entendis une voix de connois-
 „ sance m'interroger ; je levai aussi-tôt
 „ les yeux , & reconnus Vivien , qui
 „ de camarade de grand chemin étoit
 „ devenu mon Juge. A la premiere
 „ réponse que je lui fis , ma voix le
 „ jetta dans une surprise égale à la
 „ mienne ; démêlant peu à peu mes
 „ traits , son trouble devint si grand ,
 „ qu'il fut obligé de se couvrir le vi-
 „ sage de son mouchoir : ce qui fut
 „ pris pour de la pitié , & regardé comme
 „ un Phénomène dans un homme de
 „ sa Robe.

„ Il avoit après tout quelque sujet
 „ de trembler ; pour le mettre à côté de
 „ moi , je n'avois qu'à dire un mot ;
 „ mais comme lui enlevant l'honneur
 „ d'être mon Juge , je ne devenois pas le
 „ sien , qu'au contraire je rendois ma
 „ cause plus mauvaise , en me privant

Q

„ d'un

„ d'un protecteur intéressé à me servir
 „ infiniment, ne doutant pas qu'il ne
 „ m'eut reconnu, & qu'il ne fit tout
 „ son possible pour me sauver, je me
 „ contentai d'admirer les ressorts de la
 „ Providence & de la destinée.

„ Deux jeunes gens, me disois - je
 „ en moi-même, commencent à courir
 „ la même carrière : d'où vient que l'un
 „ arrive à la Potence, & l'autre à une
 „ vie heureuse, douce & tranquille ?
 „ Quel prix différent pour une condui-
 „ te égale ! Il faut en vérité que ce
 „ que l'on dit de la maligne influence
 „ des Astres soit bien vrai, & que je
 „ sois né sous une chienne d'Etoile !

„ Malgré mes très-judicieuses réflexions,
 „ je ne laissai pas d'être condamné à être
 „ pendu à la pluralité des voix. Ce fut le Pere Bonaven-
 „ ture Capucin de Profession, qui vint
 „ dévotement m'annoncer que je de-
 „ vois souper le lendemain avec les An-
 „ ges : l'excellente compagnie ! Je lui
 „ voulois ceder cet honneur là ; mais
 „ instruit de l'ancienne Capucinade que
 „ tout le monde fait, & qu'il ne pour-
 „ voit vraisemblablement pas ignorer,
 „ il me répondit benignement, *que c'é-*
 „ *toit jeûne au Couvent.*

„ Il

„ Il falut donc me réfoudre à être
 „ du celefte banquet , puisque mon
 „ couvert étoit déjà mis là-haut ; un
 „ petit retour fur ma vie paffée me fit
 „ craindre un moment une fête un peu
 „ moins galante , fi mon ame déchuë
 „ de ces efpérances , & affez inclinée au
 „ mal , alloit fe tromper de chemin &
 „ prendre une route toute oppofée ;
 „ grace cependant au Pere Bonaventure ,
 „ qui me cita vingt garnemens de mon
 „ efpece à qui il avoit expédié leurs
 „ Pafleports , & qui étoient arrivés heu-
 „ reufement , difoit-il , au féjour des
 „ Bienheureux , je crus que je n'en étois
 „ pas loin.

„ Déjà dédaignant la terre je ne par-
 „ lois plus que Paradis , lorsque l'Exé-
 „ cuteur de la haute Juftice vint me
 „ rendre une vifite de politeffe , & m'an-
 „ noncer que le moment étoit près qui
 „ alloit m'affranchir des mifères de cet-
 „ te vie ; ces mifères-là ne me parurent
 „ point alors fi miférables.

„ Le facré cordon que portoit le lu-
 „ gubre Ambaffadeur de la pandourin-
 „ ne Thémis , n'étoit pas celui de S.
 „ François , de par tout les Diables ;
 „ cet oifeau de mauvais augure en ayant
 „ formé un noeud courant en cercle ,

„ de la largeur de ma tête , eut l'hon-
 „ neur de me le présenter ; je voulus
 „ le tenir un moment , & considérant
 „ la courte circonférence du cercle que
 „ mon col alloit remplir , je ne pus
 „ m'empêcher de dire au bon Pere ,
 „ qu'il étoit bien vrai que la porte du
 „ Ciel étoit bien étroite ; puisque celle
 „ par laquelle on alloit m'y conduire,
 „ n'avoit gueres qu'un demi pied.

„ La procession s'arrange , on mar-
 „ che , on arrive , & j'avois déjà le pied
 „ à l'étrier pour monter au Ciel , c'est
 „ à-dire , j'étois sur le premier échelon,
 „ lorsque l'on vint m'annoncer de la
 „ part de la Justice que je n'irois qu'aux
 „ Galères.

„ J'admirai la grace qu'on me fai-
 „ soit , & en regardant le Pere Bon-
 „ aventure , voilà donc , lui dis-je ,
 „ Reverend , comme on doit compter
 „ sur votre parole ; je vais encore sou-
 „ per avec des mortels ; je n'avois plus
 „ qu'un pas à faire pour me trouver ,
 „ à vous entendre , au dessus des misé-
 „ res de la vie , pour n'avoir plus be-
 „ soin de rien ; & il faudra encore pen-
 „ ser à vivre.

„ Je m'imaginai bien que c'étoit moi
 „ cher Vivien qui me jouïoit ce tour ;

„ mais

„ mais comme c'étoit sans doute pour
 „ m'obliger, je ne pus me refoudre à
 „ lui en vouloir du mal ; de sorte que
 „ j'eus encore la complaisance de vou-
 „ loir bien garder la vie.

„ Mon ami, reprit le Pere Capucin,
 „ vous n'êtes, par la grace de Dieu,
 „ que pour sept ans en galeres ; si après
 „ ce tems vous avez besoin de moi
 „ pour aller au Ciel, je me ferai tou-
 „ jours honneur & plaisir d'être votre
 „ conducteur : croyez-moi cependant,
 „ tâchez de demeurer le plus de tems
 „ que vous pourrez sur la terre, ce
 „ n'est pas un si mauvais séjour ; mais
 „ pour cela faire, foyez honnête hom-
 „ me : si vous voulez mourir glorieu-
 „ sement, mourez les armes à la main
 „ pour le service du meilleur des Rois.

„ Après ces mots nous nous quit-
 „ tâmes bras dessus bras dessous, &
 „ l'on n'attendoit que la commodité de
 „ la chaîne pour m'envoyer à Marseil-
 „ le ; elle arriva, je suis né coëffé,
 „ je partis deux jours après. Je fers
 „ maintenant le Roi dans un des plus
 „ beaux Ports de Mer de la Méditer-
 „ ranée.

„ En verité, il faut que les gens
 „ qui parlent mal des Galériens, ou

„ ne l'ayent jamais été, ou ne les con-
 „ noissent gueres. Pour moi, je trou-
 „ ve qu'il y a de fort honnêtes gens
 „ parmi ces Messieurs, & fort bonne
 „ compagnie à voir. Ou je ne pour-
 „ rai, ou je formerai ici une Aca-
 „ mie, en état de faire dans peu pa-
 „ roli à la nôtre de Flandre, de la-
 „ quelle je me compte toujours & me
 „ compterai toute ma vie.

„ Je serai ton correspondant à Mar-
 „ seille. Il se passe ici mille choses di-
 „ gnes de passer à la posterité. Don-
 „ ne-moi de tes nouvelles. J'ai l'ho-
 „ neur d'être.

Cette Lettre fut lûë en pleine Aca-
 demie, & tous les Confreres indignés con-
 vinrent unanimement qu'il falloit rayer
 le nom du Breton de dessus le Tableau;
 ce qui fut exécuté sur le champ; per-
 suadés que le plus honnête homme du
 monde qui avoit passé de la Corde à
 la Chaîne, ne pouvoit jamais faire beau-
 coup d'honneur à un Corps.

L'on remit à une autre Séance l'E-
 lection d'un nouveau Confrere, pour
 avoir tout le tems de choisir. Ce fut
 pour dissiper notre sombre mélancolie,
 que Bourguignon nous lut toutes les
 nouvelles Poësies du tems, qu'il venoit
 de

de recevoir de Paris; ce qui ne servit encore qu'à augmenter mon ennui, comme le Public pourra s'en appercevoir dans les deux Chapitres suivans que j'écrivis alors.

CHAPITRE IV.

Je suis de fort mauvaise humeur; ce Chapitre-ci pourroit bien s'en ressentir.

P Arbleu il faut convenir qu'il y a des chiens de jours dans la vie; par exemple, aujourd'hui pour un rien je m'irois pendre, n'étoit que le Roi a besoin de monde, & que mourir pour mourir, il vaut mieux mourir au Service d'un si bon Maître, qu'inutilement branché à un Arbre pour amuser les passans.

Voyons, que ferai-je pour dissiper ma mélancolie? Ecrirai-je à ma Maîtresse ou à ma femme? Plaissante occupation pour un Militaire! l'Hyver ne fera-t-il pas assez long? Encore, si je trouvois quelqu'un pour me battre, passe, mais les Anglois, depuis la dernière Bataille, sont devenus, si rares,

si rares, qu'en verité, on ne fait plus où en trouver.

Parlerai-je de notre Academie? aujourd'hui je n'en pourrois dire que du mal. C'est dans son Assemblée que ce matin mon ennui a pris naissance, à la lecture des belles choses qui s'y sont débitées. Boileau a bien raison de dire en Vers, dont voici la Prose: que des gens d'esprit qui nous ennuyent, sont mille fois plus insupportables que des fots; je ne l'aurois jamais cru.

Que lisions-nous cependant? le dirai-je, à la honte des beaux Esprits de nos jours? les Vers de l'Année. J'en ai vû de toutes couleurs; mais parbleu, puisqu'ils m'ont mis de mauvaise humeur; ce ne sera pas impunément: c'est sur eux que je vais épancher ma bile; ils m'ont fait naître quelques petites réflexions sur notre Poésie qui peuvent trouver ici leur place.

Que dirions-nous des Poètes Turcs, si chantans les hauts faits de leur Sultan, ils alloient nous parler de la verge de Moïse, de l'arche de Noé, des onze mille Vierges, de saint Roch & de son chien? & qu'eussent dit les Grecs & les Romains, si Homere, Virgile, Horace & toute la poétique sequelle de
ce

ce tems-là ne trouvant pas leurs Dieux assez gros Seigneurs pour paroître envers avec dignité, eussent empruntés les noms de ceux de leurs voisins?

Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, & toute la bande joyeuse du céleste Sérail, étoient des Dieux adorés dans Rome, à Troyes, à Athènes; Mesdames les Déeses y jouoient aussi un fort beau rôle, & ce que nous appelons la fable étoit la religion du tems, du pays, de la cour, de la ville & des faux-bourgs.

Si l'amoureux Ovide imploroit l'assistance de Venus & de l'amour pour rendre sa Belle sensible, il croyoit bonnement sans doute que cela pouvoit servir à quelque chose; ou du moins, il pouvoit feindre de le croire aux yeux d'un peuple qui le croyoit. Mars alors étoit un Dieu fort utile dans un combat, & n'eût été qu'un très-petit garçon à Fontenoy.

En vérité le Seigneur Appollon fait faire de belles choses à un tas de grimauds qui l'invoquent, il n'a peut-être jamais si bien prouvé qu'il n'étoit bon à rien.

La fable, dira-t-on, est un agrément, j'en conviens; mais si usé, on

a tant vû , tant vû de Jupiter à toutes les fausses , qu'en verité cela devient la ressource de ceux qui n'en ont point , & n'a gueres que le mérite d'un vieux Conte de Fée réchauffé. Ce n'est pas tout encore , nous ne sommes pas Copistes ridicules en ce seul point , Esclaves des Romains , nous n'osons mettre en notre sterile Poésie un mot qu'ils n'aient pas dit dans leurs Vers; ce sont avec leurs Armes que nous nous battons ; des Lances, des Javelots , des Boucliers , des Epieux, des Flèches ; voilà nos Fusils, nos Sabres , nos Epées , nos Pistolets , nos Canons , nos Bombes , nos Grenades & nos Bayonnettes ; nos Dragons , nos Grenadiers , nos Cuirassiers , nos Gendarmes , sont des Cohortes , des Legions , des Phalanges ; nous n'osons nommer ce qu'il y a de plus honorable parmi nos Chefs , des Maréchaux de France , des Lieutenans Généraux , des Aydes de Camps , des Colonels , des Cornettes , des Sergens , des Caporaux ; ce sont autant de mots profcrits dans notre Poésie , comme si nous devions rougir des noms que nous portons.

Je suis tenté de croire , que si les anciens n'avoient pas eu des Rois , ce
nom

nom sacré n'entreroit jamais dans nos Vers ; nous n'osons même nous faire peindre , si ce n'est à la Romaine & le Casque en tête : étrange folie , dont on ne guérira pas si-tôt ! vrais originaux , quand il est question d'être ridicules , ne le ferons-nous jamais en bien & dans le beau !

Heureusement que les Chefs-d'œuvres de nos Poètes modernes ne leur serviront gueres ; car que diroit la posterité ? Elle ne sauroit à quoi s'en tenir sur notre compte. Connoitroit-elle par nos Odes , nos Poèmes , quels étoient nos armes , & notre façon de nous battre ?

Les curieux des siècles à venir ne seront pas mal instruits : auront-ils recours à nos Médailles ? La même folie y regne ; ils y verront de la Fortune , du Themis , du Latin , & le Buste de quel-qu'Empereur Romain ; la belle découverte ! Combien de fois ils nous enverront au Diable. Cicéron , Virgile , Horace écrivoient ils en Grec ? & les Faiseurs de Médailles de ce tems-là ont-ils gravé César à la Persane ?

Mais après tout peut-être est-ce moi qui suis un sot , cela pourroit fort bien être ; peut-être ce jargon poétique a-t-il été de tous les tems , & que fai-je

Q 6

après

après tout, si tous les Anciens n'étoient pas tout ce que nous sommes? quand je soutiendrois, par exemple, que les Romains avoient l'usage de la poudre, des Canons, des Bombes, & qu'on ne portoit chez eux ni Casques, ni Boucliers, que leurs Villes étoient fortifiées comme les nôtres, que du tems de Caton, que Caton lui-même étoit un petit maître à perruque retapée & à talons rouges, qu'auroit-on à me dire?

On m'allégueroit les médailles, les Poèmes, les Odes de ces tems-là, enfin tout ce que pourront alléguer nos descendans, pour prouver que nous nous battions avec des Lances, des Javelots, que nous portions des Casques, & que nous étions Payens; ils en auront cependant mentis, sur le faux rapport des Poëtes: qui me dira que nous ne mentons pas de même? pourquoi faut-il croire les Anciens plus honnêtes gens que nous? ou si nous pensons qu'ils disent vrai, & que leurs Vers sont le tableau des mœurs, des usages de leurs tems, pourquoi ne les imitons-nous pas? la vérité seule peut plaire & plaira toujours.

De quel avantage la fable usée peut-elle

elle nous être ? un peu d'agrément est tout ce qu'on peut nous en promettre de plus grand, & elle nous ôte un avantage réel ; car que dans un siècle ou deux quelque Poète s'avise de jeter au feu ces vieilles cartes, & de peindre les François tels qu'ils sont, qu'il ose parler impunément, Dragons, Grenadiers, Canon, Bombes & Fusil, le voilà tombé dans le neuf à bon marché ; & son siècle passera quelques jours pour avoir vû éclore tous ces prodiges, puisqu'en remontant de vers en vers on ne trouvera personne avant lui, qui ait parlé de tout cela ; voilà ce que nous y gagnerons, sans compter qu'avec toutes nos divinités ridicules, nos fils nous damneront comme des chiens en nous croyant à tous les Diables. Nous avons bien besoin de cet honneur-là !

On va me dire, & je l'ai bien prévu, que nos Historiens y remédieront ; mais ou sont-ils ces Historiens ? qu'ils paroissent donc ; je vois par tout la Prose aussi mal servie que les Vers.

CHAPITRE V.

J'appelle un chat un chat , & Rollet un fripon.

Boileau.

EN ma qualité de Chef d'Académie, je veux moi établir la réforme, & qu'il se trouve au moins quelques monumens véritables de tous les prodiges qui s'operent sous mes yeux; frappé de la grandeur des choses, je veux qu'elles anoblissent jusques aux termes de l'Art; Peintre de la verité, je prétends qu'elle éclate par tout, que tout soit nommé par son nom: comme on ne peut remédier trop tôt aux abus qui tirent à conséquence, la table suivante y servira de contre-poison, en attendant un Dictionnaire entier, que je promets au peuple Auteur, à ce sujet.

ESSAI

ESSAI D'UNE LISTE,

*Des Mots, Phrases, Périphrases, Circumlocutions, & termes Militaires, dont on permet l'usage aux Poètes modernes, en dépit de la mode. **

Pour Armes à Bayonne inventées, on pourra dire Bayonnete, en Vers ainsi qu'en Prose.

Pour des Globes d'airain qui s'élèvent dans l'air & tombent en éclats, on mettra des Bombes; cela est plus court & pour le moins aussi clair.

Au lieu du Signal est donné par cent bouches d'airain. Cette Phrase-ci pourra avoir lieu en l'ajustant au ton sonore de la Poésie; l'action commença par une décharge d'artillerie de cent pieces de Canons. D'ailleurs cela fera plus clair; car qui empêche que par cent bouches d'airain on n'entende cent trompettes au lieu de cent canons?

Che-

* Les expressions suivantes condamnées se trouvent toutes dans les Poésies de Mrs. de Voltaire & Piron.



Chevreuse à cette attaque horrible & meur-
trière,
Fait voler cette troupe & si prompte & si
fière,
Qui tantôt de pied ferme, & tantôt en cou-
rant
Donne de deux combats le spectacle effraiant.

Pour ces quatre vers il suffira de
mettre tout uniment *les dragons*; nous
jugeons ce mot assez noble pour en-
trer en vers, & la note deviendra inu-
tile.

Dans les deux Vers suivans,

& de sang sont trempées
Les flèches, les épieux, les lances, les épées,

on laissera seulement les *Epées* pour rimer
avec *trempées*, les fleches, les épieux &
les lances seront renvoyées aux vieux
Arsenaux.

Au lieu du *Sceptre des Guerriers*, on
pourra mettre le *Bâton de Maréchal* de
France.

Pour *Partez flèches de feu*, on cher-
chera une équivalence dans nos armes;
pour moi je ne fais encore ce que c'est
que

que *ces flèches de feux* lancées à Fontenoy.

Au lieu de *Phalanges de Loüis*, de *légions*, on mettre *Escadrons*, *Bataillons*, *Régimens*, à moins que cette Campagne on n'ait créé des *phalanges*, comme on a fait des *Hulans*, des *Grassins*; mais je l'ignore.

Dites *la mort* pour le *squelette inhumain*.

On trouvera une Liste beaucoup plus ample, plus générale dans le grand Dictionnaire de l'Academie Militaire, auquel nous travaillons avec soin.

CHAPITRE VII.

Les Enfans de St. François à Ath.

C'Est toujours la même chose; c'est-à-dire, une Ville prise. Je me lasse bien autant d'écrire nos Sieges que de les faire, cela ne finit point; nous sommes donc les maîtres d'Ath, & bien soit, la belle affaire! hélas, on s'accoutume à tout. Culbuter tantôt une Iris, tantôt une Citadelle, fait le plus doux de nos amusemens, & l'un ne nous coûte pas plus que l'autre.
Jamais

Jamais on ne vit tant de ressemblance entre les filles & les Villes de Flandre ; autant de Sieges faits , autant de Villes prises ; autant de Pouponnes assiégées , autant de rendues.

Ath pour se mettre à la mode , nous ouvrit enfin ses portes de la meilleure façon du monde , après cependant les cérémonies ordinaires , c'est-à-dire , une huitaine d'une très-vigoureuse résistance. Le jour que nous en primes possession , je me promenois sur la place en vainqueur encore tout fier de ses exploits , lorsqu'un Moine s'étant arrêté pour examiner mon uniforme avec une attention singulière , me demanda si je ne connoissois pas un nommé Picard Dragon de notre Régiment ; je lui contai en deux mots l'histoire de notre camarade , ajoutant que j'avois été le meilleur de ses amis.

Je ne sai comme en parlant de choses & d'autres , le mot de Parisien m'échappa ; mais à ce nom le Révérend Pere , sautant à mon col , me pria instamment de le suivre à son Auberge ; moi de l'accompagner aussi-tôt.

C'étoit ce Pere Ambroise qui avoit failli faire un moine de Picard ; mais qui , forcé de céder à la mâle éloquence d'Euf-

d'Eustache Dubois, finit par envoyer tous les moines par delà les Ponts, & par souhaiter d'être Dragon lui même; il me complimenta tout en chemin faisant sur les progrès des mémoires de notre Académie, dans lesquels il avoit lû son Histoire écrite de ma façon, & finit par me dire qu'il avoit un secret de la dernière conséquence à me communiquer; nous passâmes donc seuls dans une chambre, où le Penailon m'ayant fait asseoir d'un air mystérieux, regardant plusieurs fois autour de nous, si personne ne nous écoutoit, il me tint ce discours.

„ Le besoin que j'ai de vous, mon
 „ cher Parisien, me force à vous faire
 „ une confidence, qui va vous prou-
 „ ver que les Moines ne valent pas
 „ mieux que les autres.

Je le rassurai en lui avouant confidentement que je n'en avois jamais douté, ainsi qu'il avoit pû le remarquer dans son Histoire que j'avois écrite, dans la première Partie de nos Mémoires.

„ Hélas! poursuivit-il charitablement,
 „ celle que j'ai à vous raconter & qui
 „ m'amene en Flandre, va vous con-
 „ firmer bien davantage dans cette idée
 „ désa-

„ défavantageufe ; mais il y a d'hon-
„ nêtes gens par tout , cela me con-
„ fole.

„ Un de nos Peres , nommé le Pere
„ Blaife , ayant acquis par fes bons
„ fervices , la confiance de la commu-
„ nauté , à la mort du Reverend Pere
„ Lyfimaque , fut chargé de notre fi-
„ nance ; ce n'eft vraiment pas là un
„ petit Emploi ; auffi Dieu fait comme
„ il eft brigué ; c'eft pour un Moine
„ le Bâton de Maréchal de France : il
„ s'en acquitta fi bien pendant deux
„ ans , que nous n'eûmes que fujet de
„ nous en louer ; tout eft beau qui
„ commence ; mais hélas ! qu'il eft dif-
„ ficile qu'un Moine devenu Procureur
„ foit honnête homme.

„ Blaife fe trouvant dépositaire d'une
„ cinquantaine de mille livres , fans
„ dire adieu à perfonne , prit un beau
„ matin le chemin de là Hollande , avec
„ une petite fille , nommée Mariane
„ Morin ouvrière en linge affez gen-
„ tille , qui demeuroit dans notre voifi-
„ nage ; cette affaire eft fecrette , nous
„ n'avons eu garde de publier un fe-
„ cret qui n'eût fervi qu'à tourner les
„ Moines en ridicule ; combien ne dé-
„ bite-

„ bite-t'on déjà pas de fables sur leur
 „ compte ? le public eût triomphé.

„ Comme cependant cinquante mille
 „ francs méritent bien la peine qu'on
 „ y pense en ce tems-ci, avertis par
 „ nos secrets Emissaires que notre fu-
 „ gitif s'étoit retiré à Ath, nous n'a-
 „ vons cessé de faire des neuvaines pour
 „ que Dieu vous inspire le dessein de
 „ faire le Siege de cette Place; nos
 „ vœux ont enfin été exaucés.

„ Sachans combien peu une Ville
 „ vous coûte à prendre, à peine la Ga-
 „ zette nous apprit-elle, que le Mar-
 „ quis de Clermont Gallerende mar-
 „ choit vers Ath en bonne Compag-
 „ nie, que rassemblans les Cor-
 „ dons bleus de notre ordre, il fut
 „ résolu dans un Chapitre général
 „ que je me rendrois sans éclat de-
 „ vant cette Place, pour y entrer avec
 „ vous, afin d'y surprendre encore à
 „ tems notre Procureur; mais vous al-
 „ lez si grand train que j'ai eu beau
 „ faire toute la diligence possible, à
 „ mon arrivée j'ai trouvé la Ville ren-
 „ due, heureusement depuis quelques
 „ heures seulement; bref m'y voici,
 „ il n'est plus question que de tâcher
 „ à découvrir le Pere Blaise & sa Ma-
 „ riane

„ riane ; ils ont fans doute changé
„ tous deux d'habits , & de noms.

„ Comme le bruit ne fert à rien ,
„ pour r'avoir s'il se peut notre ar-
„ gent par la voye de la douceur , je
„ n'éclaterai que s'il en est besoin ;
„ j'espere mon cher Parisien , qu'au
„ défaut de Picard sur lequel je com-
„ ptois , vous voudrez bien rendre
„ quelque service au Couvent ; je vous
„ promets cinquante pistoles , au cas
„ que par votre moyen je puisse re-
„ couvrir une partie de notre argent ;
„ je ne vous demande que le secret.

Ce n'étoit pas si peu de chose qu'un
secret de cette importance ; pouvoit-on
le trop payer ? je fus une bonne mi-
nute à reflechir sérieusement si j'accep-
terois ce que le Pere Ambroise m'offroit
galamment pour boire à sa santé ; enfin
touchant dans la main de l'homme de
Dieu , tout en l'assurant que j'étois un
bon diable , je lui jurai de le servir , &
de faire dès ce soir même tous les ca-
baretts de la Ville ; le moïen de tenir
contre cinquante pistoles à la fin d'une
Campagne ? je me ferois parbleu ven-
du & livré moi-même à ce prix-là , je
lui tins donc parole ; à peine eûmes-
nous achevé trois ou quatre bouteilles
qu'il

qu'il voulut à toutes forces me payer en attendant le souper, que me voila en Campagne.

Je commençai ma ronde Major, par la Croix blanche, le Dauphin, & la Fleur de Lys, sans pouvoir rien découvrir; ce ne fut qu'au Lion d'or que je conçus quelques espérances; là j'appris d'un Domestique qu'un François & une Françoisse, qui se disoient mariés, arrivés depuis quelque tems en cette Ville, après avoir restés quelques jours à l'Auberge avoient retenu une petite maison Bourgeoise, où ils demeuroient actuellement.

Au portrait que le Domestique me fit de ces deux nouveaux débarqués, je n'eus pas de peine à reconnoître le Reverend Blaise & la Morin, que le Pere Ambroise excellent Peintre m'avoit tiré à ne pouvoir s'y méprendre.

Sûr de mon fait, instruit du quartier, de la rue, de la maison & du nom des acteurs, pour ne rien faire imprudemment, je fus donner avis de ma découverte à Dom Ambroise, qui me fit vingt embrassades mieux conditionnées les unes que les autres. Comme le déserteur défroqué pouvoit partir le lendemain matin impunément avec
les

les équipages du Gouverneur parmi les gens de sa suite , n'ayant pas de tems à perdre , nous déliberames à la hâte sur la façon dont nous nous y prendrions pour mettre sans éclat , & en un moment Monsieur De Boxtel à la raison , ainsi le Pere Blaise avoit-il pris fantaisie de se nommer ; sans nous amuser à lui disputer sa nouvelle Seigneurie , il fut résolu que pour l'intimider on feindroit être chargé d'un ordre du Roi.

CHAPITRE VII.

Le petit ménage du Pere Blaise.

LA nuit commençant à tomber , nous nous rendîmes chez M. de Boxtel ; arrivés à sa porte , je mis mon Manteau bleu sur les épaules du Pere Ambroise , pour qu'on nous annonçât comme deux Officiers.

Une petite Flamande , brune , vive , piquante , fort ragoûtante , nommée Denyse , nous ouvrit ; elle étoit si gentille , que je la crus d'abord être la Morin , ce n'étoit que sa Chambrière ; elle me plut ; Dame ou suivante , tout m'est

m'est égal ; joli minois est à mes yeux aussi noble que le Roi : un salut de protection l'assura de ma bienveillance ; mais il n'étoit pas encore tems de rire , je me contentai donc seulement de lui mettre en passant la main dessous le menton , ce qui la fit rougir & faire une modeste reverence ; ne pouvant m'empêcher de louer le bon goût de Messire Blaise , je doublai le pas , impatient que j'étois de voir le Héros de notre hïstoire.

Arrivés dans l'Antichambre , l'aimable Denyse nous demande nos noms pour nous annoncer , je me nomme , nous entrons ; voici la scene la plus tragique à laquelle je me fois trouvé de ma vie.

M. de Boxtel assis nonchalamment sur un canapé auprès de sa belle moitié de contrebande , meditoit sans doute son départ , que des ballots déjà tous faits nous annoncerent , & ne pensoit guères au Pere Ambroïse , quand celui-ci , jettant son Manteau , pétrifia d'un seul regard le pauvre Blaise. Le Reverend décapuchonné confondu d'un coup si terrible auquel il s'attendoit si peu , & plus déconcerté qu'un Renard pris dans des filets , perdit tout à coup l'usage

R. de

de la voix , on la perd à moins ; la rougeur , la pâleur couvrirent tour à tour son visage , ses yeux se troublèrent , il trembla de tous ses membres & ses bras tomberent sans force ; la belle , l'incomparable Marianne , confuse , interdite & n'ayant pas le mot à dire , faisoit aussi la plus sotte figure du monde , se couvrant le visage de son mouchoir , d'abondantes larmes coulerent de ses beaux yeux ; pour moi , tantôt fouriant , tantôt soupleurant , j'attendois avec impatience ce que tout ceci alloit devenir ; on ne s'étoit pas encore dit le mot , depuis plus de trois minutes , lorsque le Pere Ambroise , les bras croisés , branlant la tête , & d'un ton de Prophète , commença sa légende en ces termes :

„ Te voilà donc malheureux , tu
 „ croyois éviter les justes châtimens
 „ que tu mérites , mais tôt ou tard
 „ les criminels sont punis ; chargé de
 „ deux Lettres de cachet , attends-toi
 „ à être jugé selon toute la rigueur des
 „ loix , sacrilege , parjure , voleur ,
 „ apostat ! & toi , dangereuse créatu-
 „ re , ajouta très-patétiquement le Re-
 „ verend , à la Morin , l'Hôpital pour
 „ le

„ le reste de tes jours est au moins ce
 „ à quoi tu dois t'attendre.

La retraite étoit honnête pour une
 fille de bien , mais que répondre de
 bon à ces douces paroles ? le cas ne
 laissoit pas que d'être fort embarrassant,
 la Princesse pleura , & ce fût tout ; en-
 fin , le Marquis , le Comte , le Baron
 de Boxtel , tout ce qu'on voudra , con-
 fus , interdit , & tremblant , tomba aux
 genoux du Pere Ambroise , & la belle
 Marianne aux miens ; ces deux pauvres
 misérables implorèrent de si bonne gra-
 ce ma clémence , que je me sentis ému
 de pitié ; je suis naturellement bon.

„ Je fais , disoit Dom Blaise , que
 „ je suis un malheureux qui ne mérite pas
 „ de pardon ; mais que ne peut point la
 „ charité Chrétienne sur des cœurs aussi
 „ bons que les vôtres ? ” Rien de si élo-
 quent que les gueux & les coupables,
 „ Monsieur le Dragon du Roi , inter-
 „ rompoit de tems en tems la larmoy-
 „ ante Morin , en Actrice à la Romai-
 „ ne , je me mets sous votre protection,
 „ ne nous livrez pas à la Justice.

D'un coup d'œil je rassurai la Belle,
 & regardant d'un air radouci le Pere
 Ambroise , je lui dis que ces pauvres
 diables faisoient compassion : que ne peut

point l'amour de la vie? tout autre intérêt cede à celui-là.

A ce rayon d'espérance, Blaise promet de remettre au Pere Ambroise, l'argent qui lui pouvoit rester; demandant pour toute grace qu'on le laisse échaper baguette blanche & avec ses deux oreilles. Nous de faire d'abord les difficiles, c'étoit le jeu de nous faire valoir; mais peu à peu si on ne se rendit pas tout-à-fait, on laissa entrevoir qu'on pouvoit se rendre, & Boxtel, fans se faire prier, apporta de la meilleure façon du monde, un petit coffre fort, où étoient en or les especes en question.

De cinquante mille francs environ, il s'en trouva encore une trentaine, ce n'étoit pas tout perdre, & bien gagner son voyage; le Pere Ambroise me fit présent au nom du Couvent de cinq cent livres, pour m'engager au silence; & donnant par pitié quelques louis au pauvre Blaise, il lui conseilla de s'évader en toute diligence fans perdre de tems, parce que la Maréchaussée le cherchoit.

Boxtel presque les larmes aux yeux, demanda si on ne permettroit pas aussi à la Morin de le suivre; mais le Reverend

rend d'un ton sévère, lui dit d'aller faire pénitence de ses crimes, & de ne plus penser à la dangereuse créature qui en avoit été complice.

Il fallut donc se séparer & nous ceder le champ de bataille; cruelle séparation! quels adieux touchans! M. Blaise sanglotant & promenant ses regards sur tout son petit ménage tiré à 4. épingles, & presque comme une cellule, témoigna quelque regret de le quitter; il le quitta cependant, mais en Héros qui fait une belle retraite, recommandant la Morin à la charité du Pere Ambroise; soins inutiles; jolie fille porte sa recommandation avec elle, & les Moines ne sont pas si diables qu'ils sont noirs.

L'argent rendu, l'incommode Blaise partit secrètement & sans bruit; Denise la chambrière, qui retirée dans sa cuisine n'avoit point été témoin de cette scène, vint nous annoncer qu'elle avoit servi, demandant si Monsieur étoit dans son cabinet pour qu'on l'aillle avertir: je répondis à cette poulette que son Maître soupoit en Ville, qu'elle pouvoit toujours servir, qu'il nous avoit prié de tenir sa place auprès de Madame de Boxel notre cousine.

AHO

R 3

Notre

Notre ami Ambroise me tirant à l'écart, me dit qu'il n'étoit pas convenable que cette fille mangeât avec nous. „ Parbleu, lui dis-je, il seroit charmant que venant escroquer son souper, on l'envoyât encore manger à la cuisine; allons, allons, Reverend Pere, un peu d'humanité, la Morin est jolie, pour tout savoir il faut la faire jafer, mais plus de mauvaise humeur, treve à vos morales, ne gênons point sa liberté; votre argent vous est rendu, cela doit vous suffire.

Le Moine consentit à tout ce que je voulus, aussi charmé que moi de souper avec une jolie fille : je pris ensuite Marianne pour la mettre à côté de moi.

„ Vous venez sans doute, me dit-elle en pleurant de comploter pour me faire enlever dès cette nuit; non, ma belle, lui répondis-je à l'oreille, effuye tes larmes, fai bonne contenance, & ne crains rien; “ elle me ferra la main & prenant son parti en fille d'esprit, elle se mit à table affectant un air satisfait.

CHAPITRE VIII.

*Souper à la Dragonne ; le pouvoir de
de deux beaux yeux.*

JE cédai les places d'honneur au Moine, & à la Princesse ; & me rangeant au bout de la table au milieu d'une forêt de bouteilles, à travers lesquelles les yeux se perdoient agréablement, je me chargeai du soin de les métamorphoser en fontaines au profit de la Compagnie.

Le Pere Ambroise faisoit une fort bonne contenance ; gras, dodu, ventru, à double menton, ramassé dans sa taille, bond pied, bon œil, dispos de ses membres, plus fait pour le monde que pour le cloître, c'étoit un de ces bons enfans de saint François, *qui siegent mieux à table qu'au Juvé.*

La Morin brune, piquante, grande, bien faite, bien taillée, avoit avec dix-huit ans un visage rond & vermeil, les yeux bien fendus, ceintrés d'un sourcil noir, la bouche petite, les traits délicats & réguliers ; pour mon portrait, je me dispenserai de le faire ; je dirai

seulement que je suis un des jolis garçons que le Roi ait mené en Flandres cette année.

Morbleu, dis-je au Pere Ambroise, bannissons toute inquiétude, vive la joye; je le veux bien, interrompit la Morin, puis s'adressant au Reverend Pere qui avoit l'air serieux & glacé, il
 „ faut que je m'égaye, lui dit-elle,
 „ sans cela notre souper n'ira que d'ra-
 „ ne aile; puisque j'ai le malheur d'être
 „ reconnue, & que l'ordre du Roi,
 „ que vous ferez sans doute exécuter
 „ demain, me va faire renfermer pour
 „ le reste de mes jours, laissez-moi du
 „ moins passer ce dernier repas dans la
 „ joye & le plaisir; je n'ai pas enco-
 „ re fait de partie avec un Moine & un
 „ Dragon; que j'emporte au moins un
 „ agréable souvenir du dernier petit
 „ souper que je fais avec d'honnêtes
 „ gens.“

Par sa belle humeur, Mariane nous charma; le premier verre de vin fut vuide à son honneur & gloire; le bon Pere devint traitable, galant, consola lui-même la Morin; enfin nous bumes & rebumes tant à ses graces les unes après les autres, que le Reverend s'attendrit & commença à filer le parfait
 amour,

amour ; que ne peuvent point deux beaux yeux fécondés par de bon vin ?

C'étoit quelque chose de fort amusant que de voir le front tonsuré du Reverend se dérider peu à peu ; les ris enchanteurs éclore tout à coup sur ses levres , & ses yeux dépouillant leur sévérité monachale battre aussi joliment de la prunelle que j'aurois pu faire moi-même ; quoique sans vanité j'entende ce jargon muet , aussi bien qu'aucun petit Maître de la Cour.

Mariane peu novice dans cet art , & dont la commode vertu ne l'incommodoit pas , ripostoit à merveille ; c'étoit le plus joli *duo* du monde ; mille gentilles minauderies de part & d'autre annonçoient une paix prochaine ; & qui operoit tous ces prodiges ? Bacchus & l'amour ; que ce sont d'habiles négociateurs ! mais après tout est-il donc si difficile , de mettre en bonne intelligence un Moine égrillard avec une Pouponne gentille & de bon apétit ? le phénomène est-il si rare ?

Pour moi , quoique la Morin fût assez jolie , elle m'avoit infiniment moins flatté que la petite Denise , dont l'air modeste , fin , simple & naïf , m'avoit mis le cœur tout je ne sçais com-

R 5

ment

ment ; au dessert je sortis de table autant pour ma propre satisfaction , que par complaisance pour notre ami Ambroise , à qui je commençois à devenir fort inutile , & même à charge ; il est de certaines occasions où nos meilleurs amis nous deviennent incommodes ; d'ailleurs chacun a ses affaires.

La servante valoit mieux que la maîtresse , Denise fit des façons , & eut le courage de résister à tout mon mérite ; c'étoit une Ville flanquée de mille bienfaisances , & d'autant de scrupules qu'il falloit abattre les uns après les autres , à moins que d'entrer dans cette Place , comme à Gand , par escalade les armes à la main ; je ne me rebu- tai pas. En amour comme à la guerre les obstacles irritent le courage.

J'avançai d'abord peu ; mais j'avançai ; assis negligemment auprès du feu tout en gesticulant avec les pincettes , & en parlant rôti , bouilli , je dis à la belle cuisinière que je voudrois bien lui servir un plat de mon métier ; que si elle vouloit fricasser son cœur avec le mien , deux pincées d'amour dont je m'offrois d'en fournir une , en feroient l'affaire ; sur ce qu'elle me répondit qu'elle ne connoissoit pas ce ragoût-là ,
je

je promis de l'affaisonner moi-même, si se prêtant à mes desirs, & fournissant son petit contingent, elle vouloit me promettre d'en tâter.

Un fouris assez fin, tout de cuisine qu'il étoit, m'annonça que la Belle m'entendoit, & je m'en doutois bien; l'amour est un mets si commun que c'est le premier qu'on sert à nos jeunes poulettes, en leur ôtant leurs lisieres & leurs poupées.

Je n'étois pas tellement occupé de mes propres affaires que je ne pensasse un peu à celles de mes voisins dont je ne me trouvois séparé que par une porte vitrée, couverte à la verité d'un rideaux; mais dont un des coins chiffonné laissoit un libre passage à mes regards curieux.

La conversation me parut intéressante; déjà Ambroise ayant fait piroueter sa chaise, se trouvoit acosté de Mariane; cette mignonne panchée négligemment sur l'épaule du Révérend, & tortillant d'un air pensif un des bouts du cordon de S. François d'Assise, dont elle défaisoit les nœuds sans s'en appercevoir, paroissoit délibérer sur quelque affaire importante qu'on lui proposoit; je conclus qu'on n'étoit pas
loin

loin de s'accommoder à l'amiable.

Le galant capuchonné passant un de ses bras sur le col de la Morin, la ferra étroitement; mais la grande manche de l'Ordre me fit perdre de vûe la benigne main que je suivois de l'œil, je ne fais ce qu'elle devint; pour l'autre armée d'un verre à rouge bord qu'elle portoit en triomphe, ne disparut qu'après qu'il fut vuide; quand un moment après je rentrai à la Salle, la Belle avoit passé sur les genoux de notre ami; les prians de ne pas se déranger, je leur fis compliment de leur bonne intelligence, & on parla de s'aller coucher.

CHAPITRE IX.

*Je couche autre part qu'au Camp;
ma surprise à mon reveil.*

Q Uand on boit, qu'on a de jolies femmes, le tems passe bien rapidement; comme il étoit plus de minuit, je proposai de coucher à la maison; j'ai tout prévu, dit la Morin, & vos lits sont tout prêts, il ne convient pas de fortir à l'heure qu'il est, la
retrai-

retraite est sonnée ; Madame Boxtel se levant de table , à ces mots , fut montrer au Pere Ambroise le lit qui lui étoit destiné , & je fus conduit au mien.

Je ne murmurai pas de ce que la Morin m'honorant d'un bon soir mon cousin , me logeoit si loin de son appartement ; satisfait de n'être pas éloigné de la gentille alcove de la très-gentille Denyse , bref , chacun prit sa chandelle & disparut.

Que Diable , on se doute bien que je ne couchai pas seul , à quoi bon brouiller encore deux ou trois pages avant que d'en venir au dénouement que chacun prévoit depuis long tems ; qui ne fait pas toutes les façons ordinaires & extraordinaires usitées en semblable rencontre ? je demandai , on refusa , je voulus , on ne voulut pas , enfin , je pris , & on laissa prendre.

On pense aisément qu'ayant passé une moitié de la nuit avec Bacchus & l'autre avec l'Amour , je ne devois pas être le lendemain fort matinal ; il étoit donc grand jour , quand me réveillant en sursaut & trouvant encore Denyse endormie , je lui procurai le plus gracieux

reveil

veille qu'il me fut possible; autre combat, autre victoire.

Enfin je saute hors du lit; ma toilette faite & parfaite en moins d'une minute & demie, car je suis expéditif, je me rends à l'appartement de Madame de Boxtel; un profond silence m'annonce qu'on n'est pas éveillé; j'entr'ouvre doucement les rideaux, & ne vois personne; il n'y avoit pas là assurément de quoi me surprendre, aussi ne le fus-je nullement, je ne fis que passer à la chambre de Monsieur Ambroise, mais autre profond silence; je ne doutai pas cependant qu'on ne fût couché, à la vue des habits du cousin, jetés négligemment sur un fauteuil, je parle haut, j'appelle, point de réponse, je tire les rideaux, plus de Moine, plus de fille.

Que diable cela veut-il donc dire? me dis-je en moi-même; je crie, je tire les sonnettes, & Denyse arrive au bruit; je demande s'il y a d'autres lits? on me répond que non; enfin ayant tenu la maison de la cave au grenier, il fut notoire que les moineaux étoient dénichés.

Après quelques réflexions, sur la possibilité du fait, je convins que rien n'étoit si naturel, qu'un Moine mécontent;

content , se trouvant à deux pas du Pays Etranger , avec une trentaine de mille livres , & une jolie pouponne , qui ne demandoit pas mieux que d'en manger sa part , ait pris son parti si précipitamment ; le froc demeuré avec tout l'attirail monacal , me prouvoit assez , que l'amoureux Ambroise avoit troqué sa garde-robe contre celle de Monsieur de Boxtel , qui étant des mieux fournie , lui procura sur le champ tout ce dont il pouvoit avoir besoin , pour changer d'équipage.

Ce qui acheva de me convaincre du passage du Moine & de la Morin aux Pays Etrangers , fut la commodité de le pouvoir faire sans danger , à la faveur des équipages de la Garnison , du Gouverneur & de tout son monde , qui avoient dû sortir ce jour-là de Ath , au lever du soleil , pour se rendre à leur destination.

Quand je fus sur tout de Denyse , que Monsieur & Madame de Boxtel avoient parlé de se retirer de la Ville , avec la Garnison , mes soupçons devinrent des certitudes , persuadé que Marianne avoit donné cette couverture au Pere Ambroise , & exécuté en sa faveur le projet formé avec Dom Blaise ; il n'é-
toit

toit question que de connoître quelques-uns des gens du Gouverneur pour se mêler avec eux, & la Morin étoit assez intrigante pour s'être fauflée parmi les Officiers de la garnison délogante.

CHAPITRE X.

Pour la première fois de ma vie, j'ai un chez moi dans le monde.

Après tout, rien ne pouvoit m'arriver de mieux que ce bienheureux départ, plus de Moine, plus de maître que moi à la maison; ainsi j'eus mon ménage tout dressé à Ath dès le lendemain de mon arrivée en cette Ville & une jolie cuisinière à mes gages, car on s'imagine bien que je gardai chez moi la gentille Denyse; cette belle enfant étonnée de la fuite précipitée de ses Maîtres & du Père Ambroise, crut bonnement qu'ils étoient tous ensemble, & que Mr. de Boxtel n'avoit soupé en Ville & découché que pour faire les préparatifs de ce voyage; je la laissai croire ce qu'elle voulut;

lut; que m'importoit à moi sa croyance? & n'eus pas de peine à la persuader que j'étois le grand cousin de la maison; comment en eût-elle pu douter? la Morin m'avoit le soir précédent honoré plusieurs fois hautement de cet auguste titre; j'assurai ma petite pouponne de ma protection, & la priai de rester jusques à nouvel ordre.

Charmé d'avoir enfin un chez moi au monde & cinq cens livres à ma disposition, je parcourus avec complaisance tous mes apartemens, fis la revûe de tous mes meubles, & après avoir été faire un tour au Corps-de-garde, je revins dîner à mon petit couvert avec mon Infante, à qui j'accordai l'honneur de manger à ma table.

Il fut question pendant le repas de mille belles choses, & d'autant d'arrangemens domestiques dont le Public n'a que faire; mon dîner fini, je passai à mon cabinet pour visiter ma Bibliothèque, & travailler une heure ou deux à ces Mémoires que j'avois dans mon porte-feuille; j'écrivis donc, tant bien que mal, l'histoire qu'on vient de lire, de crainte que le tems ne m'en
fit

fit oublier quelques circonstances ; rien n'est à négliger dans les belles choses.

Ma besogne faite , ne sachant plus que faire , il me prit fantaisie d'assembler l'Académie chez moi , & de donner à souper à tous ceux de nos Confreres qui se trouvoient à Ath ; ce projet fut aussi-tôt exécuté que formé.

Je sortis & en moins d'une heure tous mes grivois de bon apetit se trouverent à mon hôtel ; ce fut-là la premiere de nos assemblées qui se tint avec quelque décence autour d'une grande table à tapis verd , flanquée de quatre fauteuils dans lesquels nos graces négligemment répandues representoient au parfait , ce qu'on appelle en bon François , *les armes de Bourges*.

Le Breton étant absent pour bonnes & légitimes causes , & l'Académicien Grassin Jolicœur , embrochant encore quelqu'Anglois , ou en étant embroché au coin de quelque bois , nous ne pûmes vaquer à l'Election d'un nouveau Confrere , ce qui fut remis à la prochaine assemblée.

Chacun me complimenta sur ma bonne aubaine , & le Moine parti , je crus que je pouvois conter mon histoire sans indiscretion ; je la contai donc ,
c'est-

c'est-à-dire , je lus le chapitre que je venois d'écrire à ce sujet ; autres complimens : chacun trouva que le Pere Ambroise n'avoit pas agi en sot ; mais on ne put s'empêcher de plaindre le fort du pauvre Blaise , qui devoit faire maigre chere , tandis que de bons gri-vois alloient faire chez lui ripailles , & vuidier ses bouteilles

CHAPITRE XI.

Ceci change bien la thèse ; qui diable auroit pu le prévoir ? Hélas ! adieu mon pauvre petit chez moi.

L'Heure du souper arrivée , nous allions nous mettre à table avec Madame Parisien seconde , lorsque j'entendis heurter à la porte assez brusquement ; j'y vole moi-même une serviette à la main , j'ouvre , on entre , c'étoit le Pere Ambroise en habit de Cavalier.

Et d'où diable venez-vous donc , l'homme de Dieu , lui dis-je , ainsi fagoté & croté jusques à l'échine ? car en vérité , ce pauvre Moine , l'air conf-
terné,

terné, l'oreille baissée faisoit la plus chienne de figure du monde.

„ Hélas, mon cher Parisien, me répondit-il tout en montant l'Escalier, j'ai fait une forte journée, je suis le plus malheureux des hommes, & je mérite bien de l'être.

„ Si vous le méritez, repartis-je, il n'y a que demi-mal, vous nous conterez vos exploits: toute l'Académie militaire est là haut assemblée, on a servi, commençons par nous mettre à table. “

Le timide Reverend refusoit de paroître, mais je l'en priai de si bonne grace, en l'assurant que je ne le ferois point connoître, qu'il entra sous le nom d'un de mes amis: son embarras, son air gauche équivoque fit soupçonner à mes camarades une partie de la vérité, & un coup d'œil malignement lancé de ma façon, avec un doigt sur la bouche pour les engager au secret, acheva de les mettre entièrement de la confidence.

Un sixième couvert fut apporté; bref, jamais souper ne fut plus comique; de fil en aiguille on tomba sur les Moines, & le nôtre fut forcé d'en dire son petit mot comme les autres; Bourgui-

guignon au dessert un peu en train, & qui occupé d'autres choses n'avoit pas compris mes gestes, conta tout au long au Chevalier Ambroise son histoire que j'avois lûe à l'Academie; & l'innocente Denyse qui n'y entendoit pas finesse, lui demandant si Monsieur & Madame de Boxel, n'alloient pas revenir aussi, tout en le qualifiant de *mon Reverend Pere*, acheva de le déconcerter si fort qu'il n'y put plus tenir.

Nous tous de rire à gorge déployée, & le Pere de sourire de la plus mauvaise grace du monde; persuadé à n'en pouvoir douter qu'il étoit connu, il rougit; mais quand un Moine rougit ce n'est pas pour long-tems. Hé, bien, parbleu, allons, dit-il, hurons avec les loups, qu'on apporte du vin, après l'orage rien n'est si doux que de se trouver dans un Port tranquille; on voulut sçavoir le sujet de son retour; avec un peu d'esprit de quoi ne se tire-t-on pas? le Pere fit une histoire vraisemblable; mais dont je ne fus pas la dupe.

J'attendois avec impatience la fin du souper, & que la compagnie fût sortie, pour savoir des nouvelles de la

S

Morin,

Morin, & l'histoire au vrai du Reverend; quand nous fumes seuls, voici tout ce que j'en pus tirer avec bien de la peine.

Rappelez-vous, ami Lecteur & benévole, mes conjectures sur le départ du Pere Ambroise avec la Morin, j'avois deviné juste; le Moine las du froc, & assez bien en argent comptant, avoit réellement proposé à Mariane, de renouer avec lui la partie, & de passer ensemble en Hollande.

La rusée Morin, femme de composition, s'il en fut jamais, & assez bonne diableffe, n'avoit eu garde de refuser une semblable proposition; après tout, cette belle que pouvoit-elle faire de mieux? mille petites minauderies traitresses, persuaderent le bon Apôtre qu'on l'aimoit; il est si facile de se laisser abuser sur cet article. On l'équipe de pied en cap à la cavaliere des habits du pauvre de Boxel, & on lui propose de partir à la pointe du jour avec les équipages du Gouverneur, dans lesquels elle devoit passer en Hollande, avec son prétendu mari: les places étoient arrêtées homme pour homme, l'affaire étoit faisable, & Ambroise la crut faite; il part.

Le

Le Pere Blaise fugitif n'avoit garde d'échaper une si belle occasion de passer en Hollande, pour éviter la punition de son apostasie ; il fut donc aussi du voyage, ce dont la Morin s'étoit bien doutée ; en route elle n'aperçût pas plutôt Mr. de Boxtel sur un autre chariot, que preparant adroitement la scène qu'elle s'étoit bien promise de jouer, elle feint d'être assise trop bas, & demande au Chevalier Ambroise, en lui serrant la main, la petite cassette qu'il portoit sur ses genoux : on la lui donne sans penser à mal, & dans cette cassette bienheureuse se trouvoient encore avec quelques hardes, toutes les esperances de nos aventuriers.

Marianne n'en fut plutôt la maîtresse, que cherchant dispute sur une ventille au Révérend sécularisé, on s'échauffe de part & d'autre ; la Morin connue par la plupart de la Garnison, & sur-tout par le Conducteur de son chariot, pour Madame de Boxtel, se sentant forte, appelle son mari à son secours, disant hautement qu'on l'insultoit.

Blaise n'ayant plus rien à craindre, au son de la voix de Marianne, descend de sa voiture plus surpris qu'on ne peut l'être, & la Belle lui faisant si-

gne de ne point se déconcerter, lui tendant la cassette, lui dit, „ tenez mon „ epoux, prenez ma male, je ne puis „ demeurer davantage sur cette voitu- „ re, voilà un insolent qui me fait en- „ rager”, le Conducteur à qui Madame avoit sans doute donné la piece, & peut-être le mot, que sçait-on, apostrophant le Chevalier, le pria poliment de descendre & de donner sa place, à Monsieur.

Les deux Moines étonnés de se voir, & n'osans éclater ni l'un ni l'autre, se regardent en silence comme deux taureaux mugissans, prêts à se dévorer, mais séparés par une barriere.

Dix personnes connoissoient la Morin, pour être Madame de Boxel, & le pauvre Ambroise sans nulle connoissance étoit là comme un tombé des nues; que dire? que faire? le plus court fut de descendre, doucement, sans tapage, murmurant seulement tout bas entre ses dents; qui diable eût pû s'en empêcher? & feignant de vouloir marcher, c'étoit le jeu, il reprit le chemin de Ath avec ce que le hazard lui avoit laissé d'argent dans sa poche.

La belle expédition pour Ambroise!
le beau triomphe pour Blaise & la Mo-
rin!

rin! qu'ils dûrent rire de grand cœur de cette scene! que scai-je même si le Pere Ambroise en fut quitte à si bon marché? peut-être tout gai que le vin l'avoit rendu, m'a-t-il encore passé sous silence le tragique de cette action, & les coups de bâtons qui en furent le dénouement; après tout on n'est pas obligé de tout dire, même à ses meilleurs amis: quoiqu'il en soit, voilà tout ce que j'en fais, & le Public n'en saura pas davantage sur cet article.

Je lui dirai seulement, que le lendemain le Pere Ambroise refroqué revendiqua pour s'en retourner, les meubles & utensiles de ma maison dont je délogeai sans trompette, pour aller rejoindre l'Armée; pour la pauvre Denyse édiflée de tout ce qui s'étoit passé; fut chercher condition ailleurs:

Le Reverend de retour en son Couvent, dit sans doute, qu'il étoit arrivé trop tard, & que le Pere Blaise étoit délogé d'Ath; ce fut au moins l'avis que je lui donnai en le quittant, lui promettant un secret inviolable.

Comme en faisant imprimer cette Histoire, c'est en quelque sorte manquer à ma parole, je prie mes Lecteurs de vouloir bien n'en parler à personne;

je conte sur leur discrétion à tenir un secret que j'ai juré de garder ; ils peuvent cependant je croi, sans conséquence, le dire à leurs amis, en les priant de n'en parler qu'à des personnes non suspectes, de crainte que cette aventure ne devienne publique ; ce qui ne manqueroit pas de nuire au zèle du charitable Ambroise, qui doit, à ce qu'on m'a dit, prêcher l'Avent & le Carême à ***.

CHAPITRE XII.

Avis aux surnuméraires de notre Académie, au sujet de la place vacante à remplir.

A Près la prise d'Ath, je ne fis plus rien de considerable en Flandre, & qui mérite l'attention de mes Lecteurs ; nous battimes encore la frontière environ un mois ; mais peu à peu les Anglois disparurent, & à leur exemple nous entrames en quartier d'Hiver.

La Campagne à peu près finie, mes premiers soins furent de faire en sorte de retourner à Paris ma bonne Patrie, hiverner avec Madame Parisien & Monsieur

sieur mon fils , pour faire des hommes au Roy , & des brochures aux curieux. Encore faut-il ne pas être de grands inutiles au monde ; broûiller du papier est toujours quelque chose.

Avant mon départ j'assemblai l'Académie , pour régler les affaires du Corps , qui se trouvèrent en fort mauvais ordre ; mais ce n'est pas là l'affaire du Public. Je comptois aussi qu'avant de nous séparer nous élirions un Successeur à le Breton ; on n'en fit encore rien ; mes Confreres me firent l'honneur de laisser cette place à mon choix , s'engageant par serment , de ratifier l'élection que je ferois d'un Membre digne de faire partie de notre auguste Corps.

Les savans subalternes sont avertis que je remets cette élection à mon arrivée à Paris , & que tous les Faiseurs d'Odes , de Poèmes , d'Elegies , de Romans & de Comédies en un Acte , en Prose , peuvent prétendre à l'honneur d'entrer parmi nous , en signant cependant un bon engagement , de ma façon ; nous ne voulons d'amis que ceux du Roi , & point de Confreres dont tout le sang ne soit à son service. C'est-là un des premiers & des plus saints

Statuts de notre Ordre; je l'ai, je croi, déjà dit, *nous combattons pour la gloire & nous écrivons pour elle.*

Puisque je me trouve une fois en ma vie maître de faire seul un immortel d'un pauvre diable, en l'associant à toute notre gloire, je ne veux accorder cet honneur qu'au plus digne. C'est pourquoi je déclare que je ne donnerai la place vacante avec dix écus d'engagement, qu'à celui dont l'heureuse imagination inventera la fête la plus galante, la plus belle & la plus digne de la Capitale d'un Royaume aussi florissant que la France, sur l'heureuse naissance du Duc de Bourgogne, que nous attendons de l'amour de la plus aimable Princesse du monde, & du Prince le plus accompli.

On avertit les imagineurs, s'il s'en trouve encore quelqu'un, qu'on veut du neuf, du beau, du grand; plus de sales publiques, peu de feux d'artifices, & encore moins d'illuminations; à moins que toutes ces choses ne servent seulement de préliminaires à la fête, auquel cas on pourra les tolérer.

On prie aussi de faire attention que si l'on donne à manger au public, il faudra faire en sorte que les honnêtes
gens

gens puissent avoir part aux dépenses immenses qu'on se propose de faire.

Comme nos Académiciens ne sont pas trop gros Seigneurs pour travailler eux-mêmes à une matiere de cette conséquence, & qu'il leur fera infiniment plus glorieux de s'exercer sur un si beau sujet, que d'être de grands désœuvrés, simples Juges du mérite des autres, la carrière reste ouverte à tout le monde; si l'un de nous invente le mieux, le plus approchant aura la place vacante.

Enfin voilà heureusement la Campagne finie, je parts dimanche prochain, & espere arriver encore à tems à Paris pour carillonner la saint Martin avec le beau-frere Jaquelin & Madame Parisien, ma très-honorable & honorée épouse. Comme heureusement elle ne fait pas lire, je conte qu'elle ignore mes aventures publiées dans ces Mémoires, à moins que quelqu'ami charitable n'ait pris le soin de l'en instruire, le tout pour la porter à la reconnaissance; car en ce tems-ci on ne fait rien pour rien; & le pauvre honneur des maris militaires est à si bon marché, que c'est-là la monnoye qui à le plus

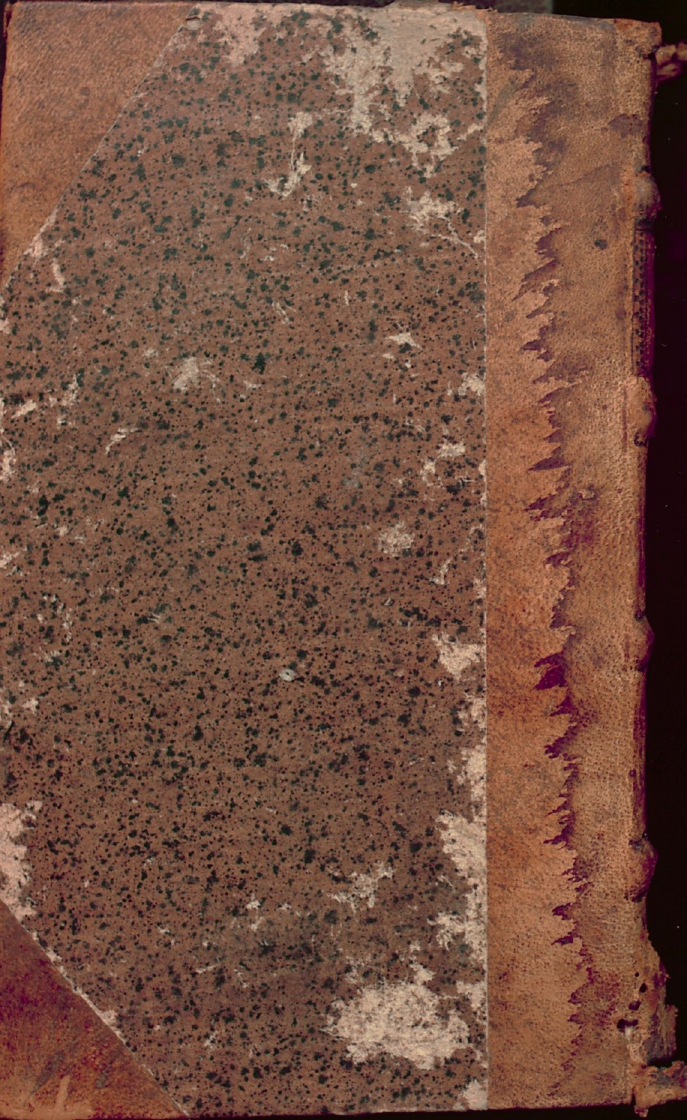
plus de cours pour acquitter les dettes
des femmes qui contractent des obliga-
tions pendant leur absence ; mais que
faire à cela ? l'argent est si rare : allons,
allons, point de terreur panique ; par-
tons sur les ailes de l'esperance.

F I N.



713 $\frac{1}{2,19}$





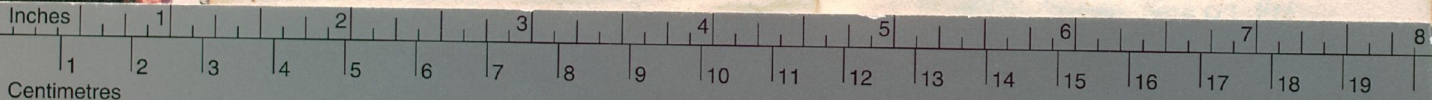
00 1/2

L'ACADEMIE
MILITAIRE,
OU
LES HEROS
SUBALTERNES.

Par P A R I S I E N,
Auteur qui suit l'Armée.

PARTIES I. II. III. IV. V. VI.

Sublato jure nocendi.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

